AUTHOR:

VALERY

TITLE:

MILAN ET SES ENVIRONS

PLACE:

BRUXELLES

DATE:

1842

Master Negative #

93-81381-7

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

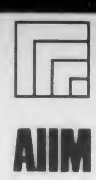
945M58 Valéry, Antoine Claude Pasquin,
V23 called, 1789-1847.
Milan et ses environs.
Bruxelles 1842. S. 207+4p.

56453

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35MM REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 5.4.93 INITIALS M.M.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

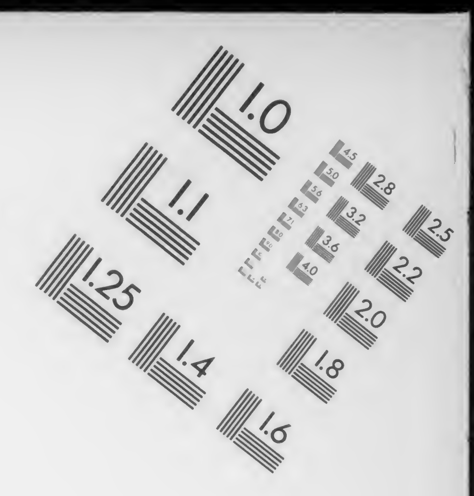


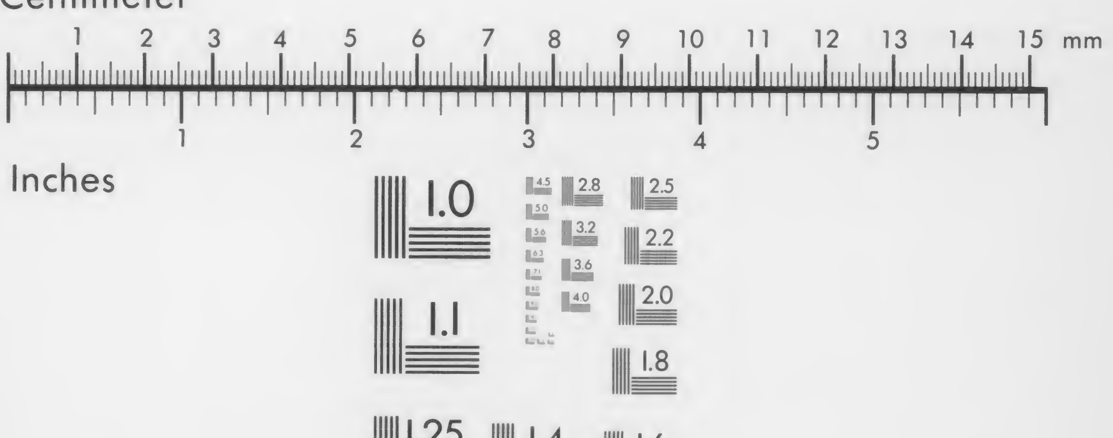
AIIM

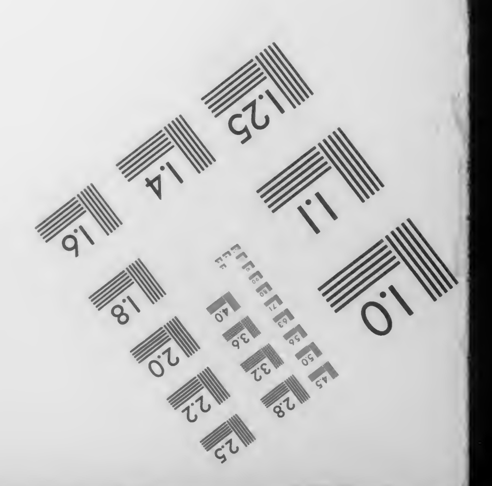
Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

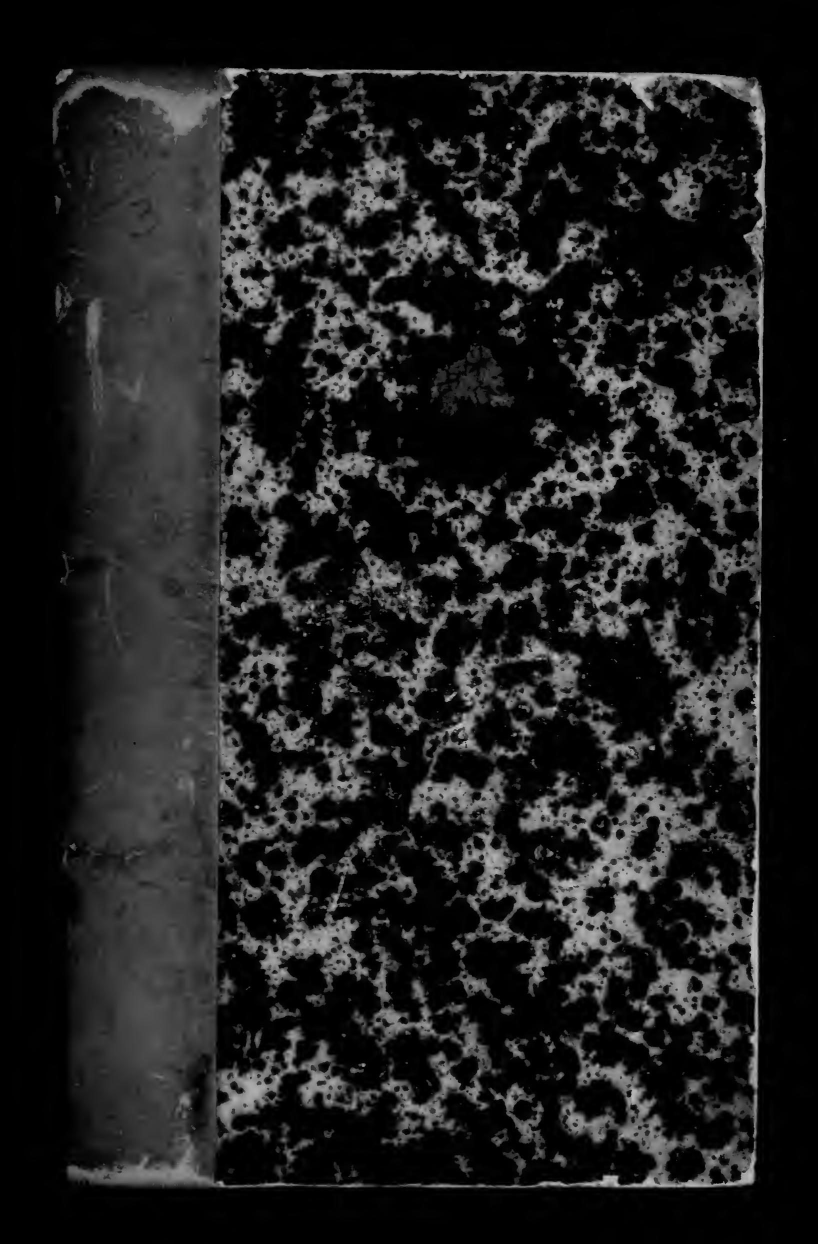
301/587-8202

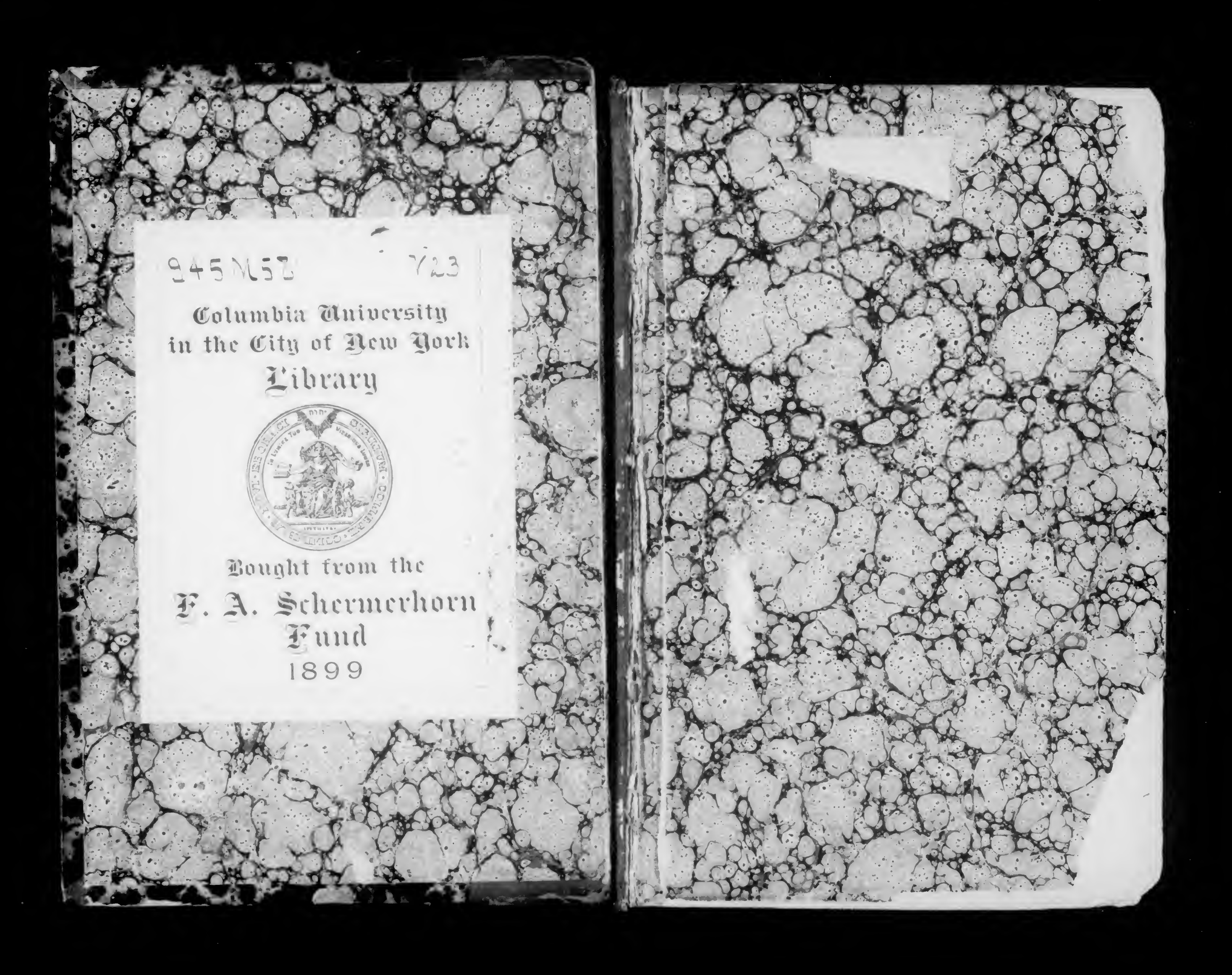






MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.




945M52 V23
Columbia University
in the City of New York
Library
Bought from the
F. A. Schermerhorn
Fund
1899





MILAN

ET SES ENVIRONS.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

MILAN

ET

SES ENVIRONS

Par M. Valéry,

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI DES FRANÇAIS AUX PALAIS DE VERSAILLES
ET DE TRIANON.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
Hauman et Cᵉ.

1842

MILAN.

Aspect de Milan. — Palais royal. — Fresques d'Appiani. — Villa. — Palais archiépiscopal. — Fontaine. — *Uomo di pietra*. — Palais della Contabilità. — Marini. — Maison Vismara. — Barrière de *Porta Orientale*.

Il est impossible de n'être pas frappé, même en passant, de l'air de richesse, de commerce et d'industrie de cette grande cité. La population s'élève à cent soixante mille habitants, après avoir été, vers le milieu du xve siècle, de trois cent mille. Son aspect français, si fort accru dans ces derniers temps, avait été déjà remarqué par Montaigne. Il trouvait que « Milan ressembloit assez

« à Paris, et avoit beaucoup de rapport avec les « villes de France. » La même ressemblance avait frappé le Tasse lorsqu'il vint passer à Paris deux années à la suite du cardinal d'Este, et qu'il écrivit son partial et injuste parallèle de l'Italie et de la France. La rue du Cours aujourd'hui a toute la magnificence moderne de la rue du Mont-Blanc; et sans le lourd hulan qui escorte le soir les brillantes calèches du Cours, on pourrait presque se croire aux boulevards.

Cet aspect français de Milan se trouve encore plus fidèlement dans le palais du prince, imitations brillantes, mais moins magnifiques, des palais impériaux de France. Leur nombre même est à peu près égal; indépendamment du palais ordinaire du vice-roi, *la villa*, avec son jardin anglais et sa situation dans l'intérieur de la ville, est comme l'Elysée-Bourbon de ce Paris bâtard; et Monza, autre résidence royale à trois lieues de Milan, rappelle Saint-Cloud. Les fresques d'Appiani, qui se voient dans ces diverses résidences, et principalement la grande fresque du palais royal de Milan, représentant l'Assemblée des dieux, et le médaillon du salon principal qui offre Napoléon sous les traits de Jupiter, sont peut-être trop van-

tées par les Italiens; mais ces peintures d'apparat, de décoration, produisent un grand effet, et semblent d'ailleurs assez conformes à la gloire théâtrale qu'elles consacrent.

Les divers palais de Milan sont plutôt de vastes et opulentes demeures que des monuments; les cours, environnées de portiques, ont toutefois une sorte de grandeur. Malgré l'usage italien de prodiguer le titre de *palazzo*, ces palais ne portent point une désignation aussi superbe, et, à moins qu'ils ne soient consacrés à quelque service public, ils s'appellent, en général, plus modestement maisons.

L'architecture de la cour du *Palais archiépiscopal* est ingénieuse. Le bâtiment octogone des écuries et son vestibule grec, bel ouvrage du grand peintre et architecte bolonais Pellegrini, paraissaient à saint Charles, et sont véritablement dignes d'une plus noble destination. Sur la place, vis-à-vis du palais, les Sirènes de la fontaine, par le sculpteur de Carrare, Joseph Franchi, sont au rang des meilleures sculptures de ces derniers temps.

A la *Corsia de' servi* est l'antique statue appelée par le peuple l'*Homme de pierre* (*Uomo di pietra*), le marforio milanais, qui a été prise pour Cicéron,

« à Paris, et avoit beaucoup de rapport avec les « villes de France. » La même ressemblance avait frappé le Tasse lorsqu'il vint passer à Paris deux années à la suite du cardinal d'Este, et qu'il écrivit son partial et injuste parallèle de l'Italie et de la France. La rue du Cours aujourd'hui a toute la magnificence moderne de la rue du Mont-Blanc; et sans le lourd hulan qui escorte le soir les brillantes calèches du Cours, on pourrait presque se croire aux boulevards.

Cet aspect français de Milan se trouve encore plus fidèlement dans le palais du prince, imitations brillantes, mais moins magnifiques, des palais impériaux de France. Leur nombre même est à peu près égal; indépendamment du palais ordinaire du vice-roi, *la villa*, avec son jardin anglais et sa situation dans l'intérieur de la ville, est comme l'Elysée-Bourbon de ce Paris bâtard; et Monza, autre résidence royale à trois lieues de Milan, rappelle Saint-Cloud. Les fresques d'Appiani, qui se voient dans ces diverses résidences, et principalement la grande fresque du palais royal de Milan, représentant l'Assemblée des dieux, et le médaillon du salon principal qui offre Napoléon sous les traits de Jupiter, sont peut-être trop van-

tées par les Italiens; mais ces peintures d'apparat, de décoration, produisent un grand effet, et semblent d'ailleurs assez conformes à la gloire théâtrale qu'elles consacrent.

Les divers palais de Milan sont plutôt de vastes et opulentes demeures que des monuments; les cours, environnées de portiques, ont toutefois une sorte de grandeur. Malgré l'usage italien de prodiguer le titre de *palazzo*, ces palais ne portent point une désignation aussi superbe, et, à moins qu'ils ne soient consacrés à quelque service public, ils s'appellent, en général, plus modestement maisons.

L'architecture de la cour du *Palais archiépiscopal* est ingénieuse. Le bâtiment octogone des écuries et son vestibule grec, bel ouvrage du grand peintre et architecte bolonais Pellegrini, paraissaient à saint Charles, et sont véritablement dignes d'une plus noble destination. Sur la place, vis-à-vis du palais, les Sirènes de la fontaine, par le sculpteur de Carrare, Joseph Franchi, sont au rang des meilleures sculptures de ces derniers temps.

A la *Corsia de' servi* est l'antique statue appelée par le peuple l'*Homme de pierre* (*Uomo di pietra*), le marforio milanais, qui a été prise pour Cicéron,

Marius, et même pour l'archevêque de Milan du xᵉ siècle, Menclozzi, qui paraît une statue romaine et que l'on doit toujours regarder comme un des monuments les plus anciens de la ville.

La *galerie De-Cristoforis*, terminée en 1832, du dessin élégant de M. Pizzola, ce passage vitré, avec des boutiques, et le premier construit en Italie, est un monument industriel comparable aux plus beaux du même genre, et qui, pour la richesse des matières (le pavé est de marbre *bardiglio* et de marbre blanc de Carrare), doit même les surpasser.

Le palais *Durini*, de François Ricchini, architecte milanais, a une arcade majestueuse. La maison *Stampa Castiglioni*, dégradée, fut un des premiers ouvrages du Bramante à Milan, et il a exécuté les peintures en clair-obscur de la façade.

La cour du *Séminaire*, de l'architecte et peintre lombard Meda, est une noble et habile construction.

Le palais *della Contabilità* (ancien collége helvétique), de Fabius Mangoni, architecte milanais du xviiᵉ siècle, et de Ricchini, passe pour le plus beau de Milan ; si la façade ne vaut rien, les deux

cours sont d'un grand effet et rappellent la majesté des plans antiques.

Le palais *Erba Odescalchi*, ancien palais des Sforce Visconti, élégant, léger, est de Pellegrino Tibaldi ou de son école.

A la maison *Pianca* sont quatorze fresques de portraits des Sforce, par Bernardin Luini, le Raphaël de l'école milanaise, ainsi que cinq autres portraits en marbre des Sforce, de M. le professeur Marchesi, habile sculpteur actuel.

Parmi les antiquités et curiosités milanaises de la maison *Origo*, est dans le jardin un grossier bas-relief représentant, dit-on, l'impératrice, femme de Barberousse, couronnée de son diadème, et occupée d'une des parties les plus secrètes de sa toilette (*in atto di depilarsi*), bas-relief malhonnête, jadis exposé aux regards publics et que saint Charles Borromée fit enlever de la porte Tosa.

Le plus vaste des palais de Milan est le palais *Marini*, remarquable par sa belle façade, bâti en 1525 par l'habile architecte Galéas Alessi, pour le fermier général de Milan dont il porte le nom, et qui est encore occupé par le ministre des finances et l'administration des douanes. Au bout de la même rue Marino est la maison *Patellani*, demeure

de Pellegrino Tibaldi, dans laquelle il mourut à son retour d'Espagne, après y avoir comme fondé la peinture.

L'ancienne maison *Bossi*, maintenant *Vismara*, donnée par le duc François Sforce à Côme, père de la patrie, conserve sur sa façade deux superbes figures de femmes armées, de la plus riche sculpture, ouvrage de l'habile statuaire et architecte florentin Michelozzo Michelozzi, qui, le premier, s'affranchit en Lombardie du goût gothique.

Les autres principaux palais sont les palais *del Governo*, de *Brera* (palais des sciences et des arts), et les maisons *Serbelloni, Pezzoli, Belgioso, Cusani*, maintenant casin des négociants, qui a paru digne de Palladio; *Litta*, de très-mauvais goût malgré sa magnificence; *Annoni, Mellerio, Stampasoncino*, où se voient de beaux tableaux; et *Trivulzio*, jadis séjour d'une noble et aimable famille, qui avait conservé le vieux bâton du maréchal de France, non moins précieux que tous les chefs-d'œuvre de son riche musée et que les raretés de sa bibliothèque.

La nouvelle barrière *de Porta Orientale*, récemment terminée, ouvrage de M. Vantini, est une superbe barrière, et peut-être le plus beau de ces

monuments du fisc et de la police placés à l'entrée des grandes cités actuelles et qui caractérisent assez bien leur sorte de civilisation.

Dôme. — Colonnes. — L'Écorché. — Tombeau de saint Charles. — Mausolée du cardinal M. Caracciolo. — Chapelle de Jean-Jacques Médicis. — Baptistère. — Rit Ambrosien. — Chapelle *dell' Albero*. — Vue.

Le Dôme, avec ses cent aiguilles, et les trois mille statues que l'on y voit perchées, n'est qu'un énorme colifichet, plus hardi, plus extraordinaire que beau; toute cette population de marbre semble commune de forme et d'expression, et sa blancheur, comme celle de l'édifice, est crue à l'œil (1).

(1) Le nombre des statues, quand l'édifice sera terminé, doit s'élever à quatre mille cinq cents; la façade seulement en compte à peu près deux cent cinquante.

Il n'y a point réellement de clocher; la tour provisoire, espèce de colombier qui en tient lieu, est laide et mal placée. Le gothique du Dôme manque de naïveté; il est à la fois vague et recherché, et ce n'est pas là le gothique grand, primitif, de la cathédrale de Cologne (1). Les portes d'ordre romain, et qui jurent avec le caractère général de l'édifice, sont décorées de beaux bas-reliefs et d'ornements de Cerani et de Fabius Mangoni. Les deux gigantesques colonnes monolithes de granit rouge, qui s'élèvent de chaque côté de la porte principale, furent tirées des carrières de Baveno, près du lac Majeur; elles sont peut-être les plus hautes qui jamais aient été employées dans aucun édifice. La peinture architectonique de la voûte, cette sorte de décoration, sans doute bien exécutée et qui conviendrait à un bâtiment neuf, déplaît dans un de ces vieux monuments où tout est ordinairement si réel. Plusieurs fenêtres en verre de couleur, exécutées à Milan d'après la méthode économique et solide de M. Bertini, ont été refaites

(1) On a prétendu que le Dôme était une imitation de cette cathédrale : comme toutes les imitations, il doit être inférieur à son modèle, et cette opinion ne me paraît pas contredire l'impression que m'a laissée le Dôme de Milan.

depuis, et leur effet égale, s'il ne surpasse, celui des anciens vitraux brisés.

Les quatre Évangélistes et les quatre Pères de l'Église, en bronze, des deux chaires, par François Brambilla, malgré quelque recherche et quelque confusion dans les draperies, sont des figures sculptées et fondues avec beaucoup de soin et d'habileté.

Les dix-sept bas-reliefs de la partie supérieure du mur d'enceinte du chœur, dessinés par le même artiste, sont d'une finesse de ciseau rare; il a fait encore le modèle du grand et riche tabernacle de bronze doré du maître-autel. Au-dessus de ce dernier est le brillant reliquaire du *Santo Chiodo* (un des clous de la vraie croix), relique vénérée, qui, le 3 mai de chaque année, anniversaire de la terrible peste de 1576, est portée processionnellement par l'archevêque de Milan, à l'exemple de saint Charles, après avoir été retirée de la voûte par quelques-uns des dignitaires du chapitre, hissés théâtralement jusque-là dans une machine peinte, ayant la forme d'un nuage et mêlée de petits anges. Les stalles en bois, du chœur, sont revêtues de superbes sculptures d'après les dessins de Pellegrino, de Brambilla, de Figini et de Meda,

et représentent divers traits de la vie de saint Ambroise et d'autres archevêques de Milan.

La célèbre statue de l'Écorché, dite de saint Barthélemy, placée aujourd'hui derrière le chœur, me paraît bien peu digne du ciseau de Praxitèle, malgré l'inscription gravée, sous ses pieds, avec peu de modestie, par l'artiste (1). Cette sorte de réalité est horrible; et je ne crois pas que les Grecs, qui ont tant fait de statues d'Apollon, aient jamais représenté le squelette de Marsyas (2).

Il est difficile de n'être pas ému en voyant dans la chapelle souterraine le corps de saint Charles qui est comme le héros de cette contrée; génie vaste, ardent, inflexible, espèce de saint administrateur, dont le souvenir, ainsi que celui de sa famille, domine là tous ceux des rois et des empereurs (3). Le saint archevêque est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de diamants; sa tête,

(1) *Non me Praxiteles, sed Marcus finxit Agrates.*

(2) La statue antique, connue sous le nom de *Marsyas*, autrefois à la villa Borghèse, maintenant au musée royal, qui n'appartient point aux meilleurs temps de l'art, n'est qu'un faune pendu par les mains à un arbre, et ne représente point Marsyas écorché.

(3) Les Borromées étaient originaires de Toscane et de San-Miniato; leur établissement à Milan date du mariage de Philippe, chef de la famille, avec Talda, sœur de l'infortunée Béatrix Tenda, parente du duc Philippe-Marie Visconti.

mitrée, repose sur un coussin d'or; le sarcophage transparent est de cristal de roche, et l'on peut aisément contempler jusqu'aux traits de ce grand homme. La devise *humilitas*, écrite sur le tombeau, et qui est celle de la famille Borromée, contraste, il est vrai, un peu avec l'exhibition de tant de richesses.

Le tombeau du cardinal Frédéric Borromée, non moins digne de mémoire que son cousin le saint, est beaucoup plus et trop modeste.

On voit, sous verre, dans une chapelle, le crucifix porté processionnellement par saint Charles, ainsi que l'indique l'inscription, lors de la peste de 1576; véritable trophée, monument de la charité du grand archevêque, noblement exposé sur un autel de sa cathédrale.

Le mausolée d'Othon le Grand et de Jean Visconti, oncle et neveu, archevêques et seigneurs de Milan aux XIIIe et XIVe siècles, est surmonté de la statue assise de Pie IV, oncle maternel de saint Charles, un des bienfaiteurs de la cathédrale, ouvrage estimé de Brambilla.

Le magnifique mausolée du cardinal Marin Caracciolo, mort en 1538, paraît le dernier ouvrage de Bambaja, excellent sculpteur milanais,

qui, le premier, parvint à façonner les durs marbres des carrières de la Lombardie.

Au-dessus d'une console de fleurs entrelacées, est la statue de l'illustre pape Martin V, assis et donnant sa bénédiction, par le fameux Jacobino da Tradate, aussi comparé à Praxitèle dans l'inscription du maître-autel qu'il a fait en 1418, tant cette comparaison exagérée semble le lien commun du style lapidaire du dôme.

La sacristie méridionale offre les débris de l'antique et riche trésor de cette cathédrale. La belle statue du Christ lié à la colonne est du Gobbo; un grand tableau de saint Charles bénissant les croix, du Cerano; deux calices ornés de petites figures d'enfants et de divers groupes sont d'un travail merveilleux; une patène en or est un chef-d'œuvre de ciselure, attribuée au Milanais Caradosso, et le groupe principal, une Déposition de croix, est admirable d'expression, malgré l'exiguïté des figures; enfin, on y conserve le célèbre Pallium, représentant la Naissance de la Vierge, brodé par Louise Pellegrini, peintre à l'aiguille, de la première moitié du XVIIe siècle, qui obtint par son adresse le surnom de *Minerve lombarde*.

La statue de saint Ambroise est de César Pro-

caccini, aussi bon statuaire que grand peintre; celle de saint Satyre, d'André Biffi, d'après un modèle de Brambilla. Le grand bas-relief en marbre de la chapelle de la Présentation, si gracieux, si naturel, si vrai, est du Bambaja; une belle statue de sainte Catherine, de Christophe Lombardo, habile sculpteur et architecte milanais du XVIe siècle.

La chapelle de Jean-Jacques Médicis, marquis de Marignan, a été débarrassée de la grille qui la fermait; on peut maintenant contempler bien mieux le riche mausolée, du dessin de Michel-Ange, élevé par le pape Pie IV, son frère, à ce hardi capitaine, espèce de héros, de corsaire, de brigand, oncle indigne de saint Charles. Les statues et les bas-reliefs en bronze, qui le décorent, sont un travail estimé de Lion Lioni, bon sculpteur, fondeur et graveur toscan du XVIe siècle.

Le Baptistère, élégant, gracieux, est de Pellegrino; le grand bassin baptismal, de porphyre, passe pour avoir appartenu aux thermes de Maximien Hercule, à Milan. Ainsi que dans la primitive Église, le rit ambrosien, suivi dans le diocèse de Milan, et différant en beaucoup de points du rit romain, a conservé le baptême par immersion. Ce

rit ne remonte point seulement, comme on le croit, à saint Ambroise qui l'a tout au plus réformé, mais sa pompeuse liturgie paraît empruntée aux rits antiques de l'Orient.

La chapelle *dell'Albero*, ainsi appelée du magnifique candélabre en bronze ayant la forme d'un arbre, présent de l'archiprêtre de la cathédrale, Jean-Baptiste Trivulzio, est décorée de nombreux et très-jolis bas-reliefs de Brambilla, d'André Fusina, du Gobbo, et autres excellents artistes.

Les statues colossales de saint Ambroise et de saint Charles sont des ouvrages estimés de deux bons sculpteurs italiens actuels, MM. Marchesi et Monti de Ravenne.

La vue, du haut de ce dôme, énorme pyramide, espèce de montagne de marbre, est vraiment admirable : les plaines cultivées de la Lombardie paraissent, sous l'azur des cieux, un océan de verdure; l'œil découvre à la fois les Alpes et les Apennins, et cet immense horizon est comme une apparition nouvelle et superbe de l'Italie.

Près du dôme, à la place *dei Mercanti,* est une colossale statue de saint Ambroise, du jeune sculpteur milanais Louis Scorzini, élevée en 1834, et présent d'un autre Milanais généreux, M. Fossani.

Cette statue expressive, bien drapée, malgré la dureté du marbre, le même que celui du dôme, porte le simple costume épiscopal du temps de saint Ambroise; elle remplace noblement une indigne statue de Philippe II, mise jadis dans la même niche, sombre, noircie, et sur le même piédestal que celle du courageux archevêque de Milan.

Sainte-Marie de la Passion. — Mausolée de Daniel Birago. — Chalcondyle. — Notre-Dame de San-Celso. — Statues de Leurent Stoldi. — Coupole d'Appiani. — Saint-Nazaire. — Trivulce.

Le dessin de la façade de l'église Saint-Raphaël est du grand architecte Pellegrino. Plusieurs peintures sont remarquables : le Saint Mathieu, grandiose, d'Ambroise Figini; Saint Jérôme, de César Procaccini; Elie endormi, de Morazzone; Jonas refusant d'obéir à son père, de Cerano.

La restauration du nouveau clocher de Sainte-Marie *de' Servi* est d'un goût horrible, et le bruit

des cloches si importun qu'il a fait baisser le prix des loyers des maisons voisines. L'intérieur de l'église est richement décoré : la Vierge avec l'Enfant Jésus et des anges, est d'Ambroise Borgognone; le Baptême de saint Jean, d'un des frères Campi; le Saint Philippe Benizzi, de Daniel Crespi; le Christ au jardin des Oliviers, de Lomazzo, illustre Milanais, peintre, poëte, savant, géomètre, physicien, écrivain distingué, dont Cardan, d'après ses calculs d'astrologie, avait prédit la précoce cécité (1); une ancienne et belle Assomption, d'auteur inconnu. Les peintures du chœur, très-bonnes, sont de Pamphile Nuvolone, et une Adoration des mages, à la sacristie, a paru digne de Bernardin Luini.

Sainte-Marie de la Passion, de l'architecture du Gobbo, à l'exception de la façade ridicule de son obscur successeur, est une des belles églises de Milan, et peut-être la plus riche en tableaux. Une Assomption, fresque de Pamphile Nuvolone, orne la coupole. Le Christ mort et la Vierge pleurant, est de Bernardin Luini; une petite Descente

(1) Lomazzo, devenu aveugle à trente-trois et peut-être à vingt-trois ans, fit des vers, composa plusieurs ouvrages, et dicta son *Traité de la Peinture*, regardé comme le plus complet qui existe, et supérieur même aux fragments de Léonard de Vinci, recueillis sous ce titre.

de croix, de César Procaccini; un Saint François, de son frère Camille. Les orgues sont de Charles Urbini et Daniel Crespi, qui a fait encore les divers sujets de la Passion, du meilleur goût *titianesque*, les belles peintures de la nef, et un Saint Charles Borromée déjeunant au pain et à l'eau, dont la terrible physionomie ferait croire qu'il médite quelque action violente et fanatique. Une belle Cène est de Gaudence Ferrari. Le Christ au jardin des Oliviers, une Flagellation, sont des meilleurs ouvrages du Talpino. L'Enfant Jésus s'échappant du sein de la Vierge pour courir dans les bras de saint Joseph, est une des deux bonnes Saintes Familles de Frédéric Bianchi. Les peintures de la sacristie, remarquables, d'auteurs inconnus, offrent les beautés de l'ancien style lombard. Une Sainte Monique est de Joseph Vermiglio, regardé par Lanzi comme le premier peintre du Piémont et l'un des meilleurs peintres du XVIIe siècle.

Le mausolée de l'évêque Daniel Birago, élevé par le grand hôpital de Milan, auquel il avait légué tous ses biens, est un monument noble, élégant, gracieux, d'André Fusina, un des premiers sculpteurs lombards du XVe siècle.

Le tombeau de Démétrius Chalcondyle a l'in-

scription simple et touchante du Trissino, son élève (1). Les cendres de cet Athénien fugitif chez les Lombards, de ce premier éditeur d'Homère, de ce maître de grec de Benoît Jove, frère de Paul, de Grégoire Giraldi, du comte Castiglione, et d'autres savants italiens, de l'Allemand Reuchlin, de l'Anglais Linacer, célèbres fondateurs des études grecques dans leurs pays, la reconnaissance du Trissin, premier restaurateur de l'art tragique en Europe, montrent tout ce que l'on doit à cette nation, et sont, à l'entrée de l'Italie, comme un monument avancé des services qu'elle a rendus.

Quelques belles peintures sont à Saint-Pierre *in Gessate :* Saint Maur, de Daniel Crespi; plusieurs traits de la vie du même saint du Moncalvo; une image de la Vierge, sous verre, de Bernardin Luini. A la chapelle Saint-Ambroise, les ouvrages de Bernardin da Trevilio et du Butinone, peintres du

(1) *P. M.*
Demetrio Chalcondylæ Atheniensi
In studiis litterarum græcarum
Eminentissimo
Qui vixit annos LXXXVII mens. V.
Et obiit anno Christi MDXI.
Joannes Georgius Trissinus, Gasp. filius,
Præceptori optimo et sanctissimo
Posuit.

xve siècle, sont remarquables pour la perspective; une Vierge est attribuée au Bramante.

L'ancienne église Saint-Étienne-Majeur, avait été le théâtre d'une des plus terribles catastrophes de l'Italie du xve siècle, le meurtre de Galéas Marie, indigne fils du grand François Sforce, assassiné au milieu de ses gardes, le lendemain de Noël 1476, par trois courageux jeunes gens, Charles Visconti, Lampugano et Olgiati, excités par leur maître, le grammairien Colas de Mantoue; exemple nouveau d'un meurtre de tyran, stérile pour la liberté. Visconti et Lampugano furent tués dans l'action, abandonnés de ceux qui devaient les seconder; Olgiati, arrêté plus tard, périt à vingt-trois ans de la main du bourreau; déjà torturé, nu sur l'échafaud, prêt à être tenaillé et coupé par morceaux, la peau de la poitrine arrachée, il fit entendre ces tristes et touchantes paroles : *Mors acerba, fama perpetua : stabit vetus memoria facti.*

L'église actuelle de Saint-Étienne, embellie par le cardinal Frédéric Borromée, a quelques tableaux estimés : Saint Gervais et saint Protais, du Bevilacqua, d'assez bon style, malgré la violation des règles de la perspective; la seconde bonne Sainte Famille, de Bianchi; le tableau de la chapelle

Trivulzio, de Camille Procaccini; un Saint Jean évangeliste, de son frère César.

Saint-Barnabé est d'une bonne architecture, attribuée au père Antoine Morigia, grand prédicateur, devenu évêque et cardinal. Un Christ mort est un ouvrage estimé d'Aurèle Luini, qui n'a pas toujours conservé le naturel et la grâce de son père Bernardin. La Vierge avec l'Enfant Jésus, sainte Catherine et sainte Agnès, superbe, est d'Antoine Campi; Saint Barthélemy, saint François, saint Bernardin, d'une belle composition, de Lomazzo.

Sainte-Marie de la Paix, qui fut changée en magasin militaire, et depuis en manufacture, conserve encore quelques débris des fresques de Marc d'Oggiono, élève, ami de Léonard, de Gaudence Ferrari et d'autres habiles peintres. A l'ancien réfectoire du couvent est un Crucifiement de ce même artiste, et la copie de la Cène, faite à vingt-deux ans par le docte et infortuné Lomazzo, peut-être quelque temps avant sa cruelle cécité.

Notre-Dame *de San-Celso*, avec les colonnes de marbre, les belles statues, les sculptures qui décorent sa façade, la magnificence des peintures et des fresques de la voûte des chapelles, la richesse

des ornements, a déjà toute la grandeur et l'éclat des églises de Rome. La majestueuse cour est du Bramante; la façade de Galéas Alessi. A l'entrée, les deux statues d'Adam et Ève, du sculpteur toscan Laurent Stoldi, ont la grâce et la pureté des statues antiques. Les deux Sibylles du fronton, les quatre statues de prophètes, la Présentation de Jésus-Christ, les anges en haut de l'église, sont d'excellents ouvrages d'Annibal Fontana. Un Repos en Égypte, très-beau tableau de Raphaël, maintenant à Vienne, devait jadis ajouter encore à cette ressemblance. La croix d'argent et les six chandeliers d'argent donnés par Joseph II sont une bien faible compensation d'une telle perte (1). On ne sait pas précisément auquel du Bramante ou du Gobbo appartient le plan de l'édifice. Le Martyre de saint Nazaire et de saint Celse, une Descente de croix, sont de César Procaccini, qui a fait aussi les deux anges de marbre mettant la couronne sur la tête de la Vierge. Deux Martyres de sainte Catherine sont du Cerano. Le grand tableau de l'autel, très-beau, est de Pâris Bordone, ainsi que

(1) Ce *Repos en Égypte* a été supérieurement gravé par un élève de Longhi, M. Ado Fioroni, et lui a mérité, en 1829, la médaille d'or au concours de l'Académie des beaux-arts de Milan

les deux Prophètes et le Saint Roch, peint à fresque au-dessus et en dessous. La Résurrection du Sauveur, facile, originale, est d'Antoine Campi. Le Saint Maxime, une Assomption, le Christ quittant sa mère au moment de la Passion, tableau qui, selon Lanzi, n'a rien à redouter du voisinage des meilleurs ouvrages lombards placés dans cette église, sont d'Urbini. Le Baptême du Christ, vrai, gracieux, avec une gloire d'anges fort belle, est de Gaudence Ferrari; un Saint Jérôme assis, de Calixte Piazza; la Conversion de saint Paul, superbe, du Moretto qui l'a signée contre son usage, comme s'il tenait particulièrement à ce tableau; une Assomption, de Camille Procaccini. Un Saint Sébastien est attribué au Corrège. Un groupe d'anges bien disposé est de Pamphile Nuvolone. De petites figures en clair-obscur ont été parfaitement exécutées par Jean da Monte, élève du Titien.

Les fresques de la coupole par Appiani, représentant les quatre Évangelistes et les quatre Pères de l'Église, avec des anges et des nuages, sont une des productions les plus vantées, les plus aériennes de ce brillant décorateur.

Les statues mises dans les niches sont de l'habile Laurent Stoldi, à l'exception du Saint Jean de Fontana, qui est aussi l'auteur des prophètes et des bas-reliefs de la chapelle de la Vierge. Les stalles du chœur, très-belles, furent dessinées par Galéas Alessi.

La façade de Saint-Paul, élégante, est du Cerano, non moins habile architecte que bon peintre; la nef peut être de Galéas Alessi. Saint Charles et saint Ambroise est un des ouvrages irréprochables du Cerano, et même supérieur, pour le coloris, aux tableaux ci-après des Campi, qui brillent toutefois singulièrement dans cette église. Ces tableaux sont : le Martyre de saint Laurent, la Décollation de saint Jean, la Chute et la Mort de saint Paul; le Baptême du même saint; le Miracle du mort ressuscité; une Nativité, d'Antoine; la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Joseph, et d'autres figures, de Jules; le Sauveur donnant les clefs à saint Pierre, de Bernardin, qui ne paraît point de cette famille.

L'église Sainte-Euphémie, remarquable par le beau pronaos d'ordre ionique de la façade, a l'Adoration des mages, par Ferdinand Porta, peintre inégal, imitateur du Corrège, une Présentation au temple, grandiose, bien dessinée, d'auteur

inconnu ; et le tableau de la Vierge, avec des anges et des saints, des meilleurs ouvrages de Marc d'Oggiono.

La basilique Saint-Nazaire, bâtie en 382, reçut de saint Ambroise le corps du saint. Avant d'y entrer, on traverse le mausolée de Jean-Jacques Trivulce et de sa famille ; en face de la porte, et presque à moitié de la voûte très-élevée, est le tombeau de cet Italien aventureux, de ce maréchal célèbre, créateur de la milice française, mort disgracié à Chartres ou Arpajon, comme un seigneur de la cour de France, et sur lequel est inscrite l'épitaphe faite par lui : « Jean-Jacques Trivulce, « fils d'Antoine, qui jamais ne se reposa, repose « ici ; tais-toi (1). » A la même hauteur, sont les autres tombeaux de sa famille, au nombre de sept. L'effet de ces huit grands cercueils de pierre suspendus est très-singulier ; ils semblent véritablement aussi vouloir porter jusqu'au ciel le « magnifique témoignage de notre néant ; » mais ces tombeaux sont vides, et d'après la règle établie par le concile de Trente sur les sépultures, saint Charles a fait transporter les os des Trivulce dans le caveau de

(1) *Joannes Jacobus Trivultius, Antonii filius, qui nunquam quievit, quiescit. Tace*

l'église. A l'une des chapelles, le tombeau de Manfred Settala, mécanicien, surnommé, un peu fastueusement, l'*Archimède milanais*, homme dont les voyages et la vie furent consacrés aux sciences, aux lettres et aux arts, contraste avec le tombeau guerrier de Trivulce. Les peintures sont : une Assomption, de Lanzani, et quatre grands et bons tableaux de Jean da Monte au portail intérieur ; une Cène, très-belle, de Bernardin Lanino, imitation de celle de Gaudence Ferrari, son maître, à l'église de la Passion.

La chapelle Sainte-Catherine, attenante à Saint-Nazaire et bâtie sur le dessin du Bramante, est encore remarquable par les fresques expressives, pittoresques, exécutées en 1546, par Bernardin Lanino, représentant le Martyre de la sainte, et qui ne laissent à désirer qu'un peu plus de soin dans les draperies : par une bizarrerie alors commune aux artistes, le peintre a représenté en bas son maître, Gaudence Ferrari, dans son costume ordinaire, disputant avec un autre de ses élèves, J.-B. de La Cerva, tandis que lui-même en bonnet noir les écoute attentivement.

Saint-Antoine-Abbé est extrêmement remarquable par ses peintures. La voûte est des frères Car

loni, Génois, habiles peintres à fresque du XVIIe siècle, qui travaillèrent aussi dans le chœur avec le Moncalvo dont le Saint Paul ermite se soutient avec honneur à côté de leurs ouvrages. Une conception, charmante, est d'Ambroise Figini; Saint Charles avec le saint clou, de Foi Galizia, habile femme peintre, du commencement du XVIIe siècle. Une Nativité, la Tentation de saint Antoine, sont de Camille Procaccini; une Descente de croix, une Résurrection, du Malosso. Le Christ portant sa croix, est du jeune Palma; une Annonciation, de César Procaccini, chef-d'œuvre gracieux, trop gracieux peut-être, et dans lequel le sourire mutuel et presque malin de la Vierge et de l'Ange ne paraît pas fort convenable. Saint Gaétan, une Assomption, sont du Cerano. La Vierge, l'Enfant Jésus, sainte Catherine, saint Paul, bel ouvrage, est de Bernardin Campi : la gloire d'anges fut ajoutée par Camille Procaccini. Un Saint-Esprit, judicieux, mais faible de coloris, est du Fiorentino. Une Nativité, d'Annibal Carrache, paraît peu digne de ce grand maître. L'Adoration des mages, du Morazzone, a tout l'effet et le luxe des vêtements des maîtres vénitiens.

La sacristie de l'église Saint-Satyre, en forme

de petit temple octogone, est célèbre sous le rapport de l'art : l'architecture, du Bramante, est digne de lui; les têtes plus fortes que nature et les petits enfants sont des ouvrages distingués du Caradosso, habile sculpteur et graveur très-loué, très-admiré par Benvenuto Cellini, qui l'avait connu à Rome. L'image miraculeuse de la Vierge est du XIe siècle; l'action du fou qui poignarda cette image est du chevalier Peruzzini, bon peintre d'Ancône, mort à Milan, et imitateur des Carraches et du Guide; la Fuite en Égypte, de Frédéric Bianchi. Saint Philippe de Neri, agréable et bien dessiné, passe pour un des meilleurs tableaux de Peroni. Dans une autre sacristie sont quelques anciennes peintures et un Saint Barnabé, attribué à Beltraffio, amateur et bon peintre milanais du XVIe siècle, élève de Léonard.

Saint-Sébastien. — Saint-Alexandre *in Zebedia*. — Paul Frizi. — Saint-Eustorge. — Mausolée de saint Pierre martyr. — George Merula. — Sainte-Marie de la Victoire. — Colonnes, église Saint-Laurent. — *Monastero Maggiore*.

L'église Saint-Sébastien, fondée par saint Charles, sur le dessin de Pellegrino, est un des monuments d'architecture les plus splendides de Milan. Le Martyr du saint, du Bramante, est le meilleur tableau qu'il y ait de lui dans cette ville, et réfute l'opinion de Cellini, qui lui refusait le talent de

peindre. L'Annonciation, le Massacre des Innocents, de Joseph Montalto, rappellent l'élégance et la grâce du Guide, son maître. Saint Charles, Saint Philippe, un Crucifix avec la Vierge, Saint Jean et Madeleine, sont de François Bianchi et d'Antoine Ruggieri, peintres du XVIIIe siècle, artistes inséparables, et qui ont laissé un meilleur exemple de concorde et d'amitié que de goût.

Saint-Alexandre *in Zebedia*, malgré le détestable goût de sa façade, est riche, magnifique. Divers traits de la vie du saint et d'autres martyrs, la Trinité, plusieurs faits de l'Ancien Testament, à la voûte, dans le chœur, au maître-autel, sont de grandes et nobles peintures de Frédéric Bianchi, de Philippe Abbiati et de son expéditif élève Pierre Maggi. Les peintures d'une chapelle ornée de sculptures exquises, deux tableaux encore relatifs à la vie de saint Alexandre, ouvrages agréables, expressifs, quoique un peu recherchés, sont d'Augustin Saint-Agostino, le plus habile des trois Saint-Agostini. Une bonne Nativité, l'Assomption, un Crucifiement, sont de Camille Procaccini. Une chapelle est peinte par Louis Scaramuccia, élève distingué du Guide et du Guerchin, artiste écrivain, auteur du livre intitulé : *Le Finezze de' pen-*

nelli italiani (de l'excellence des pinceaux italiens). La Décollation de saint Jean-Baptiste, l'Adoration des mages, très-belle, à la sacristie, sont de Daniel Crespi; la voûte, formée de gracieux petits anges, est du Moncalvo. Saint-Alexandre possède un illustre tombeau, celui du mathématicien et physicien célèbre Paul Frisi, qui fut élevé par le comte Pierre Verri, noble milanais, partisan et propagateur, comme ce barnabite, des idées nouvelles et de perfectionnement social.

Saint-Eustorge, refaite avec régularité par Ricchini, est une des plus anciennes églises de Milan. A l'entrée en dehors est la chaire, espèce de grosse tribune de pierre, de laquelle, selon l'inscription, saint Pierre martyr réfutait les hérétiques de son temps. Ces souvenirs religieux sont touchants : on ne sait ce que sont devenues les chaires de Bossuet et de Massillon; la foi du moyen âge était moins indifférente, moins ingrate à ses grands hommes que notre raison, notre civilisation et nos lumières. Le mausolée de ce même saint, ouvrage du Pisan Jean di Balduccio, est un reste singulièrement curieux de l'art au XIVe siècle. C'est le chef-d'œuvre d'un de ces maîtres primitifs si naturels et si vrais : les cariatides gothiques repré-

sentant les diverses vertus du saint, et qui soutiennent tout l'édifice, joignent la grâce à la hardiesse; la bizarrerie de quelques détails est du temps et non de l'artiste, et cet ouvrage serait parfait si l'imagination eût alors été réglée par le goût. L'architecture de la chapelle Saint-Pierre, fondée par un commis de Côme de Médicis, Pigello Portinari, parait de Michellozzi : une peinture du temps représente le pieux et industriel fondateur à genoux devant le saint, le plafond est une des belles fresques du vieux Civerchio. Un mausolée orné de colonnes soutenues par des lions, de la fin du XIIIe siècle, fut consacré par Mathieu Visconti le Grand à l'un de ses fils, Etienne, qui avait contribué, par son courage, à relever sa fortune. L'autel, en trois compartiments, de la première chapelle, représentant la Vierge, l'Enfant Jésus, saint Jacques et saint Henri, est une bonne peinture d'Ambroise Borgognone : la tête du dernier saint est la meilleure. La voûte de la chapelle Saint-Vincent, très-belle, est de Charles Urbini. La chapelle élevée, en 1307, par Cassone Torrione, et dans laquelle son fils Martin repose, offre une Décollation de saint Jean, harmonieuse, quoique de la main de trois artistes, César, Camille

et Antoine Procaccini. De belles fresques de Daniel Crespi sont à la chapelle de l'Annonciation. Les corps des trois mages, que l'on vénère toujours à Cologne, étaient dans une chapelle de Saint-Eustorge, d'où ils furent enlevés, lors de l'invasion de Frédéric Barberousse, par l'archevêque de Cologne qui accompagnait le conquérant. Sur le mur de cette même chapelle est un bas-relief en marbre de la Passion, ouvrage du XVIe siècle, d'auteur inconnu, qui n'est pas sans simplicité et sans grâce, et annonce déjà une sorte de splendeur des arts en Lombardie. Le cercueil qui renfermait l'incertaine et pompeuse relique est resté à Saint-Eustorge, et l'on y lit encore l'étrange inscription : *Sepulcrum trium magorum*. Près de la sacristie est le tombeau de George Merula, l'élève, l'ennemi acharné de Philelphe, l'adversaire de Politien, de Calderino, de Galeotti Marzio, l'un des premiers et des plus querelleurs savants de la renaissance, qui avait traité l'imprimerie d'invention barbare (*barbarum inventum*), paradoxe soutenu depuis par d'autres Merula moins érudits que ce laborieux critique et historien. Le tombeau de cet homme haineux lui fut toutefois élevé par un ami, son élève, le poëte Lancinus Curtius :

l'inscription qu'il y a mise est même assez touchante (1).

L'église Sainte-Marie de la Victoire doit son nom à la victoire remportée près de là par les Milanais sur l'empereur Louis le Bavarois. Inachevée à l'extérieur, elle est d'une belle architecture que l'on a crue de Bernin. Deux peintures sont remarquables : Saint Charles communiant les pestiférés, de Hyacinthe Brandi ; Saint Pierre délivré de la prison, tableau fait à Rome, où l'auteur Ghisolfi, excellent peintre de perspective, suivait les leçons de Salvator Rosa. Les anges qui soutiennent ce tableau sont un bon travail d'Antoine Raggi, dit *le Lombard*, habile élève du Bernin.

Les seize colonnes antiques de Saint-Laurent, uniformes et de front, offrent un superbe débris et prouvent la grandeur, l'importance et la magnificence de l'ancien Milan. Ces belles colonnes, probablement transportées de quelque édifice antique à la place qu'elles occupent aujourd'hui, sont même plus hautes que celles du Panthéon :

(1) *Vixi aliis inter spinas, mundique procellas,*
Nunc hospes cœli Merula viro mihi.
Lancenus Curtius f. amicus posuit.

elles semblent véritablement élevées là comme un portique aux ruines et aux anciens monuments de l'Italie.

L'église actuelle de Saint-Laurent fut rebâtie par saint Charles sur le dessin hardi et noble de Martin Bassi. Le Baptême du Christ, d'Aurèle Luini, parait digne de Bernardin; l'Assomption est de Rivola, un des meilleurs élèves de l'Abbiati. La chapelle Saint-Antoine a été peinte par Frédéric Bianchi, Legnani, Molina et Vimercati, ce dernier bon élève d'Hercule Procaccini. Une Visitation, de Bianchi, est tout à fait digne de ce disciple préféré de César Procaccini. La chapelle de Saint-Aquila a un Martyre de saint Hippolyte et de saint Cassian, d'Hercule Procaccini. A la sacristie, l'Apparition de Jésus-Christ à saint Thomas, de Jean-Baptiste de La Cerva, expressive, animée, harmonieuse, est un des meilleurs tableaux de l'école de Gaudence Ferrari.

Saint-George *al Palazzo*, vieille église refaite, doit son titre, dit-on, au voisinage de l'ancien palais de Trajan ou de Maximien. Un Saint Jérôme est de Gaudence Ferrari. Les divers sujets de la Passion, peints par Bernardin Luini et ses élèves, offrent un heureux effet de lumière. La figure du

Sauveur de la Flagellation est admirablement touchante.

Sur le portail du Saint-Sépulcre, le Christ mort, entre les Marie, fresque du Bramantino, élève favori du Bramante, est d'un effet merveilleux pour la perspective : les jambes du Sauveur, de quelque point qu'on les regarde, semblent tournées vers le spectateur, premier exemple de ce genre de tour de force, si prodigué depuis. A l'oratoire souterrain, célèbre par les ardentes méditations de saint Charles, le Christ couronné d'épines est un admirable ouvrage de Bernardin Luini (1). Des statues en terre cuite, du Caradosso, représentant la Vierge évanouie à la vue de son fils mort, ainsi que les Marie et des saints, forment une scène très-pathétique.

A la lourde façade de Sainte-Marie *Porta*, le bas-relief en marbre du Couronnement de la Vierge est un bel ouvrage de Charles Simonetta, qui a fait aussi à l'intérieur une bonne Madeleine, à laquelle un ange donne la communion. Un Saint Joseph

(1) Six fresques précieuses de ce même grand maître, de ses fils et de ses élèves, se conservent dans une maison voisine, maintenant l'auberge de la Croix-de-Malte; elles y furent transportées en 1786 de l'oratoire de l'hospice de la Sainte-Couronne, alors déplacé.

est de Louis Quaini, élève distingué et imitateur du Guerchin et de Cignani; l'Adoration des mages, à la chapelle Notre-Dame, de Camille Procaccini.

L'église Saint-Maurice, ou du *Monastero Maggior*, dont la façade en marbre, simple et de bon goût, est attribuée au Bramantino, a d'admirables et nombreuses fresques de Bernardin Luini, dont les principales représentent les Apôtres, la Flagellation du Sauveur, divers traits de la vie de Martyrs. L'Adoration des mages, au maître-autel, d'Antoine Campi, une Déposition de croix, de Piazza, sont des ouvrages excellents.

Saint-Ambroise. — Chaires anciennes, actuelles. — Serpent. — *Paliotto.* — Mosaïque. — Anspert. — Chapelle *Marcellina.* — Missel. — Monastère.

L'église Saint-Ambroise, le plus ancien monument de l'antiquité chrétienne à Milan, élevée en 387, par le grand saint dont elle porte le nom, offre un véritable chaos d'architecture; ces travaux d'âges éloignés et divers forment une bigarrure choquante: les architectes italiens ont trop souvent le tort de ne point restaurer d'après le caractère primitif des édifices, ce qui n'arrive jamais aux habiles architectes de France (1). Au-devant de l'église est un de ces vastes parvis, que les architectes du moyen âge avaient déjà empruntés à ceux

(1) *V.* les belles restaurations du Louvre par MM. Percier et Fontaine, le château de Fontainebleau par Heurtaud, et même les travaux du Palais-Royal. Il eût été bien facile à M. Fontaine de surpasser l'architecture médiocre de ces bâtiments: les nouvelles constructions s'y rapportent au contraire.

de l'antiquité, et que l'on retrouve dans un grand nombre d'églises d'Italie. C'était là que, sous le polythéisme, se tenaient les profanes, et que plus tard avaient lieu ces rigoureuses pénitences publiques des premiers siècles de l'Église. L'aspect de ces vieux portiques a quelque chose de religieux, et ils séparent noblement le sanctuaire du tumulte des villes. Quelques détails de ce portique du IXe siècle annoncent un goût et une sorte d'imagination singulièrement remarquables à cette époque. J'ai regretté que, d'après quelques savants, les portes actuelles ne soient plus celles que ferma saint Ambroise à Théodose, après le massacre de Thessalonique (1).

Une vaste et ancienne chaire de marbre est dans l'intérieur de l'église, vis-à-vis de la chaire actuelle; elle est assez pareille à la tribune antique dans laquelle les orateurs pouvaient marcher et se promener. Il me semblait, en la contemplant, que, pour la forme comme pour l'indépendance, la chaire chrétienne avait remplacé la tribune. Ces anciennes chaires sont d'un goût bien plus noble que l'espèce de boite de sapin suspendue de nos paroisses, d'où surgit un homme qui se

(1) Ces portes ne sont, dit on, que du IXe siècle.

courbe et s'agite, et qui semble mal à l'aise dans un si étroit espace. Si l'on n'était fait à cette manière de haranguer, elle paraîtrait véritablement bien singulière.

Dans la nef de Saint-Ambroise est placé, sur une colonne, le fameux serpent d'airain que l'on a été jusqu'à prendre pour celui que Moïse éleva dans le désert, ou du moins comme fait du même métal, et sur lequel les savants ont énormément disserté. Le peuple est persuadé qu'il doit siffler à la fin du monde; et le sacristain l'ayant un jour dérangé en l'époussetant, il y eut un mouvement général d'épouvante, lorsque le reptile menaçant parut tourné du côté de la porte; il fallut aussitôt le remettre droit, afin de calmer la terreur de ceux qui croyaient déjà l'avoir entendu.

Telle est l'antiquité des monuments de cette église, que le P. Allegranza a prétendu reconnaître dans le grand sarcophage de marbre blanc placé sous la chaire actuelle, le tombeau de Stilicon et de sa femme Serena. Sur un pilastre est un antique portrait de saint Ambroise, qui, selon l'inscription, barbare quatrain latin, a été fait d'après nature; le marbre du visage est noir, la coiffure et le vêtement d'une couleur moins foncée. Saint

Ambroise, né dans les Gaules, devait être blanc, et l'on a peine à se figurer les abeilles déposant leur miel dans la bouche de cette espèce de More.

Le célèbre *Paliotto* d'or de l'autel, donné par l'archevêque Angilbert Pusterla, merveilleux travail d'un artiste lombard du xe siècle, l'orfèvre Volvino, est regardé comme comparable aux plus beaux diptyques d'ivoire dont puissent se vanter les musées sacrés.

En avant du chœur, deux larges pierres de marbre blanc, couvertes d'inscriptions, indiquent la sépulture de l'empereur Louis II, prince conquérant et législateur, mort en 875, et celle de l'illustre archevêque de Milan, Anspert, son contemporain, le fondateur de Saint-Ambroise, pontife charitable, actif, éclairé, plein de courage et d'indépendance.

Effector voti, propositique tenax,

comme dit l'épitaphe (1), et qui semble le saint Charles Borromée du moyen âge.

(1) Les vers qui précèdent celui-ci peignent très-bien le caractère d'Anspert :

Hic jacet Anspertus, nostræ clarissimus urbis
Antistes, vita, voce, pudore, fide,
Æqui sectator, turbæ prælargus egenæ.

Les autres vers de l'épitaphe rappellent les principales ac-

La curieuse mosaïque du chœur, représentant le Sauveur sur un trône d'or, orné de pierreries, et à ses côtés saint Gervais et saint Protais, paraît un ouvrage d'artistes grecs et du XIe siècle. Une autre mosaïque, du IXe siècle, est assez extraordinaire : saint Ambroise s'endort en disant la messe, tandis qu'un sacristain lui frappe sur l'épaule pour le réveiller et lui montrer le peuple qui attend. Singulier moment choisi par l'artiste dans la vie de ce grand saint! On savait que Fénélon s'était endormi au sermon; saint Ambroise dormant debout à l'autel est encore moins édifiant. Sur le mur extérieur du chœur, le Christ souffrant debout entre deux anges, fresque touchante, une des meilleures peintures de cette basilique, attribuée soit à Luini, soit à Lanino, paraît d'Ambroise Borgognone.

La chapelle de Saint-Satyre ou de Saint-Victor *in ciel d'oro*, ainsi appelée de l'antique et brillante mosaïque dorée qui la surmonte, a des fresques vivantes, animées, représentant le Naufrage de saint Satyre et le Martyre de saint Victor, ouvrage

tions de la vie de ce grand homme, oublié dans la plupart des dictionnaires historiques. On y remarque qu'il avait relevé les murs de la ville, et restauré les colonnes antiques de Saint-Laurent.

de Tiepolo, le dernier des grands peintres de l'école vénitienne, auquel Bettinelli avait dédié son poëme sur la peinture, dans lequel il le loue d'avoir fait revivre les chefs-d'œuvre et le bel âge de son art.

La riche chapelle voisine a : Saint Ambroise recevant le viatique, un des meilleurs ouvrages d'André Lanzani; la chapelle Saint-Sébastien, le saint détaché du poteau, bel ouvrage d'Ambroise Besozzi.

La chapelle Marcelline, autrefois de Sainte-Catherine, a été décorée depuis avec toute l'élégance du jour, par le marquis Cagnola (1), célèbre architecte milanais, auteur de l'arc du Simplon; la statue de la sainte, en marbre, est un bon ouvrage de Pacetti. Mais le peintre d'ornements ne s'est-il pas avisé de mettre à la voûte de grandes figures d'Herculanum qui contrastent étrangement avec la sainteté du lieu et l'air modeste de la sainte: l'une de ces figures porte sur sa tête un agneau, et, dans cette bizarre peinture, l'agneau des bacchanales a pu souvent être pris pour l'agneau pascal.

La chapelle Saint-Barthélemy a ce saint et Saint Jean devant la Vierge, de Gaudence Ferrari. Près

(1) Mort le 24 août 1833.

de là le Christ mort avec la Vierge, Madeleine pleurant, et d'autres figures, n'est plus qu'un superbe débris de peinture du même artiste. Dans une chapelle voisine, la Madone *dell' ajuto* (de bon secours) est un beau tableau de l'école de Luini. A l'entrée de la sacristie sont deux fresques remarquables : Jésus disputant contre les docteurs, de Borgognone; la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Ambroise et Saint Jérôme, de l'ancienne école milanaise. A la chapelle suivante, une Nativité, du Duchino, est gracieuse, bien dessinée et pleine de morbidesse; les figures qui l'entourent et la voûte sont d'Hercule Procaccini. Sur l'autel de la chapelle Saint-Pierre, le Christ donnant au saint les clefs, est un ouvrage distingué de la fille de Cornara. Les peintures de la coupole de la dernière chapelle, par Isidore Bianchi, sont belles.

Le Missel conservé dans les archives de la basilique Saint-Ambroise, manuscrit vélin de la fin du XIVe siècle, est magnifique et curieux: le principal ornement est une riche miniature qui représente le couronnement de Jean-Galéas Visconti, comme premier duc de Milan. Parmi les ambassadeurs et personnages importants qui forment le cortége de Galéas et assistent à la cérémonie, on remarque en

qualité d'orateur (ambassadeur) du roi de France, un évêque de Meaux.

Le vaste monastère bâti par Louis le More sur le dessin du Bramante, cet édifice d'une architecture si noble et si hardie, véritable monument, et l'un des plus splendides de ce genre, est aujourd'hui un hôpital militaire. Dans le réfectoire, une vaste fresque représentant les Noces de Cana, est le chef-d'œuvre de Calixte Piazza, habile imitateur du Titien et probablement son élève. On y remarque toutefois un détail bizarre: l'artiste a mis six doigts à la main d'une femme à droite du tableau.

Saint-Victor. — Sainte-Marie des Grâces. — Cénacle. — Saint-Ange. — Le comte de Firmian. — Saint-Marc. — Église du Jardin. — Saint-Fidèle.

Saint-Victor *al corpo*, belle, majestueuse église, est de l'architecture de Galéas Alessi. A la coupole, Saint Jean et Saint Luc, superbes, sont de Bernardin Luini; la voûte du chœur est d'Ambroise Figini, qui a peint aussi un beau Saint Benoît, dans une chapelle; la voûte du milieu, un Saint Bernard, de la porte, sont d'Hercule Procaccini; un bon Saint Pierre est de Gnocchi. A la brillante chapelle Aresi, du dessin de Quadri, la statue de la Vierge et les Prophètes de Vismara sont estimés. La dernière chapelle à droite offre trois beaux

tableaux de Camille Procaccini, représentant quelques traits de la vie de saint Grégoire; la Vierge, et Saint François, est du Zoppo, coloriste vrai, mais peintre peu idéal; Saint Paul ermite, de Daniel Crespi; Saint Bernard Tolomei, de Pompée Batoni, peintre romain du dernier siècle, qui a contribué à la réforme du goût; Saint Benoît, Saint Bernard, Saint François et Saint Dominique, près du portail, passent pour des meilleurs ouvrages du cav. del Cairo.

Sainte-Marie des Grâces n'a plus que l'ombre de sa beauté première. La grandiose coupole, le chœur et les chapelles semi-circulaires des côtés sont du Bramante. Les débris de la Flagellation, et d'autres peintures de Gaudence Ferrari, témoignent encore de leur ancienne perfection; un Saint Jean-Baptiste est attribué au comte François d'Adda, noble amateur du XVe siècle qui a imité Léonard de Vinci; les belles fresques de la coupole du chœur appartiennent à l'école de ce grand maître. A la sacristie les peintures anonymes représentant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament sont curieuses et singulièrement remarquables pour la fin du XIVe siècle et le commencement du XVe.

Le Cénacle, de Léonard de Vinci, placé dans le réfectoire de l'ancien monastère de Sainte-Marie des Grâces, n'est point aussi méconnaissable que je l'aurais cru; à travers le nuage de destruction qui l'enveloppe, et les restaurations maladroites qu'il a subies, on découvre encore le mouvement, l'expression, la variété, la vie de cette admirable composition. On comprend l'enthousiasme qu'elle causait à François Ier, victorieux, qui, ne pouvant la transporter en France, emmena et s'attacha l'auteur, malgré son âge avancé. Un poëte ingénieux, élégant, de l'Italie contemporaine, Parini, se faisait conduire, dans ses vieux jours, devant le Cénacle, il disait que l'homme qui avait pu le concevoir était capable de produire un poëme; la vue de ces belles peintures, malgré leur dégradation, excitait, nourrissait encore la pieuse rêverie qui consolait sa tristesse, et, si la mort ne l'eût atteint, il eût voulu les décrire et les expliquer. Une mosaïque de la Cène, d'après une copie à l'huile de Bossi, placée à la pinacotheca de Brera, quoique exécutée en 1809 aux frais du gouvernement italien, a été envoyée à Vienne (1); M. Gagna,

(1) La fidélité de cette copie a été fort contestée. L'habile

peintre estimé, en faisait, en 1827, une nouvelle copie pour le roi de Sardaigne. Ces hommages tardifs des rois, des conquérants et des empereurs, semblent comme une réparation de l'abandon barbare dans lequel les dominicains avaient jadis laissé le Cénacle dont le grand cardinal Frédéric Borromée regrettait déjà de ne trouver que de faibles restes qu'il tenta de sauver (1), et des outrages révolutionnaires que reçut en 1797, le chef-d'œuvre de Léonard, lorsque la pièce dans laquelle il se trouve servait d'écurie et de grenier.

Saint-Thomas *in terra amara*, dont l'étymologie du sinistre surnom est restée incertaine (2), a été récemment ornée d'un élégant *pronaos*. Le beau Saint Charles avec des anges est de César Procaccini.

L'ancienne église de Sainte-Marie *del Carmine*, gothique, a un portail d'une riche composition,

mosaïste romain Rafaelli a eu le bon esprit de se rapprocher davantage du modèle.

(1) Le cardinal Frédéric avait chargé de sa conservation un élève de Jules-César Procaccini, André Bianchi, dit le Vespino.

(2) On a prétendu qu'il provenait du supplice infligé par Jean-Marie Visconti à un curé de cette église, enterré vif pour avoir refusé d'accorder la sépulture à un mort dont la famille ne pouvait payer les frais. Il paraît que le surnom est plus ancien

attribué à Ricchini. A la première chapelle, la Vierge avec l'Enfant Jésus et divers saints est de Camille Procaccini. La statue de la Vierge, avec les anges, est un bon ouvrage de Volpi. A la chapelle Sainte-Anne, une belle fresque de Bernardin Luini représente la Vierge, l'Enfant Jésus et quelques saints.

Saint-Simplicien, gothique, a une Annonciation, de Bernard da Trevilio, l'ami de Léonard, ouvrage dont l'architecture et la perspective sont habiles, mais les figures et les vêtements d'un goût chétif; Saint Benoit est du Talpino; deux sujets de l'Ancien Testament, à la chapelle du *Corpus Domini*, sont de Camille Procaccini. On admire les peintures du dôme; les deux grands tableaux du sanctuaire, de François Terzi, artiste bergamasque du XVI[e] siècle, dessinés avec quelque sécheresse, sont d'un vigoureux coloris. Le Couronnement de la Vierge, dans le chœur, est une excellente fresque d'Ambroise Borgognone.

Sainte-Marie *incoronata*, composée de deux églises, a de beaux bas-reliefs des XV[e] et XVI[e] siècles; les fresques de la voûte sont de Louis Scaramuccia; les fresques latérales, d'Hercule Procaccini et du Montalto. Un beau mausolée est celui de

peintre estimé, en faisait, en 1827, une nouvelle copie pour le roi de Sardaigne. Ces hommages tardifs des rois, des conquérants et des empereurs, semblent comme une réparation de l'abandon barbare dans lequel les dominicains avaient jadis laissé le Cénacle dont le grand cardinal Frédéric Borromée regrettait déjà de ne trouver que de faibles restes qu'il tenta de sauver (1), et des outrages révolutionnaires que reçut en 1797, le chef-d'œuvre de Léonard, lorsque la pièce dans laquelle il se trouve servait d'écurie et de grenier.

Saint-Thomas *in terra amara*, dont l'étymologie du sinistre surnom est restée incertaine (2), a été récemment ornée d'un élégant *pronaos*. Le beau Saint Charles avec des anges est de César Procaccini.

L'ancienne église de Sainte-Marie *del Carmine*, gothique, a un portail d'une riche composition,

mosaïste romain Rafaelli a eu le bon esprit de se rapprocher davantage du modèle.

(1) Le cardinal Frédéric avait chargé de sa conservation un élève de Jules-César Procaccini, André Bianchi, dit le Vespino.

(2) On a prétendu qu'il provenait du supplice infligé par Jean-Marie Visconti à un curé de cette église, enterré vif pour avoir refusé d'accorder la sépulture à un mort dont la famille ne pouvait payer les frais. Il paraît que le surnom est plus ancien

attribué à Ricchini. A la première chapelle, la Vierge avec l'Enfant Jésus et divers saints est de Camille Procaccini. La statue de la Vierge, avec les anges, est un bon ouvrage de Volpi. A la chapelle Sainte-Anne, une belle fresque de Bernardin Luini représente la Vierge, l'Enfant Jésus et quelques saints.

Saint-Simplicien, gothique, a une Annonciation, de Bernard da Trevilio, l'ami de Léonard, ouvrage dont l'architecture et la perspective sont habiles, mais les figures et les vêtements d'un goût chétif; Saint Benoît est du Talpino; deux sujets de l'Ancien Testament, à la chapelle du *Corpus Domini*, sont de Camille Procaccini. On admire les peintures du dôme; les deux grands tableaux du sanctuaire, de François Terzi, artiste bergamasque du XVI[e] siècle, dessinés avec quelque sécheresse, sont d'un vigoureux coloris. Le Couronnement de la Vierge, dans le chœur, est une excellente fresque d'Ambroise Borgognone.

Sainte-Marie *incoronata*, composée de deux églises, a de beaux bas-reliefs des XV[e] et XVI[e] siècles; les fresques de la voûte sont de Louis Scaramuccia; les fresques latérales, d'Hercule Procaccini et du Montalto. Un beau mausolée est celui de

Jean Tolentino, mort en 1517 : l'épitaphe, assez touchante, se compose de ses adieux à sa femme et à ses enfants (1).

Saint-Ange, majestueuse église, devenue quelque temps hôpital, conserve encore de bonnes peintures : le Mariage de la Vierge, de Camille Procaccini, qui a fait aussi la voûte du chœur et les trois tableaux qui le décorent ; les fresques latérales de Barabbino ; la Vierge entourée de plusieurs saints, du Caravaggino ; le Christ entre les deux larrons, du Bramantino ; une tête du Sauveur, petite fresque que sa beauté a fait croire de Bernardin Luini.

L'architecture de l'église Saint-Barthélemy a de la magnificence sans beaucoup de goût. L'illustre Firmian, qui pendant vingt-trois ans administra la Lombardie d'une manière si éclairée et si paternelle, repose dans cette église ; le mausolée de cet ami des lettres, des arts, des sciences et de l'humanité, est un bon ouvrage du sculpteur Franchi.

Saint-Marc est superbe. Plusieurs de ses tableaux ont de la réputation : la Vierge et l'Enfant Jésus

(1) *Toga et armis vale Tydæa conjux, valete liberi, nec tu deinceps conjux nec vos eritis liberis Joannis Tollentinatis senat com. eq. q. MDXVII.*

qui offre avec une gentillesse un peu singulière les clefs à saint Pierre, est de Lomazzo ; une Sainte Barbe, d'un beau coloris, de Scaramuccia. La chapelle du Crucifix a des fresques estimées d'Hercule Procaccini, du Montalto et de Busca ; un Crucifiement, de ce dernier, avec la Vierge, Madeleine et saint Jean, qui pleurent, est très-touchant. A la chapelle Trotti sont un Saint Augustin, du Talpino, et de belles fresques, d'Étienne Legnani. Le riche maître-autel a été décoré avec goût par M. le professeur Joconde Albertolli. Les deux grands tableaux de Camille Procaccini et du Cerano, placés dans le chœur, vis-à-vis l'un de l'autre, sont très-beaux ; on préfère celui du dernier artiste, le Baptême de saint Augustin. A la sacristie la Vierge, l'Enfant Jésus, saint Syre et saint Joseph, excellent tableau d'Antoine Campi, porte la date de 1569.

La petite église Saint-Joseph, d'une simple et bonne architecture de Richini, a la Mort de la Vierge, de César Procaccini ; une Sainte Famille, de Lanzani ; Saint Jean-Baptiste, du Montalto.

L'église Sainte-Marie du Jardin, qui n'est plus qu'un magasin de la ville, est célèbre par la hauteur et le prétendu prodige des arcs qui soutiennent

sa voûte, construction singulière du XV[e] siècle, mais beaucoup trop vantée.

Saint-Jean *alle case rotte* (des maisons démolies) occupe l'emplacement du palais de la famille della Torre, anciens chefs du peuple milanais, démagogues devenus despotes (1), et dont la demeure fut démolie, en 1311, dans une émeute. L'architecture actuelle est de Ricchini, et la voûte à compartiments très-belle.

L'église Saint-Fidèle, inachevée, est un splendide monument de Pellegrini. Par un luxe architectonique tout à fait italien, la richesse de la façade continue; elle est même surpassée, sur le mur latéral de l'édifice. Le Saint Ignace est du Cerano; une Transfiguration, de Bernardin Campi; une Piété, de Peterzano, élève du Titien, qui l'a fièrement signée en cette qualité (*Titiani discipulus*). Les peintures du chœur sont de grands et bons ouvrages des frères Santi-Agostini. Les majestueuses colonnes de granit rouge poli, tiré de Baveno, comme les deux gigantesques piliers du

(1) L'un d'eux, Pagane della Torre, mort en 1241, paraît avoir été véritablement aimé du peuple milanais, qui lui éleva un tombeau dans le cimetière du couvent de Chiaravalle. *V.* ci-après, liv. IV, chap. II.

dôme, sont aussi monolithes : Milan est une des villes d'Italie les plus riches de cette sorte de magnifiques raretés.

Luxe des autels. — Clôture des églises en Italie. — Bancs. — Tentures.

Le luxe des églises italiennes, avant que l'on y soit fait, paraît vraiment merveilleux. L'autel, la chaire même, sont quelquefois garnis d'agates et d'autres pierres précieuses. Il doit être embarrassant de parler au milieu de toutes ces richesses, et il faut de bien magnifiques paroles pour toucher un auditoire aussi ébloui. Je crains bien que le précepte d'Horace ne soit très-souvent applicable aux sermons prononcés dans ces chaires,

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus

Au reste, je n'ai jamais partagé les préventions des économistes contre le luxe des autels. Ce luxe, loin de corrompre et de dissiper comme le luxe du monde, est conservateur et utile. Il est aussi des ornements qui ne peuvent changer de nature, tels que certaines pierreries; objets d'orgueil national, il serait difficile de les rendre à la circulation; et alors ne vaut-il pas mieux les placer sur un autel, où ils ajoutent à la majesté de la religion, et n'excitent ni haine, ni envie, que d'en charger le front d'une prostituée ou le sabre du despote?

Les églises d'Italie sont ordinairement fermées pendant quelques heures vers le milieu du jour, de midi à quatre ou cinq heures. Il n'y a d'ouvert, toute la journée, que les seules cathédrales, telles que le Dôme de Milan, Saint-Marc de Venise, Saint-Pierre de Rome et autres basiliques. Cette clôture a quelque chose de protestant; elle semble contraire aux mœurs religieuses des Italiens et aux pratiques du catholicisme; il est en outre incommode aux voyageurs, qui n'ont souvent que peu de temps pour visiter ces églises moitié temples, moitié musées. Importune aux fidèles, la visite des étrangers n'est pas moins désagréable et pénible à ceux-ci : on éprouve quelque gêne et quelque

confusion à se trouver seul, debout, avec son livret, au milieu de la foule qui se prosterne et qui prie, à compter les colonnes de vert antique, de marbre de Carrare et de lapis-lazzuli, entouré de mendiants à demi nus. Si l'on tombe au milieu d'un sermon, l'embarras n'est pas moindre : la fougue de l'orateur, les éclats retentissants de sa voix au milieu du silence de son auditoire, l'expression vive et animée de sa physionomie, contrastent singulièrement avec l'espèce de sang-froid et l'air toujours un peu gauche de gens qui regardent et qui cherchent. Combien de fois la piété, la ferveur de ces fidèles ne m'a-t-elle point paru *la meilleure part;* et que l'inquiète curiosité du voyageur semble vaine à côté de la sublime simplicité du croyant! Il serait convenable de laisser la matinée aux exercices du culte; car midi, heure de la clôture, est l'instant où précisément le jour des tableaux est le plus beau. Malgré l'indolence italienne, une considération plus sérieuse devrait faire cesser ce mauvais usage; indépendamment de ce besoin fréquent de prière que l'âme éprouve, combien de fautes, de crimes même, ont été prévenus par l'entrée fortuite dans une église! On dit que tout le monde dort à cette heure, mais les

malheureux ou les coupables veillent, et les passions ne connaissent point la sieste.

A une époque où l'on a tant parlé d'ultramontanisme, notre clergé ne ferait pas mal de prendre aux Italiens les bancs et la propreté de leurs églises; la France est le pays peut-être où Dieu est le plus mal logé, et notre négligence, sur ce point, est indigne de notre haute civilisation.

Mais il est un excès de zèle et de soin que je me garderai bien de prescrire, puisqu'il cause une des plus vives contrariétés du voyageur. C'est la manie qu'ont les Italiens de tendre leurs églises les jours de fêtes. Alors, dès la veille, le tapissier, armé de son marteau et de ses échelles, prend possession du monument; de curieuses inscriptions, les tombeaux des grands hommes, disparaissent sous ses tentures; de magnifiques colonnes de granit, de marbre de Carrare, sont enveloppées par son oripeau; et l'on voit pendre, soit à la façade, soit aux voûtes de quelque vieille basilique ou de quelque temple élégant du Bramante, de Palladio ou de Michel-Ange, de longues pièces d'étoffe jaune, blanche, rose, etc., ainsi qu'aux boutiques de nos marchands de nouveautés. Cette décoration ridicule, appliquée de si mauvais goût, semble le fard de

l'architecture. J'ai vu Saint-Pierre même subir cette espèce d'étalage : il est vrai que l'immensité de ses voûtes rendait l'opération du tapissier assez difficile, et que les petits morceaux carrés d'étoffe cramoisie qu'il avait placés contre ses vastes murs étaient à peu près imperceptibles. Les bruyants travaux du tapissier n'étant pas toujours achevés au moment de la fête, se prolongent pendant les offices qu'ils troublent, tandis que d'autres fois il se presse de détendre avant la fin de ces mêmes offices, pour ne point laisser flétrir l'éclat de si belles couleurs.

Prédication.

Les plaisanteries de quelques voyageurs sur les grimaces, l'exagération et les bouffonneries des prédicateurs italiens, ne m'ont point paru méritées. Excepté peut-être quelques sermons populaires, cette prédication est ordinairement paisible, familière; et, avec son espèce de commérage, elle a du moins le mérite d'être applicable et pratique. Malgré le grand crucifix placé en chaire, ces sermons sont à peu près aussi froids que les nôtres; mais la langue musicale et la physionomie animée de l'homme qui parle leur donnent, dans la forme, une sorte de chaleur et de vivacité. Si parmi les

sermonnaires italiens il n'en est aucun qui puisse être opposé à nos quatre grands sermonnaires, le genre de leurs panégyriques semble préférable à celui des panégyriques français : ils n'ont ni la même monotonie ni la même sécheresse; ils sont plus ornés, plus poétiques, comme leurs autres discours sacrés, et cette sorte de parure convient assez à l'histoire merveilleuse de la plupart des saints et des saintes. Au reste, le fond de la prédication dans les deux pays doit fort différer. En Italie, la foi et les erreurs de conduite sont communes; il n'y a guère là de *libertins* proprement dits, et les conférences de M. de Frayssinous, quoique traduites, y seront moins utiles qu'à Paris. Le prédicateur doit combattre les passions, les fragilités des classes élevées, et les excès, les appétits violents et grossiers du peuple; tandis qu'il faut des prédicateurs raisonneurs à la population plus morale, mais plus incrédule de France.

Le réformateur de la chaire italienne fut le P. Segneri, jésuite, contemporain de Bourdaloue; mais ce missionnaire romain, si puissant sur le peuple des villes et des campagnes, qui, nommé théologien du palais, et prêchant au Vatican, était au-dessous de lui-même, et regrettait son ancien

et tumultueux auditoire, n'a point imprimé à sa réforme ce goût littéraire et correct de nos orateurs du siècle de Louis XIV, parlant à une cour élégante et polie. Le génie de la langue italienne, moins précise, moins didactique, moins régulière et beaucoup plus figurée et ornée que la française, doit d'ailleurs convenir davantage à l'éloquence populaire. J'ai entendu de fort bons juges critiquer le purisme dont se piquent aujourd'hui quelques-uns des prédicateurs italiens, modulant des sermons harmonieux et glacés, et qui auraient bien mieux fait de rester missionnaires.

La naïveté, le naturel, l'abandon du caractère italien se retrouvent jusque dans les sermons; l'auditoire, malgré la solennité du lieu, ne s'étonne point des épanchements, des aveux, des confidences personnelles de l'orateur; et cette sorte de sympathie produit chez les hommes de talent des effets d'une éloquence neuve et pathétique. Un jeune prédicateur, le P. Scarpa, de Padoue, après avoir prêché le carême à Rome, avec succès, il y a quelques années, suppliait ses auditeurs de joindre leurs prières aux siennes pour lui conserver sa mère ; c'était l'unique prix qu'il demandait de ses efforts, et ce n'était pas la seule fois qu'il

avait ramené en chaire le souvenir de cette mère chérie. A la suite d'un discours de ce véritable orateur, une quête ayant été faite pour les pauvres, on vit, comme il arrive fréquemment en Italie, les gens du peuple, de la campagne, qui manquaient d'argent, jeter dans la bourse leurs bagues, leurs boucles d'oreilles, joyaux rustiques et de peu de valeur, mais dont le sacrifice attestait à quel point ils étaient eux-mêmes susceptibles d'entraînement et d'émotion. On ne se figure guère un pareil mouvement chez nos paysans de Gonesse ou de Villejuif.

J'ai été assez heureux pour connaître à Rome un des hommes qui honoraient le plus la chaire italienne, le révérend P. Jabalot, procureur général des Dominicains de la Minerve, d'origine française, mort en 1837, et qui aurait pu aussi briller dans notre chaire. Orateur ardent, très-évangélique, le P. Jabalot était encore un dialecticien fort habile; il a, m'a-t-on dit, appris l'anglais en trois mois, afin de traduire un fort beau sermon sur la foi, l'espérance et la charité, prononcé à la dédicace de la chapelle catholique de Bradford, dans le comté d'York, par M. Baines, évêque de Siga; résumé excellent et très-net des

principales preuves de la vérité du catholicisme, et rempli toutefois d'une tendre charité envers les protestants. La traduction italienne du P. Jabalot est très-exacte, et l'on sent qu'il y a plus d'un rapport entre l'auteur original et son éloquent interprète.

Ambrosienne. — Virgile de Pétrarque. — Palimpsestes. — Lettres et cheveux de Lucrèce Borgia. — Catalogue mystérieux de l'Ambrosienne.

Je visitai plusieurs fois, chaque année, l'Ambrosienne qui me fut montrée par MM. les abbés Mazzuchelli, préfet (1); Bentivoglio, sous-préfet; et Mancini, employé : hommes pleins de savoir, de modestie et de politesse. Elle compte soixante

(1) Une attaque d'apoplexie avait produit sur l'abbé Mazzuchelli, à la fin de sa vie, un effet extraordinaire, c'était de lui avoir désappris à lire. J'étais allé le voir un soir chez lui, la veille d'une de mes visites à l'Ambrosienne où il ne se rendait plus; il voulut bien s'y trouver le lendemain, mais il convenait qu'il ne pouvait seulement épeler le nom de *Petrarca*, et ce savant bibliothécaire mourut ne sachant plus lire.

mille volumes imprimés, et environ dix mille manuscrits.

Le fameux Virgile de Pétrarque, offrant la note passionnée sur Laure, appartint après lui à Galéas Visconti, cinquième duc de Milan, ainsi qu'on peut le voir par son nom écrit et presque effacé sur le feuillet décollé en 1795, par l'abbé Mazzuchelli (1).

Une autre inscription de Pétrarque, moins remarquée, concerne la mort de son fils naturel, Jean, mort à vingt-cinq ans, chanoine de Vérone, qui lui avait donné des chagrins et l'avait volé. Ce Virgile semble le dépositaire et le confident des douleurs de Pétrarque. Les curieuses miniatures, d'après un distique latin, du célèbre peintre de Sienne, Simon Memmi, représentent Virgile, assis, invoquant les Muses, et Enée en habit de guerre : un berger et un laboureur figurent les Bucoliques et les Géorgiques, et Servius, le com-

(1) Un *fac simile* des huit lignes de la note de Pétrarque se trouve dans l'édition des *Rime*, publiée à Padoue par M. le professeur Marsand (1819-20, 2 vol.) : il l'a fait suivre de remarques historiques et critiques très-exactes, dans lesquelles il rectifie plusieurs erreurs commises par les écrivains qui en avaient précédemment donné le texte. *Voyez* tome premier, page 358

mentateur, tire un léger rideau pour indiquer qu'il lève et éclaircit les difficultés du poëte latin. Malgré quelque incorrection de dessin, ces miniatures, très-probablement exécutées d'après les idées de Pétrarque, ami de l'artiste, ne manquent ni d'originalité, ni de couleur, ni de vérité : la figure d'Enée est une des meilleures. Un habitant de Pavie parvint à soustraire ce précieux volume, et à le cacher lors de la prise et de l'enlèvement de la bibliothèque de cette ville, par Louis XII, en 1499 ; trois siècles après, il n'échappa point aux commissaires de la république : s'il eût fait partie du butin littéraire de la monarchie, il nous serait resté comme la *Sforzéide*, et autres beaux articles de la même bibliothèque placés à notre grande bibliothèque du roi, et si bien décrits par le savant, le bon, le regrettable Van Praet; mais ce pillage de la révolution n'avait pas vingt ans de date; cette sorte de prescription politique, qui rend tout légitime, ne lui était point acquise, et le volume fut repris en 1815. Les notes marginales de Pétrarque, et celles qu'on lit au-dessous des pages, paraissent de la même écriture que la note sur Laure; mais il faut que ces notes étendues, nombreuses, et rappelant des citations d'autres auteurs anciens et

des rapprochements critiques, soient peu dignes de ce poëte érudit, puisque M. Mai n'a pas cru devoir les publier. Peut-être sont-elles de la jeunesse de Pétrarque, lorque son père lui arrachait et jetait au feu le Virgile qu'il lisait furtivement, au lieu d'étudier les *Décrétales*.

Le *Josèphe*, traduit par Ruffin, prêtre d'Aquilée, mais que Muratori, par de bonnes raisons, croit l'ouvrage d'un des savants employés par Cassiodore pour traduire du grec les ouvrages de l'antiquité, est peut-être, avec le papyrus grégorien de Monza, le plus singulier des manuscrits écrits sur papyrus et des deux côtés; il aurait aujourd'hui, suivant Mabillon, douze cents ans d'antiquité.

Un manuscrit grec de la vie d'Alexandre, par un anonyme, mais que Montfaucon croyait être Callisthènes, m'inspira d'abord un véritable respect. Je ne connaissais Callisthènes que par le *Lysimaque* de Montesquieu, cette peinture admirable du stoïcisme, dont Callisthènes est comme le héros et le représentant. La vie d'Alexandre par un homme d'une telle force et d'une telle vertu, et qui avait été si cruellement victime de la colère d'Alexandre, me semblait un véritable monument. Le savant de Sainte-Croix a démontré depuis, que

Callisthènes n'était qu'un flatteur révolté ; historiographe d'Alexandre, il avait servilement appuyé par mille fables ses prétentions à la divinité, et dans la suite, ne se trouvant point assez payé, il s'était fait conspirateur. L'*Histoire d'Alexandre*, attribuée à Callisthènes, dont les copies ne sont pas rares, et que M. Mai a publiées, n'est en effet qu'un long et ennuyeux roman plein d'invraisemblances et d'absurdités.

Je ne pus me défendre d'une sorte d'émotion littéraire, en voyant, dans une grande caisse de bois carrée, les célèbres palimpsestes des plaidoyers de Cicéron pour Scaurus, Tullius et Flaccus, sur l'écriture desquels avaient été transcrits les poëmes de Sedulius, prêtre du VIe siècle, ainsi que plusieurs phrases inédites des discours contre Clodius et Curion, que recouvrait naguère une traduction latine des actes du concile de Chalcédoine ; premières découvertes et préludes des heureux travaux de M. Mai. En contemplant ces vieux feuillets noircis, calcinés, percés en quelques parties, par l'acide muriatique oxygéné, j'aimais à voir la science moderne venant au secours de l'éloquence et de la philosophie antiques, et la chimie arrachant, détruisant ce texte vulgaire qui

cache un écrit sublime. Il était impossible de n'être pas frappé à l'aspect de cette autre espèce de ruines et de cette fouille opiniâtre, si l'on peut le dire, des monuments de la pensée et du génie du plus grand orateur de Rome, retrouvés après plus de dix siècles sous les lignes gothiques d'un versificateur du moyen âge, et sous le protocole d'arrêts de théologie. Les palimpsestes de l'Ambrosienne provenaient en partie du monastère de Saint-Colomban de Bobbio, situé au fond de l'Apennin, et qui recueillit, comme le Mont-Cassin, une foule de précieux manuscrits (1) : dans ces temps de barbarie, le cloître et les montagnes furent l'asile des lettres ; publiés, commentés, traduits de nos jours par d'habiles écrivains et des éditeurs exercés, ces doctes débris se répandent avec gloire et avec éclat dans le monde civilisé ; et Cicéron, haranguant, dissertant, se fait entendre de nouveau à un plus grand nombre qu'au milieu du Forum ou dans les Comices (2).

(1) Les manuscrits de Saint-Colomban de Bobbio étaient au nombre de sept cents ; une moitié fut vendue au cardinal Frédéric ; l'autre passa à la Vaticane.

(2) Tout le monde a lu la traduction élégante de la *République* par M. Villemain, et le discours préliminaire. Le savant travail de M. le professeur Le Clerc, véritable premier éditeur

Les manuscrits de l'Ambrosienne ont encore offert plus tard à M. Mai une partie de sa plus complète et de sa plus heureuse découverte, les *Lettres de Marc-Aurèle et de Fronton*, retrouvées sous une histoire du concile de Chalcédoine, et provenant aussi du monastère de Saint-Colomban de Bobbio, monument curieux des mœurs, de l'histoire et de la littérature romaines, dans lequel le jeune prince, si passionné pour la philosophie, si vertueux, si pur, si tendre, paraît fort supérieur à son maître, reste sophiste et rhéteur, malgré les

des œuvres complètes de Cicéron, sur les *Fragments*, accrus par ces nouvelles découvertes, est presque une création, par l'ordre et la suite qu'il a mis entre ces lambeaux épars et si confusément entassés dans les éditions précédentes. Un autre professeur français non moins distingué, M. Cousin, a trouvé dans les manuscrits de l'Ambrosienne de nombreuses variantes au commentaire de Proclus sur le premier Alcibiade. *V.* t. II et III de son édition de *Proclus*, publiée en 1820. Malgré le passage de bibliothécaires tels que Muratori, qui a donné les quatre vol. in-4° de ses *Anecdota ex Ambrosianæ biblioth. codicibus*, et M. Mai, l'Ambrosienne peut offrir encore de nouvelles découvertes d'auteurs anciens. Quant aux modernes, quel ne serait pas l'intérêt pour l'histoire encore à faire de la renaissance, du recueil formant plus de vingt volumes de lettres manuscrites et originales latines et italiennes d'un grand nombre de savants et de personnages illustres du XVIe siècle? On est redevable à M. Renouard de l'édition des *Lettres de Paul Manuce*, publiée à Paris en 1834.

louanges qu'il avait autrefois obtenues, et l'inscription mise au-dessous de sa statue : *Rome, maîtresse du monde, à Fronton, roi des orateurs!*

Mais un manuscrit moins imposant que ces divers palimpsestes, sont dix lettres de Lucrèce Borgia à Bembo, alors âgé d'un peu plus de trente ans, et qui ne devint prêtre et cardinal que plus de trente ans après. A la suite de ces lettres est une pièce de vers espagnols de celui-ci, qui respire le platonisme le plus exalté, le plus pur; la réponse de la dame est beaucoup plus nette, et elle l'accompagne d'une boucle de ses blonds cheveux. Ainsi le fond de ce mystérieux portefeuille offre un monument frappant, caractéristique, de la corruption des mœurs italiennes au XVIe siècle, ce mélange bizarre, pédantesque de poésie, de philosophie et de sensualisme (1). Ces cheveux de femme, dans une grande bibliothèque, au milieu de vieux manuscrits, sont une piquante singularité; ce n'est guère là, certes, qu'on s'attend à les

(1) La pièce de Bembo est imprimée dans l'édition in-folio de ses œuvres. Venise, 1729, t. II, p. 34. *Yo pienso si me muriesse.* La lettre de Lucrèce Borgia a été textuellement donnée à la suite des *Essais sur Pétrarque*, de Foscolo, p. 255 de la traduction italienne de M. Camille Ugoni, auquel on est redevable de la publication de cette pièce singulière

trouver (1), et la garde d'un tel dépôt semble étrangement confiée aux docteurs de l'Ambrosienne (2).

Je parcourus le manuscrit de Philelphe *De Jocis et Seriis*, recueil d'épigrammes sérieuses ou badines, d'épitres aux princes et aux grands, qui forme dix mille vers, symétriquement divisé en dix livres ; manuscrit, dit-on, unique, dont le premier livre et une partie du dixième manquent, mais que M. Rosmini a suffisamment fait connaître (3). Les *Joca et Seria* rappellent beaucoup plus la licence d'Horace que son naturel, sa grâce et sa raison ; et Philelphe, solliciteur nécessiteux, pensionnaire mal payé, père de famille aux expédients (4), n'a point dans ses éloges l'adresse,

(1) M. Valéry dit, dans son nouvel ouvrage des *Curiosités italiennes*, que les custodes de l'Ambrosienne refusent aujourd'hui de montrer ces cheveux, depuis son indiscrète indication.

(2) Les bibliothécaires de l'Ambrosienne ont le titre de docteurs ; mais, quoique prêtres, ils sont dispensés par le fondateur d'une partie des fonctions du ministère ecclésiastique, afin de vaquer plus soigneusement à leurs devoirs de bibliothécaires.

(3) *Vita di Filelfo. V.* les diverses citations rejetées dans les *Monumenti inediti* des trois volumes.

(4) Il paraît qu'une des filles de Philelphe avait une singulière envie d'être mariée, car il ne cesse de demander une dot pour elle, soit qu'il adresse des vers à François Sforce, à la

l'aisance et presque la liberté du voluptueux et opulent flatteur d'Auguste et de l'ami de Mécène.

Un manuscrit qui contraste avec les mœurs littéraires de Philelphe, si violentes, si injurieuses, est une sorte d'élégie intitulée : *Lamento* ou *Disperata*, composée par Virginie Accaramboni, sur la mort de son époux assassiné par des brigands ; femme infortunée, qui elle-même périt avec son frère de la main de Louis Orsini, son beau-frère.

Les soixante et dix miniatures, débris du beau manuscrit de l'*Iliade*, en lettres onciales, publié par M. Mai et sorti des presses de l'imprimerie royale de Milan, ont cette sorte de fidélité naïve qui annonce leur haute antiquité, et ils sont un de ces monuments qui prouvent la perpétuité de l'étude des arts d'imitation en Italie.

Les cinq gros volumes de fleurs, si agréablement peintes, paraissent de Jean-Baptiste Morando, artiste du commencement du XVII[e] siècle.

duchesse Blanche-Marie, sa femme, à Gentilis Simonetta, chevalier de la Toison d'or, ou même à Gaspard de Pesaro, médecin du duc.

Nam sine dote quidem, quam multum ponderet aurum,
Nulla placere putet posse puella viro.
Non genus aut probitas in sponsa quæritur : aurum
Hæc facit, et formam comprobat esse bonam.

J'aurais désiré retrouver à l'Ambrosienne les canevas des pièces nouvelles que saint Charles Borromée faisait examiner par le prévôt de Saint-Barnaba, et que lui-même il apostillait. Cette censure dramatique de saint Charles serait aujourd'hui curieuse; on ne se figure pas quelle était alors la licence des premières farces italiennes (1). Il est fort probable que les manuscrits de comédies censurées auront été légués par saint Charles, ainsi que ses autres livres, au chapitre de Milan, dont la bibliothèque fut supprimée en 1797, et qu'ils auront alors disparu dans cette espèce de pillage.

Les recherches à l'Ambrosienne sont, au reste, singulièrement difficiles. Croirait-on que son illustre fondateur, le cardinal Frédéric Borromée, a interdit la formation du catalogue? Il faudrait même, dit-on, pour l'établir, une dispense de Rome. Le simulacre de catalogue qui existe est véritablement une espèce de chiffre : les auteurs y sont portés à leurs prénoms (qui, en Italie, ont, à la vérité, beaucoup plus d'importance que chez

(1) *V.* l'ouvrage intitulé : *I Sentimenti di San Carlo Borromeo intorno agli spettacoli*, Bergame, 1759, in-4o, que je lus à Milan, et que j'ai regretté de ne pas retrouver dans nos bibliothèques de Paris.

nous); il y a sur cette table une multitude de Jean, de Jacques et de Pierre, et pour trouver Pétrarque, il faut chercher François. Afin d'accroître encore le mystère, on ne lit aucun titre sur le dos des livres; l'aspect de ces volumes sans noms, couvrant les murs de l'immense salle, a quelque chose de redoutable, et, sans la bonne renommée du fondateur, on pourrait mal penser de toute cette science occulte. Les bibliothécaires cependant savent assez bien ce qu'ils ont ou ce qu'ils n'ont pas; mais ils ne peuvent guère consulter que leur mémoire, et le catalogue n'est là qu'une tradition. On a peine à s'expliquer la contradiction du cardinal Frédéric : il avait recueilli, recherché à grands frais des livres et des manuscrits dans toute l'Europe et jusque dans l'Orient, nommé des savants pour les éclaircir et les publier, attaché à l'Ambrosienne une superbe imprimerie qui n'existe plus, et il cachait timidement une partie de ces mêmes découvertes; il est impossible de montrer à la fois plus de zèle, plus d'amour des lettres, et de prendre contre elles plus de précautions.

Il ne reste à l'Ambrosienne, des manuscrits physico-mathématiques de Léonard de Vinci, qu'un seul et énorme volume, dit le *Codice atlan-*

tico, contenant des machines, des figures, des caricatures et des notes recueillies par Pompée Leoni. Les lettres sont tracées de droite à gauche, à la manière des Orientaux, et ne peuvent être lues qu'au miroir. Comme son digne émule Michel-Ange, Léonard de Vinci était aussi savant, sculpteur, architecte, ingénieur, chimiste, mécanicien et littérateur : chez de pareils hommes, la multitude des talents, au lieu de se nuire, semble, au contraire, les étendre et les fortifier. La vue de cet étrange manuscrit, avec ses caractères renversés, prouve, à sa manière, l'influence, le reflet de l'Orient sur l'Italie dans le siècle de Léonard, et à quel point le génie italien lui dut de sa chaleur et de son éclat (1).

(1) Ces manuscrits de Léonard de Vinci sont nombreux et épars : la bibliothèque Trivulzio en possède quelques-uns ; quatorze petits volumes et cahiers du même genre sont à la bibliothèque de l'Institut, et ont été fort bien décrits dans l'essai lu à la première classe en 1797 par M. J.-B. Venturi (Paris, Duprat, 1797) qui a fait observer que Léonard de Vinci avait, avant Copernic, indiqué le mouvement de la terre d'après la chute des corps graves. Le plus important des manuscrits de Léonard est celui qui faisait partie de la bibliothèque du roi George III, donné par George IV au musée britannique ; ce manuscrit offre différentes figures, des têtes de chevaux et d'autres animaux, des sujets d'optique, de perspective, d'artillerie, d'hydraulique, de mécanique, et des dessins à la plume

La bibliothèque de l'Ambrosienne possède un petit et riche musée. Là se voit le carton de l'école d'Athènes, première inspiration naïve et grande de cette immortelle composition. M. de Chateaubriand, en présence du tableau, disait : « J'aime autant le carton. » Celui-ci, réparé avec soin, semble devoir survivre au tableau, dont la dégradation s'accroît chaque jour. Un portrait de Léonard de Vinci, au crayon rouge, fait par lui-même, est une véritable figure de patriarche ; les traits en sont calmes et doux, malgré l'épaisseur des sourcils et l'immensité de la barbe et des cheveux. Plusieurs tableaux charmants de Bernardin Luini, tels que le jeune saint Jean jouant avec un agneau, la Vierge aux rochers, revenus de Paris, sont aussi à l'Ambrosienne, ainsi qu'une très-belle fresque du Couronnement d'épines, qui n'a pas, je crois, toute la réputation qu'elle mérite, et dont les figures passent pour les portraits des députés de Santa-Corona, établissement de charité auquel ce local a dans l'origine appartenu.

parmi lesquels on distingue un dessin de sa propre *Cène*, regardé par Canova comme ce qu'il avait vu de plus précieux en Angleterre. Quelques manuscrits de Léonard se trouvent aussi dans la bibliothèque de lord Spencer

Un monument a été élevé, à l'Ambrosienne, au peintre et écrivain ingénieux milanais Joseph Bossi : le dessin, les bas-reliefs, sont de MM. Palagi et Marchesi, et le buste, colossal, est un ouvrage plein de vie et d'expression de Canova.

Bibliothèque de Brera. — Observatoire — Oriani.

La bibliothèque de Brera est principalement formée de l'ancienne bibliothèque des Jésuites et d'autres bibliothèques de couvents et maisons religieuses supprimées en 1797, d'une partie des livres de Haller, du comte Firmian, et de la petite mais précieuse collection léguée par le cardinal Durini. Le cabinet des médailles occupe un très-beau local; il possède une bibliothèque numismatique composée avec goût par le conservateur, M. Cattaneo; disposition commode pour les personnes qui travaillent et qui ne sont point obligées de recourir à la grande bibliothèque afin de récla-

mer les livres dont elles ont besoin, et qui pourraient ne pas se trouver en place. La bibliothèque de Brera n'a que mille manuscrits, parmi lesquels les fameux livres de chœur de la Chartreuse de Pavie; mais elle compte cent soixante et dix mille volumes, et, de toutes les bibliothèques d'Italie, elle est le plus au courant pour les livres de science, d'histoire naturelle et les voyages. Le grand nombre des lecteurs est un autre rapport entre Milan et Paris, et l'on pourrait presque, en traversant la grande salle, garnie de superbes rayons, se croire à la bibliothèque de la rue de Richelieu.

Ce beau palais de Brera, dont l'architecture est de Ricchini, à l'exception de la façade de Piermarini, servait autrefois de collége. Sous un des portiques, parmi d'autres célèbres Milanais, est le buste de Parini avec une inscription qui touche vivement lorsqu'on se rappelle que c'était là que cet excellent poëte professait et qu'il formait la jeunesse à l'éloquence et à la vertu.

L'observatoire de Brera, fondé en 1766, d'après le plan du savant P. Boscovich, et riche des meilleurs instruments, a été illustré dans ces derniers temps par les découvertes du grand astronome et mathématicien Barnabé Oriani, qui pendant plus

de cinquante ans ne cessa d'y observer les astres; homme non moins supérieur par sa simplicité et ses vertus que par son génie (1). Nommé comte et sénateur par Napoléon, Oriani resta prêtre et savant. Il mourut octogénaire à Brera, le 12 novembre 1832, et fit deux parts de ses biens, l'une pour la charité, l'autre pour l'avancement des sciences.

(1) On raconte qu'Oriani se plaisait à montrer à Linterno, près Milan, un petit mur auquel il avait travaillé quand il était maçon.

Bibliothèques particulières. — Bibliothèque Trivulzio. — Vers de Gabrielle d'Estrées.

Milan compte plusieurs bibliothèques particulières remarquables ; telles sont les bibliothèques *Fagnani*, qui offre une belle collection d'Alde ; *Melzi*, si riche en xv[es] siècles italiens ; *Reina*, *Litta*, *Archinto*, *Trivulzio*. Une bienveillance dont je conserverai un profond souvenir me rendit accessible cette dernière, qui ne compte pas moins de trente mille volumes et environ deux mille manuscrits. Une notice détaillée sur la bibliothèque Trivulzio, transmise par le possesseur à M. Millin, est insérée dans les *Annales encyclopédiques*,

année 1817, t. VI ; mais elle n'est plus aujourd'hui parfaitement exacte, une partie de cette bibliothèque étant passée dans une autre branche de la famille Trivulzio, et le zèle éclairé du dernier marquis Jacques Trivulzio, mort en 1831, un des hommes d'Italie qui accordèrent aux lettres les plus nobles encouragements, n'ayant cessé d'ajouter depuis à ce qui lui restait. Lady Morgan a donné aussi la description de quelques articles ; telle est celle du livre d'*Heures*, ou livre d'école à l'usage du jeune Maximilien, fils de Louis le More, avec de belles vignettes de Léonard de Vinci, peintures caractéristiques qui sont comme le tableau de l'éducation des princes à cette époque, et dont un des sujets représente le jeune duc à cheval, contemplé par les dames (*Il principe contemplato dalle donne*). La bibliothèque Trivulzio est riche de manuscrits et de premières éditions du Dante, de Boccace et de Pétrarque. Un manuscrit de ce dernier, très-beau, est du temps ; il pourrait même paraître de sa main, car l'écriture est tout à fait semblable à la note du Virgile de l'Ambrosienne ; l'édition de Padoue (1472) est ornée de miniatures charmantes de l'école de Mantegna. Lady Morgan cite une édition du même poëte, imprimée, dit-

elle, seulement quinze ans après sa mort, légère inadvertance d'un demi-siècle. Il est un beau manuscrit sur vélin qu'il lui convenait mieux de décrire, et dont elle n'a dit que quelques mots inexacts, c'est l'oraison d'Isocrate au roi Nicoclès, avec des vers charmants de Gabrielle d'Estrées, à laquelle ce manuscrit avait appartenu, après avoir été primitivement dédié au Dauphin, depuis Henri II. Voici quelques-uns des vers de Gabrielle :

De vraye amour aultre amour reciprocque
C'est le parfaict de son plus grand desir
Mais sy l'amour de l'aultre amour se mocque
Pour ung amour trop moings digne choisir
C'est ung ennuy qui ne donne loysir
Temps ne repos pour trouver reconfort.
Le desespoir est pire que la mort
Et jalouzie est ung vray desespoir.
O foy rompue, o trop apparent tort
Pour vous me fault pis que mort recepvoir.

D'après la place où se trouvent ces vers peu connus (1), ils sont authentiques et du temps,

(1) Ils sont aussi insérés au t. II, page 126, nº 878, de la *Bibliotheca Roveriana*, d'où le livre est passé dans la bibliothèque Trivulzio ; mais nous autres lecteurs de catalogues faisons peu d'attention à ces bagatelles-là. Voici d'autres vers inscrits au recto d'un feuillet blanc à la tête du volume, qui

avantage qu'ils ont sur d'autres vers plus célèbres, tels que les *Adieux de Marie Stuart*, insérés, je crois, pour la première fois, dans l'*Anthologie* de Monnet (1), ou les vers de Henri IV, *Viens, aurore*. Les vers de Gabrielle détruisent sa réputation de manquer d'esprit; ils lui font encore plus d'honneur comme amante et comme femme sensible : pourquoi les infidélités de Henri IV n'auraient-elles point inspiré ce trait d'une douleur si amère et si vraie sur cet amour *qui de l'autre amour se mocque?* La lecture faite par Gabrielle du discours d'Isocrate touchant l'administration d'un royaume, prouve que cette maîtresse de roi se mêlait aussi du gouvernement, et qu'elle a peut-être cherché des arguments contre Sully dans le rhéteur d'Athènes.

La bibliothèque Trivulzio possède plusieurs

sont plus de notre goût parce qu'ils constatent le fait bibliographique :

Ce livre est à moy Gabrielle
Qui voudrois bien avoir l'esprit
Et le sçavoir semblable à celle
Qui l'a mis icy en escript.

(1) Brantôme fait dire en prose à Marie à peu près ce que disent les vers ; s'ils eussent été connus de son temps, il n'eût assurément pas manqué de les citer.

manuscrits provenants de la bibliothèque de Mathias Corvin, et qui portent ses armes : je remarquai parmi les manuscrits huit madrigaux et dix sonnets autographes du Tasse publiés, pour la première fois, à Venise en 1827; le *Traité d'architecture* d'Averulino, ou Filarete, Florentin, habile élève de Donatello, architecte du grand hôpital de Milan, adressé à François Sforce, manuscrit en papier de coton, dont il n'existe qu'un seul autre exemplaire à la Magliabecchiana de Florence (1); un *Traité inédit de musique* composé par le prêtre Florentio, dédié au cardinal Ascagne Sforce, manuscrit charmant, au frontispice duquel Léonard de Vinci, qui avait été rappelé à la cour de Louis Sforce, comme musicien, est représenté tenant à la main une lyre, espèce de grosse mandoline renversée et instrument de son invention. Une des dernières et curieuses acquisitions du marquis Trivulzio était une première mise au net (*abozzo*) très-bien conservée, du *Dictionnaire de*

(1) Le génie de Filarete était singulièrement fertile et surabondant; c'est de lui qu'on a dit qu'il aurait voulu rebâtir le monde et aurait cru l'embellir. Vasari ne paraît pas faire grand cas de ce traité d'architecture : *E commechè alcuna cosa buona in essa si ritrovi, è per lo più ridicola e tanto sciocca, che per avventura è nulla più.*

Calepin, dont j'ai depuis inutilement recherché à Bergame l'original, autrefois au couvent des Augustins, aujourd'hui caserne. On ne saurait trop estimer ces hommes intrépides qui, les premiers, défrichèrent les déserts de la science. Le nom de Calepin, qu'on a défiguré en le latinisant, était Calepio, famille ancienne et illustre comme beaucoup d'autres noms de savants de la renaissance (1). Ce nom est devenu immortel, puisqu'il a donné un mot à la langue, et que ce mot a été employé par Boileau.

(1) Lascaris, Bessarion, François et Hermolao Barbaro, Poggio, Budé, etc.

Domination autrichienne. — Écoles. — Imprimerie, librairie, censure. — Liberté de conscience. — Perfectionnement.

Malgré l'accusation de la *Revue d'Édimbourg* et l'opinion commune, le gouvernement absolu de l'Autriche n'est point un gouvernement *obscurant* dans le sens ordinaire. Après l'Écosse, peut-être, l'enseignement populaire est là plus encouragé, plus répandu que dans aucun autre pays de l'Europe. Les écoles paroissiales écossaises sont louées et connues de tout le monde, et il a été assez peu parlé des écoles autrichiennes. Fondées par Marie-Thérèse, ces écoles furent étendues, en 1821, au royaume lombard-vénitien; le mot *Scuola* s'y lit au-dessous des armes de l'empereur, jusque dans

les villages; et chaque commune, même la plus petite, doit avoir son école, ou contribuer à l'entretien de celle qui admet ses enfants (1). L'effet de cette éducation générale est déjà très-sensible en Lombardie et l'on peut espérer de voir s'y réaliser, une parole très-belle du dernier empereur. Invité à établir une jurisprudence exceptionnelle pour cette province, attendu la trop grande douceur de la loi autrichienne, il s'y refusa; il prétendit que la civilisation devait rendre un jour, là, son code bon comme en Autriche, qu'il ne s'agissait que de l'y répandre : « Quand le peuple saura lire, ajouta-t-il, il ne tuera plus. »

Malgré les contrefaçons inévitables dans un pays divisé en petits États, comme l'Italie, et la sévérité de la censure, la librairie et l'imprimerie sont florissantes dans l'État lombard, et Milan est la ville d'Italie où il paraît le plus de livres (2). Les

(1) D'après le relevé de 1830, sur deux mille deux cent trente-sept communes, la Lombardie n'en comptait que mille cent dix-sept dépourvues de maîtres d'école. L'enseignement élémentaire s'y était étendu à cent soixante et dix-sept mille huit cent quatre-vingt-dix enfants. Le nombre des enfants, reçus aux écoles, dans les provinces vénitiennes, était pour 1834 de soixante et dix-huit mille neuf cent soixante et dix-sept.

(2) Le nombre des ouvrages publiés en Italie pendant l'année 1836, montait à trois mille deux cent soixante-quatre. Leur

ouvrages imprimés par la Société typographique des classiques italiens sont la plupart d'une netteté et d'une correction remarquables. L'*Histoire des campagnes et des siéges faits par les Italiens en Espagne, de* 1808 *à* 1813, par M. Vacani, dédiée à l'archiduc Jean, et imprimée, en 1823, à l'imprimerie royale de Milan, malgré quelques bizarre-

répartition et leur classement donne la statistique scientifique et littéraire du pays : cinq cent vingt-deux ont paru à Milan ; deux cent quatre-vingt-dix-sept à Venise (mille six cent trente et un dans le royaume lombardo-vénitien) ; deux cent et onze à Turin (quatre cent cinquante-quatre en Sardaigne) ; à Parme et dans le duché, cent onze ; à Modène et dans le duché, trente-quatre ; cent vingt-cinq à Rome (trois cents dans l'État romain) ; vingt-sept à Lucques ; cent deux à Florence (cent cinquante et un dans le grand-duché) ; deux cent soixante à Naples (cinq cent cinquante-six dans le royaume). Sur les trois mille deux cent soixante-quatre ouvrages, six cent cinquante et un étaient de théologie ; cent quatre-vingts de jurisprudence, dont cinquante-six procès criminels dans les Deux-Siciles ; trois cent quatre-vingts de géographie, d'histoire, d'archéologie et de mythologie ; cent douze de biographie ; soixante et quinze de philosophie ; soixante et douze de sciences administratives ; soixante et un de mathématiques ; cent treize de physique et de chimie ; deux cent quatre-vingt-dix de médecine et de chirurgie ; trente d'histoire littéraire ; soixante et onze de philologie ; quatre cent trente-cinq de poésie ; cent quatre-vingt-deux de romans, contes, nouvelles ; cinq cent cinquante de dissertations, thèses et écrits de circonstance, et cent douze pièces de théâtre. Cinquante ouvrages italiens ont été imprimés à l'étranger ; la plupart à Paris et à Lugano.

ries typographiques, est très-supérieure aux livres imprimés, il n'y a pas encore longtemps, avec les vieux caractères de notre imprimerie royale. Les *Fragments de l'Iliade*, sortant des mêmes presses et donnés en 1819, par M. Mai, d'après un manuscrit de l'Ambrosienne, avec les figures qui semblent du VIe siècle, tandis que les scolies ne datent que du XIIIe, sont aussi un très-beau livre. Parmi les entreprises particulières, l'ouvrage intitulé : *Famiglie celebri d'Italia*, publié par le comte Pompeo Litta, est à la fois magnifique et national. La *Collection des anciens historiens grecs* traduits en italien, et dont il a déjà paru environ soixante volumes, est un travail dont quelques parties sont estimées, et qui est d'une bonne exécution typographique. La publication des œuvres complètes d'Ennius Quirinus Visconti, due aux soins de M. le docteur Labus pour la partie archéologique et littéraire, et de M. Palagi pour l'exécution des planches, ferait honneur aux premières maisons de la librairie française.

Quant à la liberté de conscience, je doute qu'elle soit nulle part plus religieusement respectée ; il n'est point là du tout question de la dévotion qui gouverne, et, par un inutile emploi de l'autorité,

il a même été défendu aux prédicateurs de déclamer contre l'hérésie. Le jubilé de 1825 eut à subir dans les États autrichiens une sorte de blocus : la célébration en fut interdite, et, malgré la ferveur italienne, on refusa même dans le royaume lombard-vénitien des passe-ports pour Rome aux pèlerins. Tandis que l'infâme *Ghetto*, cette espèce de bagne empesté, fondé par le fanatisme, souille encore quelques-unes des plus belles cités de l'Italie, le gouvernement du royaume lombard-vénitien consulte ses délégués *sur l'état et les moyens d'améliorer le sort* des hommes qu'ailleurs on y condamne; l'empereur, prince religieux, visita lui-même, en 1828, à Mantoue leur maison de refuge et de travail, et la chancellerie de Vienne félicita officiellement la Société israélite de cette ville sur le zèle qu'elle met à faire le bien.

L'introduction des salles d'asile pour l'enfance remonte à 1835. Quatre existaient au mois de mai 1837 et recevaient plus de trois cents enfants : ce nombre d'asiles devait être incessamment doublé. Le chant y est enseigné, et les enfants exécutent des mélodies religieuses et morales qui ne laissent pas aussi de profiter parfois aux parents. L'administration cherche à s'aider de nouveaux et

divers moyens de perfectionnement social : la vaccine est généralement pratiquée (1) : une caisse d'épargne (2), une compagnie d'assurance contre l'incendie ont été créées à Milan ; l'esprit d'association y fait chaque jour de nouveaux progrès ; le cadastre, continué sans interruption, occupe l'ancien couvent des Jésuites, et des chaires de statistique ont été fondées à Pavie et à Padoue. Sans doute cette autorité étrangère est rigoureuse en quelques points, mais ce n'est pas là non plus ce despotisme cru, vert, sauvage, qu'aimait l'abbé Galiani. L'ascendant qu'elle exerce est sans effet sur les mœurs, les manières et le caractère national; elle gêne sans nuire; elle est antipathique plutôt qu'ennemie : le gouvernement autrichien, avec de la sagesse, n'opprime point, il pèse.

(1) Les tables nécrologiques de Milan ne présentent pas une seule mort causée par la petite vérole pendant les années 1822 et 1823 ; le nombre pour les années suivantes en est très-minime. Les médecins de Lombardie qui se distinguent par leur zèle à propager la vaccine reçoivent des primes de 400, 500 et 600 livres.

(2) Les dépôts de la caisse d'épargne lombarde avaient été, en 1831, de 1,133,943 fr. ; la somme totale des dépôts et des intérêts s'élevait jusqu'en 1832 à 3.545,896 fr.

Collége militaire

Le collége militaire de Milan, destiné aux enfants des soldats des huit régiments italiens, est un établissement très-bien conçu, et qui pourrait ailleurs servir de modèle. Il fut commencé, en 1802, par le général Theulié, alors ministre de la guerre, dont le portrait se voit encore sous le vestibule (1). On y

(1) Le général Theulié, d'origine française, était né à Milan et avocat dans cette ville au moment de l'arrivée des Français. Il prit alors du service et commanda la première légion cisalpine. Cet homme, très-estimé, périt d'un boulet de canon au siége de Colberg en 1807. Foscolo se proposait d'écrire sa vie, et il avait, dans ce but, recueilli de nombreux matériaux. L'avocat Marocco a publié un éloge de Theulié.

compte trois cents élèves, parmi lesquels cinquante sont fils de bourgeois et payent une petite pension. Les titres des autres enfants sont les services, les blessures ou la mort de leurs pères sur le champ de bataille; la différence de religion n'est point un obstacle, pourvu que cette religion soit admise par l'État, et l'on connait, sur ce point, la tolérance autrichienne. J'ai visité plusieurs fois, avec un extrême plaisir, cette jeune colonie militaire, dirigée par un homme d'une haute capacité, M. le colonel Young, qui est comme le père de ces petits soldats : leurs exercices gymnastiques, très-perfectionnés (car l'habile directeur a pris aux différentes méthodes ce qu'elles avaient de meilleur), sont applicables aux travaux de la guerre, tels que passages de rivières, de précipices, assauts de forts, etc.; l'enseignement se compose de l'écriture, de l'arithmétique, des langues allemande et italienne, de la géographie, de l'histoire, du dessin topographique, etc. Des instituts semblables, au nombre de cinquante et un, existent pour les autres régiments de l'armée autrichienne; ils doivent attacher le sous-officier et le soldat à son drapeau, puisque en son absence l'abandon et le besoin ne menacent plus sa famille. Ces établissements,

peut-être, sont une des causes qui ont conservé cette même armée, défaite, malheureuse pendant vingt années, et jamais détruite.

Le collége militaire est une de ces fondations de bon sens, de justice et d'humanité qui laissent au voyageur les plus doux souvenirs. D'autres États entretiennent à grands frais de nombreuses écoles pour des pages, des demoiselles ou de brillants officiers; là, l'enfant orphelin du soldat fait l'apprentissage du métier de son père; il apprend l'honneur, l'ordre, l'obéissance, l'amour du prince et de la patrie, et ces vertus militaires si simples, si résignées, si intrépides. Une pareille création était digne de Louis XIV : celui qui avait ouvert un si noble hospice à la vieillesse de nos guerriers méritait de préparer le gymnase de leur enfance.

Pinacoteca de Brera. — École milanaise. — *Sposalizio* de Raphaël. — Agar du Guerchin. — Expositions. — Collections Pino, Longhi, Palagi.

L'éclat de Florence, de Bologne et de Rome, et l'ancienne réputation de leurs musées, font peut-être trop négliger le musée de Brera qui n'a été commencé qu'en 1805. S'il n'a pas de grands Titien, s'il manque peut-être de quelques autres chefs-d'œuvre, il possède d'admirables tableaux des premiers maitres de l'école milanaise, tels que Gaudence Ferrari, son chef, Bernardin Luini, le Bramantino et autres, de cette féconde école milanaise, si distinguée par la naïveté, l'expres-

sion, la force et le don merveilleux de la perspective.

Le Mariage de la Vierge, ouvrage charmant de la jeunesse de Raphaël, est un tableau que, plus tard, il eût fait moins bien en le faisant mieux : le talent perd quelquefois, par la perfection, quelque chose de sa naïveté et de sa grâce. Raphaël avait vingt et un ans quand il donna *Lo Sposalizio;* c'est l'âge auquel Voltaire composa *OEdipe,* essais brillants qui révélaient déjà toute la grandeur de leurs compositions futures, et que de tardives variantes n'eussent fait qu'affaiblir et qu'altérer (1). L'Agar renvoyée par Abraham, du Guerchin, est un de ses plus beaux ouvrages. Ce tableau électrisait Byron, selon le récit de son piquant cicerone du musée de Brera (2). Une tête du Père éternel, de Luini, respire le génie simple, antique et majestueux de la Bible. Son petit tableau de l'Ivresse

(1) On se rappelle le beau vers :

Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnait la crainte,

que Voltaire remplaça, dans les dernières éditions, par le vers commun :

Au-dessus de son âge, au-dessus de la crainte.

(2) Lettre de M. H. Beyle à madame Belloc sur lord Byron, et les *Mémoires* de Byron, t. IV, chap. v.

de Noé, malgré quelques traces du XIVe siècle (*vestigia ruris*), est un de ses meilleurs ouvrages. Les autres tableaux les plus remarquables sont : Saint Pierre et Saint Paul, du Guide; la gracieuse Danse des Amours, de l'Albane; la Femme adultère, d'Augustin Carrache; la Samaritaine, d'Annibal; la Cananéenne, de Louis; la Vierge, Saint Pétrone et d'autres saints, du Dominiquin; l'Adoration des mages, du vieux Palma; le Moïse sauvé des eaux, simple, harmonieux chef-d'œuvre du Giorgione; la Prédication de saint Marc dans Alexandrie, vaste et vivante composition de Gentile Bellini, que son séjour à Constantinople et dans le Levant l'a mis à même d'empreindre de la couleur orientale; les portraits des ducs d'Urbin, de fra Bartolommeo; le Saint Marc et d'autres saints, en plusieurs compartiments, de Mantegna; l'Annonciation, attribuée au Pérugin, et qui est de François Francia; Saint Pierre martyr, du Conegliano; un Crucifiement, du Bramante; une admirable Tête de vieillard, du Titien. Un tableau intéressant quoique assez ordinaire, est de Jean Santi ou Sanzio, le père et le premier maître de Raphaël, peintre médiocre, mais homme d'un excellent esprit, qui sentit que ses leçons étaient insuffisantes à un tel

élève, et qui se hâta de le confier au Pérugin. Les divers tableaux de troupeaux et de bergers, du peintre milanais, du dernier siècle, Londonio, sont très-naturels.

Un hasard heureux me fit assister, en 1827 et 1828, à l'exposition des ouvrages qui avaient concouru pour les prix décernés par l'Académie des beaux-arts de Brera, ainsi qu'à celle d'autres tableaux d'artistes et *dilettanti*. Ces deux expositions donnaient une idée favorable de l'état actuel de l'école italienne. M. Palagi, de Bologne, M. Hayez, de Venise, ne seraient point méconnus par les maîtres de ces deux écoles. M. Palagi avait exposé une belle copie du César Borgia, du Giorgionne : dans l'original, le bâtard d'Alexandre VI a la main sur son poignard; et, dans le fond du tableau, on voit un guerrier et une femme qui semblent indiqués comme ses victimes. Cette dernière rappelle sans doute l'histoire de ces religieuses de Capoue, retirées dans une tour au moment du sac de la ville par l'armée de Borgia, et dont, au rapport de Guichardin, il choisit, après les avoir soigneusement examinées, quarante des plus belles pour les envoyer dans son sérail de Rome. La copie étant destinée à M. le

comte Borgia, l'artiste, par délicatesse, avait cru devoir supprimer le poignard, la femme et le guerrier; ce Borgia désarmé, inoffensif, perdait une partie de sa terrible physionomie, malgré le mérite de l'exécution. Peut-être n'y avait-il pas trop lieu de se vanter d'un pareil ancêtre, si, par une étrange contradiction, les noms fameux par le vice ou le crime même ne devenaient, avec le temps, des titres de noblesse. Un sujet charmant, Newton découvrant, dans des bulles de savon faites par un enfant, le réfraction de la lumière, offrait de beaux détails; la femme et l'enfant étaient gracieux, mais la figure de Newton était sans caractère et sans génie. Véturie et les dames romaines allant au-devant de Coriolan, dans le camp des Volsques, était encore un bon tableau de M. Palagi; il manquait cependant de vérité sous le rapport des costumes : la toilette de ces matrones de Rome encore rustiques semblait beaucoup trop élégante et trop recherchée. Les tableaux de M. Hayez, représentant la Mort de Clorinde, au moment où elle reçoit le baptême de Tancrède; la Rencontre de Marie Stuart et de Leicester, lorsqu'elle est conduite au supplice, sujet pris de la pièce de Schiller, et le moment où elle monte à

l'échafaud, produisaient une vive sensation. L'Italie n'a point échappé à ce goût, à ce besoin d'une réforme dans les arts et les lettres, qui tourmente quelques esprits en France; et le talent hardi, bizarre même de M. Hayez, regardé par ses admirateurs comme le premier peintre italien actuel, appartient à la nouvelle école. Le Jeune Tobie rendant la vue à son vieux père, par M. Diotti, était aussi un tableau intéressant. La Chapelle souterraine des familles de Vérone, et les autres intérieurs de M. Migliara, avaient beaucoup de vogue, et sont, en effet, de charmants, naturels et très-pittoresques tableaux. Il y avait aussi des brigands romains à l'exposition de Brera, mais ceux-là ne valaient pas ceux de M. Cogniet et de Léopold Robert. Deux bas-reliefs de M. Marchesi, l'un offrant le Monument sépulcral de la fille de lord Dungarwan, l'autre représentant la Vision d'une mère sur la perte de ses sept enfants, étaient pleins de grâce et de sentiment. Le groupe colossal du même artiste représentant la Piété de saint Jean de Dieu, fondateur de la congrégation des *Fatebene fratelli*, et destiné à leur hospice, excitait la vive admiration des Milanais, et semblait un ouvrage digne d'estime.

L'exposition de 1828 n'offrait aucun ouvrage de MM. Palagi et Hayez, mais il y avait de nombreux et excellents tableaux de M. Migliara, tels que la Condamnation de Jacques Molay, le Château de l'*Innominato*, plusieurs tableaux d'intérieurs gothiques de son heureux imitateur et presque son émule M. Moja, deux paysages de M. Gozzi, doyen des paysagistes italiens et, comme notre Boguet, toujours plein de grâce et de verve, malgré ses quatre-vingts ans; un superbe dessin au crayon de M. Anderloni, d'après une Sainte Famille de Raphaël, placée dans la galerie Staffort, en Angleterre, et dont il existe plusieurs copies à Rome et à Naples, faites par ses élèves. La sculpture offrait quelques ouvrages importants : un Apollon dormant, exécuté d'après un modèle en terre de Pacetti, par M. Cacciatori, son élève; le modèle du tombeau élevé au noble Melzi, à Bellaggio, par son neveu, ouvrage de M. Nesti de Florence, et un autre cénotaphe, consacré par les habitants de Chiari, gros village à quatre lieues de Milan, à l'habile écrivain lapidaire Morcelli, leur prévôt (1); ouvrage distingué de M. Monti de Ravenne. Ce

(1) Le prévôt est comme un curé renforcé; il y a quatre curés à Chiari, dont le prévôt est le supérieur.

vaste et splendide monument de laboureurs à un prêtre docte et vertueux est une preuve nouvelle de la popularité des arts en Italie : une pareille idée ne viendrait jamais à l'esprit de nos paysans qui ont le plus de respect pour leur curé, et je ne sache pas qu'un seul ait encore reçu un semblable honneur de ses paroissiens. Les divers projets d'une cathédrale devant une grande place entourée de portiques, annonçaient aussi de bonnes études d'architecture à Milan.

La plus belle collection particulière de tableaux à Milan, celle du général Pino, était encore à vendre en 1828 : on y remarquait un grand Titien, Moïse défendant les filles de Jethro, une Femme adultère, du Poussin; Saint Joseph et un enfant, du Guide; et un admirable Christ portant la croix, de Sébastien del Piombo.

La galerie de Longhi, peu nombreuse, était composée avec le goût que l'on doit attendre d'un si habile artiste, encore distingué comme poëte et écrivain. J'ai vu chez lui la même année un très-beau dessin du Jugement dernier, de Michel-Ange, par M. Minardi, de Rome, qu'il commençait à graver; travail qu'il a laissé presque achevé et qui, avec la belle copie de Sigalon, fera connaître et sauvera en quelque sorte ce chef-d'œuvre si maltraité du temps et des hommes, et que l'on voit si mal (1).

La collection de M. Palagi, riche d'antiquités égyptiennes, offre encore divers monuments étrusques et grecs qui en font un véritable musée.

(1) Longhi est mort le 2 janvier 1831, âgé de 63 ans.

Beccaria. De la peine de mort.

Dans la rue de Brera est un joli hôtel qui fut habité par Beccaria, dont le médaillon et ceux de huit autres Milanais et Milanaises célèbres se voient sur la façade (1). Esprit paradoxal par amour, par passion du bien et de l'humanité, philosophe dont les opinions furent hardies, téméraires, et la vie prudente, vertueuse et paisible, Beccaria

(1) Savoir : Lecchi, Giulini (historien de Milan) ; Agneso (célèbre mathématicienne) ; Frisi, Verri, Parini, Domenico Balestrieri (traducteur du Tasse en milanais) ; Fumagalli. Une nation qui, sous une domination étrangère, a compté de tels personnages, qui de nos jours a Manzoni, n'a point certes reçu des facultés vulgaires.

vient de retrouver des partisans dans les deux mondes ; ses principes sur la peine de mort ont repris faveur auprès d'hommes amis des lumières. Mais, malgré le mérite supérieur de plusieurs discours et dissertations, je crois que l'instinct de conservation qui prescrit la destruction de l'homicide, que la conscience humaine, que cette simple loi du talion antérieure aux lois positives, seront toujours plus forts chez le peuple que tous les arguments.

Monti. — Pindemonte. — Manzoni.

J'ai vu Monti souffrant, anéanti : malgré ses infirmités, sa physionomie était encore noble et son regard plein de poésie. Il parlait d'une manière intéressante de la littérature et de la langue italiennes, de la dérivation de celle-ci du provençal; il appréciait les laborieuses recherches de M. Raynouard; il rappelait un travail sur le même sujet, auquel il avait commencé à se livrer avec Perticari, et que la mort de ce dernier avait interrompu (1). Il me demanda des nouvelles de

(1) *V.* sur ces recherches, le chap. XII de la *Difesa di Dante*, de Perticari

Botta, premier historien de l'Italie, comme Monti en fut le premier poëte. Les soins généreux que lui prodiguait sa fille, veuve de ce généreux Perticari, les grâces et les talents de cette jeune femme, me rappelèrent une des filles de Milton sous le ciel de l'Italie.

J'ai connu depuis, à Vérone et à Venise, Hippolyte Pindemonte, autre grand poëte contemporain que l'Italie a perdu presque en même temps (1). Il est impossible de ne pas éprouver une douleur profonde, en voyant disparaître de tels monuments; ces hommes supérieurs furent aussi des hommes excellents, simples, religieux, sincères.

M. Manzoni, qui, avec quelques théories différentes, semble appelé à leur succéder, se recommande par les mêmes qualités du cœur et des

(1) Monti, né le 19 février 1751, est mort le 9 octobre 1828; Pindemonte, mort le 17 novembre, naquit la même année que Monti : s'ils différèrent par le talent, l'un âpre, passionné, éclatant, l'autre doux et mélancolique, leur carrière fut parfaitement égale. Un mois s'était à peine écoulé depuis la mort de Monti, qu'une souscription était ouverte en Italie, afin de lui élever un monument sur une des places de Milan. Vérone n'a pas été moins reconnaissante envers Pindemonte; sa mémoire doit y recevoir le même honneur, et sa digne et ancienne amie, madame la baronne Silvia Curtoni Verza, est à la tête de la souscription.

principes peut-être encore plus élevés. De pareils caractères font un singulier honneur à l'Italie, si, comme nous le pensons, les caractères littéraires sont une expression assez juste des mœurs publiques, et ne les représentent pas avec moins de fidélité que les ouvrages des écrivains.

La même année 1828 et le même mois, mourut aussi à Ravenne le célèbre P. Cesari, orateur, théologien, grammairien, critique, biographe, poëte burlesque, commentateur et traducteur d'Horace, de Térence et de Cicéron. Je l'avais visité à Vérone, sa patrie; c'était un vieillard vif, ardent, agité, un véritable *abbate* complet, très-obligeant, bizarre dans le maintien et les vêtements : cruscantiste opiniâtre, Cesari prétendait faire parler Cicéron comme lui-même se serait exprimé en italien et au XVIe siècle (1). Malgré ses manies, son irritabilité et son manque de critique et de goût, il comptait de nombreux admirateurs, et sa perte fut confondue, dans les regrets patriotiques et littéraires des Italiens, avec celle de Monti et de Pindemonte.

(1) C'est ainsi qu'il lui fait dire *l'uovo di Pasqua*, *in un credo*, *un vespro siciliano*, etc., expressions qu'il défend dans la préface en tête de sa traduction du second volume des *Lettres*. Milan, 1826.

La Scala. — Salle. — Cantatrices italiennes. — Révérences au public. — Décorations. — Ballets. — La Scala, société de Milan. — Carnevalone.

Je n'ai point vu la *Scala* en 1826, au moment de sa splendeur. Alors il n'y avait point d'opéra; on représentait une espèce de tragédie de *Dircé*, faite par l'acteur qui jouait le rôle principal : pièce et acteurs étaient d'un mauvais rare, et je n'étais cette fois véritablement allé au spectacle que pour la salle, qui me parut plus vaste et haute que magnifique. La Scala, rafraîchie en 1830, et qui peut contenir plus de quatre mille spectateurs, a toutefois le premier mérite d'une salle de ce genre; c'est d'être, malgré son immensité, parfaitement sonore; elle doit principalement cet avantage à la

forme de sa voûte, construction habile de Piermarini, restaurateur de la bonne architecture en Lombardie, dans le dernier siècle.

J'ai assisté depuis, au mois de septembre de l'année 1827, à de brillantes représentations de *Mosè* et de l'*Ultimo giorno di Pompei*, chef-d'œuvre de Pacini. Cet opéra avait à Milan un immense succès; on revenait de la campagne, on accourait même des villes éloignées pour entendre l'*Ultimo giorno* et madame Méric-Lalande, cantatrice française alors très-goûtée en Italie. Je trouvai sur un registre d'auberge le nom d'un prince, petit-fils de Louis XIV et comme lui amateur de l'opéra; il avait écrit qu'il se rendait à Milan, avec sa suite, pour entendre *le grand opéra du Dernier jour de Pompei*. La pièce était merveilleusement exécutée par Rubini, Tamburini; madame Méric-Lalande, vantée même comme tragédienne, me parut maniérée. Il est vrai que l'affectation semble presque convenue et de rigueur parmi les cantatrices des théâtres d'Italie; les grimaces, les minauderies, les contorsions de la cantatrice italienne sont de toute sa personne : les bras, les doigts, les pieds de ces poupées harmonieuses, surtout à la fin de l'air, partent pour l'effet en même temps que la

voix. Les éternelles salutations des acteurs ajoutent encore à ce défaut de vérité. Aussitôt que l'acteur reçoit quelques applaudissements, oubliant son rôle, au milieu même des situations les plus touchantes, les plus pathétiques ou les plus sombres, il s'avance vers le parterre, porte la main sur son cœur, et s'incline respectueusement à plusieurs reprises : j'ai vu Tancrède moins occupé à saluer la terre natale qu'à faire ses révérences au public. Les premiers rôles de femmes de la Scala étaient joués par des Françaises, car madame Comelli, aujourd'hui madame Rubini, s'y trouvait et chantait dans *Mosè:* j'ai entendu depuis une madame Casimir à Venise. Verger, Duprez, chanteurs excellents, sont Français; le dernier, ténor en vogue, engagé depuis à notre grand Opéra où il a mérité un si brillant succès, est élève de cet excellent et passionné maître de chant, Choron, directeur de l'école de musique religieuse, utile établissement que son épithète de *religieuse* fit à tort délaisser et tomber en 1830. Les cantatrices anglaises ne sont pas rares non plus en Italie; j'en ai vu dans les premiers rôles à Turin et à Gênes, et madame Cori-Paltoni, Anglaise que le public de la Scala traitait avec faveur, était *prima donna*

en 1828. L'invasion étrangère s'étend jusque sur la scène.

On jouait, en 1828, la *Prova d'un opera seria*, ouvrage ancien, paroles et musique de Gnecco, peinture très-amusante, espèce de *Roman comique* des troupes chantantes d'Italie, et dont je fus charmé. L'opéra buffa, qui, en France, près de la scène de Molière, ne semble guère qu'une invraisemblable bouffonnerie, me paraît, au contraire, en Italie, gai, naturel et vrai; c'est une plante du sol qui perd à être transplantée.

Les décorations de la Scala sont magnifiques et supérieures pour l'effet, sinon pour la peinture, à tout ce qui se voit ailleurs. Je ne me rappelle rien d'aussi surprenant que l'éruption du Vésuve du *Dernier jour de Pompei*, par M. Sanquirico. Il y avait cependant, au dernier acte, un petit détail assez ridicule : contre l'un des piliers du Forum était une grosse affiche en transparent avec ces mots : *Si ripresenta col velario;* cette érudition de coulisse eût été sifflée à Paris et avec raison. Le passage de la mer Rouge du *Mosè*, si faiblement rendu à notre grand Opéra, n'avait point été exécuté; mais ce n'était point timidité de la part d'aussi habiles gens : toutes les machines du

théâtre étaient employées et montées pour le Vésuve, et la mer, qui, dans la nature, produit et entretient les volcans, n'avait pu avoir lieu à cause du volcan de la Scala.

Les ballets d'Italie ont une action et un intérêt qu'avant la charmante *Somnambule* nous ne connaissions point. On donnait à la Scala, en 1827, un ballet de *Zaïre*, que je m'attendais à trouver très-mauvais : il me semblait difficile de rendre, par des gestes et des entrechats, le sentiment et la passion d'une telle pièce; le ballet cependant, très-bien monté, offrait un beau spectacle, et j'eus le plaisir d'y admirer, pour la première fois, la grâce, la légèreté de mademoiselle Taglioni, appelée depuis à reformer les pas guindés de notre ancien Opéra, et à les remplacer par sa danse naturelle, élégante, pure, et presque poétique. Je vis, l'année suivante, un long et ennuyeux ballet d'*Agamemnon*, espèce de parodie dansée de la pièce d'Alfieri et de M. Lemercier, que l'on représentait, à la manière italienne, entre les deux actes de la *Cenerentola* et de la *Prova d'un opera seria*, afin de laisser reposer les chanteurs : ainsi, toutes les horreurs du palais d'Argos étaient entremêlées aux folies de don Magnifico et de maestro Campa-

none, rôles bouffons joués merveilleusement par Lablache. Les ballets tragiques sont reçus et nombreux en Italie, ces graves pantomimes étant plus faciles à monter à cause du petit nombre des *sujets* de la danse et du talent mimique naturel aux Italiens; Gioja, le Gardel italien, a composé un ballet de la *Mort de César;* j'assistai, en 1828, à Bologne, aux représentations de sa *Gabrielle de Vergy*, et l'on promettait pour la saison prochaine le ballet d'*Atrée*.

La Scala est toute la société de Milan; on ne sait véritablement que devenir de la soirée, si l'on n'y donne rien, car il n'y a point là, comme à Florence, Rome ou Naples, de corps diplomatique pour recevoir. Malgré les grandes fortunes et l'aisance commune des habitants, personne ne se croit obligé de représenter. Le petit ramage des loges, perpétuellement interrompu par l'arrivée des derniers venus ou le départ forcé des premiers, attendu l'exiguïté de l'espace, n'est guère propre à développer le talent de la conversation. L'opéra a beau n'être, il est vrai, qu'un faible accessoire (chose assez naturelle, malgré la surprise, l'indignation de quelques voyageurs, puisqu'on l'a déjà entendu, ou qu'on doit l'entendre une quarantaine

de fois), il ne laisse pas d'être écouté par moments et de devenir une autre distraction. De pareils entretiens, comme on voit, ne peuvent se composer que de nouvelles, de caquets, et il serait assez difficile aux idées d'y trouver place. Toutefois cette manière frivole, futile de se rencontrer, est encore préférable au sérieux de notre *écarté,* et les rapports multipliés qu'elle amène, puisque ces visites ont à peu près lieu tous les jours, produisent une sorte de familiarité bienveillante et cordiale qui n'est pas sans agrément. L'habitude de recevoir au théâtre, si nuisible à l'esprit de société, est indestructible en Italie : chaque femme règne dans sa loge, et, comme César, elle préférera toujours la première place de ce petit empire à la seconde d'un salon.

La vie extérieure de Milan est joyeuse. Son brillant carnaval, dit *Carnevalone,* se prolonge jusqu'au samedi qui suit le mercredi des Cendres, et pendant ces quatre jours, malgré le grave avertissement de l'Église, on y continue avec plus de fureur qu'auparavant les bals, les mascarades et toutes les folies carnavalesques.

Acteurs comiques d'Italie. — Théâtre italien. — Nota. — Théâtres philodramatiques. — Fantoccini.

Il est une observation qui m'a frappé, en suivant les divers théâtres d'Italie ; c'est que, si le genre lyrique semble y décliner, l'exécution des pièces comiques y paraît très-perfectionnée. La réunion des divers acteurs de ce pays, malheureusement dispersés et appartenant à des compagnies différentes, formerait peut-être la meilleure troupe comique de l'Europe. Demarini était excellent comédien (1), Vestri a beaucoup de naturel et de gaieté ; Bon, auteur dramatique estimé, est original

(1) Mort en 1830.

et piquant ; Modena est touchant et noble ; Dominiconi a de la chaleur ; mesdames Marchionni, Luigia Bon, Internari, Pasqualini, Belloni-Colombelli, Polvaro-Carolotta, ont de la sensibilité, de la grâce et de la finesse, et je doute qu'il y ait une plus gentille soubrette que madame Romagnoli. Sans doute aucune de ces actrices n'égale mademoiselle Mars, mais le talent de cette inimitable actrice ne serait guère applicable à la comédie italienne et aux personnages qu'elle représente. Les mœurs italiennes, tout extérieures, si l'on peut le dire, et assez uniformes dans la classe élevée, ne semblent guère convenir aux scènes et à l'action de la comédie. Il n'y a point là assez de variété et de contraste dans les vanités pour avoir besoin de leçon ; la raison qui se moque, premier principe du *vis comica*, serait trop forte et trop sérieuse pour un monde habituellement si indifférent ; et la négligence, la paresse des individus, sont bien moins comiques que les prétentions, les mécomptes et les travers de notre société. La différence des dialectes est encore un obstacle au perfectionnement du théâtre italien : les pièces écrites dans ces divers dialectes, les seules gaies, les seules populaires, ne sont point comprises de

la nation entière; les autres, écrites dans le style des livres, espèce de langue morte qui ne ressemble point au langage ordinaire, ne peuvent offrir les expressions vives et naturelles qui excitent le rire si franc, si subit, si prolongé, si salutaire, si communicatif de la bonne comédie. La troupe du duc de Modène jouait, en 1827, au théâtre *Re*, une fort jolie comédie de Goldoni, *I Pettegolezzi delle donne* (1), avec un ensemble que l'on souhaiterait à certaines troupes royales.

Nota, le Goldoni actuel de la scène italienne, a, comme lui, été avocat (2); le barreau peut devenir une bonne école du théâtre, pourvu que l'on se garde de la déclamation et de la diffusion : l'exposition juridique des faits exige la même clarté que l'exposition dramatique; la péroraison est le dénoûment; l'action, l'intrigue même sont nécessaires à ces deux genres de compositions; elles

(1) Les Caquets des dames.

(2) Les treizième et quatorzième éditions des Comédies de Nota ont paru presque en même temps à Florence et à Milan. M. Baudry en a donné à Paris, en 1829, une édition élégante et correcte; *la Donna ambiziosa*, traduite en français, et du français en russe, a même été jouée à Moscou, pour le couronnement de l'empereur Nicolas Quelques pièces de Nota sont insérées dans la traduction des *Théâtres étrangers*.

réunissent l'éloquence, la passion et la bonne plaisanterie : les plaidoyers de Beaumarchais sont la meilleure de ses pièces. Les comédies de Nota sont sages, régulières, naturelles, intéressantes, bien conduites, écrites avec pureté, avantage qu'il a sur Goldoni; mais elles manquent d'originalité et de gaieté, et les caractères y sont peints sans beaucoup de profondeur. *La Fiera* (la Foire), peut-être le chef-d'œuvre de Nota, offre quelques scènes excellentes, un dialogue animé, des caractères vrais et un but moral. *L'Atrabilaire* est encore une bonne comédie de Nota, mais dont le héros principal a quelques rapports avec *le Misanthrope* et *le Tyran domestique*.

Il est, au reste, assez singulier qu'au moment où l'on ne cesse de recommander, comme unique ressource de notre littérature dramatique épuisée, l'imitation des théâtres étrangers, ces mêmes théâtres ne vivent que de traductions ou d'imitations des productions de notre scène, et même des moins recommandables. Nos mélodrames, dit-on, deviennent sublimes en allemand, grâce au génie nébuleux de la langue; nos opéras comiques les plus communs sont au répertoire des théâtres d'Angleterre et d'Italie; et sur les théâtres de société à

Turin, à Florence, à Rome et à Naples, ce sont nos vaudevilles que jouent et chantent les troupes des étrangers les plus illustres. Ce théâtre français, si déprécié en France, est encore le théâtre universel.

Le goût du spectacle est aujourd'hui très-vif chez les Italiens, et des théâtres philodramatiques ou de société, existent jusque dans les plus petites villes; quelquefois même ce goût parait une vraie fureur : Bologne, pendant un carnaval, a compté jusqu'à trente de ces théâtres. Ils deviennent aussi une occasion de bonnes œuvres lorsqu'on y fait payer, car la recette sert à la dot de quelque pauvre fille ou à quelque acte de charité.

Je fus conduit au théâtre *Filodrammatico* de Milan, établissement fort bien imaginé, dirigé à merveille, et qui existe depuis plus de trente ans. Les représentations ont lieu une fois par semaine, dans une salle charmante, peinte par Appiani. Cette salle particulière est à peu près aussi grande que celle de nos grands théâtres, et, comme toutes les salles d'Italie, elle est distribuée d'une manière infiniment plus agréable et plus commode. Les acteurs qui ont paru en public ne sont plus admis à jouer sur cette scène, et la troupe (si l'on peut

donner ce nom à une telle réunion) se compose de jeunes gens du commerce et de l'administration, et de jeunes filles ou de jeunes femmes appartenant à des familles honnêtes de Milan. Indépendamment de l'aisance et de la grâce qu'elles acquièrent par ce genre d'exercice à la fois domestique et public, un pareil établissement doit aussi contribuer à relever dans l'opinion la condition des artistes dramatiques, puisqu'il amène parfois dans cette classe des personnes d'éducation libérale, dont la vocation trouve ainsi occasion de se révéler; il peut encore multiplier les talents en ouvrant la carrière du théâtre à un plus grand nombre. Le théâtre *Filodrammatico* jouit déjà sur ce point d'une grande illustration; il a vu les premiers essais de l'artiste qui, avec Talma, a le plus excellé, de nos jours, dans l'art tragique : c'est sur cette scène paisible, en présence d'amis, de parents ou de quelques étrangers que l'obligeance italienne y avait conduits, que madame Pasta préludait à ses hautes destinées théâtrales. Il est une observation que je me garderai bien d'omettre au sujet du théâtre *Filodrammatico* : un théâtre de société, subsistant depuis plus de trente années, est un fait qui honore le caractère moral d'une nation,

et prouve un repos de vanités vraiment prodigieux, et dont peut-être aucun autre peuple n'est capable.

Ces détails sur la scène italienne me paraîtraient encore plus incomplets, si je ne disais rien des *Fantoccini*, qui sont, j'ose à peine l'avouer, la troupe que j'ai le plus suivie. Par suite du préjugé qui existe en France, je n'avais d'abord été qu'à l'Opéra, et ces acteurs de bois me semblèrent alors les plus naturels que j'eusse vus en Italie. Ils n'avaient point, à la vérité, la sensibilité et la reconnaissance des acteurs de la Scala, car jamais ils ne faisaient de révérences aux spectateurs, malgré les applaudissements très-mérités qu'ils excitaient. A la place du directeur des *Fantoccini*, j'aurais voulu qu'ils en fissent pendant quelque temps, et même de très-profondes, afin de faire tomber par la parodie ce ridicule usage. Les représentations du théâtre de Girolamo ou *Fiando* se composent ordinairement d'une grande pièce et de ballets. Les premières sont quelquefois un peu trop pathétiques; on dirait, pour l'entassement des aventures et l'exagération des sentiments et du langage, des mélodrames en miniature; mais les danses, les pantomimes sont vives, animées, et les décorations parfaites. Girolamo, bouffon

milanais, est le rôle obligé de toutes les grandes pièces : demi-Sancho, demi-Sosie, il est laid, poltron, gourmand, bavard; à sa vue, l'hilarité gagne toute la salle; et il n'est pas au monde de personnage plus national et plus populaire. Je me rappelle encore les transports qu'il excitait dans une grande pièce d'*Alceste*, ou la descente d'Hercule aux enfers : armé d'une petite hallebarde, Girolamo était le compagnon d'Hercule, qui l'entraînait malgré lui, dans sa descente aux enfers; les terreurs de ce Philoctète récalcitrant et grivois, dans la barque à Caron, à la vue de Cerbère, devant Pluton, étaient très-bouffonnes. Comme à la Scala, le ballet coupait cet intéressant spectacle, probablement aussi afin de laisser reposer les interlocuteurs des *Fantoccini*, qui, cependant, ne font que parler, mais d'une manière très-nette et très-accentuée. Les *Fantoccini* sont une des meilleures entreprises de théâtre qui existent : là, point de fantaisies, de caprices, d'indispositions, de demandes de feux et de congés; je ne crois pas que jamais il y ait eu de relâches, ou de ces représentations qui ne valent guère mieux; et cette troupe active, infatigable, est toujours debout.

Grand hôpital.— Des grands hôpitaux. — Canal Naviglio.

L'Italie a possédé les premiers et les plus vastes hôpitaux de l'Europe. La fondation de celui de Milan représente assez bien l'histoire et les révolutions des États italiens au xvᵉ siècle. Cette fondation est due à François Sforce, usurpateur conquérant du duché de Milan, le premier capitaine italien de son temps, bâtard du paysan Jacques Attendolo, à Blanche Visconti, sa femme, fille naturelle du dernier duc, et aux contributions volontaires du peuple, qui un instant avait essayé d'établir son indépendance et de se constituer en république. La fondation partielle d'un hospice

par un prince cruel et belliqueux tel que Sforce, semble une sorte de réparation envers l'humanité.

Le grand hôpital de Milan, en partie d'Antoine Averulino ou Filarete est un des plus beaux édifices de ce genre. Le canal *Naviglio*, ce bel ouvrage hydraulique auquel a eu part Léonard de Vinci, le borde, et il est comme une espèce de fleuve qui emporte toutes les immondices. Le portique à droite en entrant est du Bramante, et la vaste cour du milieu, de Ricchini. L'église, de bon goût, a une belle Annonciation du Guerchin.

Les immenses fondations dues à la piété des vieux âges, sans doute admirables par la foi, le repentir ou le patriotisme qu'elles rappellent, ne sont peut-être pas dans la pratique sans inconvénients : la population de leurs malades est trop forte pour que les soins puissent être également prodigués; des plaies morales, une sorte de dépravation plus incurable que les maux du corps, s'engendrent par le rassemblement de tant de misérables; des maisons partielles de trois à quatre cents malades paraissent préférables à ces palais.

Arena. — Arc de la Paix.

Le cirque ou l'Arena, destiné aux courses et à la naumachie, et qui peut contenir près de quarante mille spectateurs, est véritablement un monument antique : ouvrage des Français, et de l'habile architecte italien Louis Canonica, il manque à Paris. Peut-être n'est-il pas de plus digne ornement d'une grande cité que ces arènes destinées à recevoir le peuple, dans lesquelles il est assis, attaché par le spectacle de jeux où triomphent l'agilité, la force et l'adresse. Mais je crois qu'il serait nécessaire de changer quelque chose à l'ordre établi par Auguste, qui avait rejeté les femmes

sur les derniers gradins, à l'exception des vestales, de l'impératrice, des femmes de la famille impériale et des premières patriciennes. Les mœurs françaises ne consentiraient jamais à ce grossier cérémonial des empereurs romains. Sans doute nous ne réclamons point, sous le christianisme et au milieu des douceurs de notre civilisation, le *panem et circenses* que la hauteur de Rome prodiguait aux peuples qu'elle avait conquis. Cette rude joie ne nous conviendrait point; il est maintenant d'autres illusions généreuses à satisfaire, et l'espèce humaine ennoblie a droit à quelque chose de mieux qu'à de pareils combats.

La porte du Simplon, devenue l'Arc de la Paix, à l'extrémité de l'immense place d'Armes, est aujourd'hui achevée, mais la bataille de Leipzig y remplacera nos victoires d'Italie. La statue de la Paix, comme à l'arc du Carrousel, succède à celle de Napoléon; le char est tiré par six chevaux de bronze, nombre supérieur à celui des attelages antiques; quatre autres chevaux montés par des Renommées sont placés aux angles. La figure de la Paix, les chevaux, sont vraiment superbes, et honorent le talent du sculpteur M. Sangiorgio et l'habileté des fondeurs, les frères Manfredini, qui

paraissent avoir retrouvé les procédés des anciens. Les riches ornements, exécutés sous la direction de l'habile artiste M. Moglia, surpassent, pour le goût et l'effet, ceux qui avaient été précédemment arrêtés. Les brillants bas-reliefs, dont trois ont été mis intrépidement par un voyageur, au-dessus de ceux du Parthénon (1), sont de Pacetti et de MM. Monti de Ravenne, Monti de Milan, Acquisti, Pizzi et Marchesi. Un de ces bas-reliefs, commandé par Napoléon, le représente accordant la paix à l'empereur François qui la reçoit dans une attitude humiliée ; mais un autre bas-relief offre le dernier monarque rentrant triomphant dans sa capitale après le désastre de Napoléon. Ce respect pour l'histoire et la vérité est plein de noblesse, de goût et de vraie grandeur. L'Arc de la Paix, tout éblouissant de marbre (2) et de sculpture, est le plus large qui ait été conçu chez les modernes. Il a coûté près de trois millions, il reviendrait à plus du double à Paris ; et s'il le cède en hauteur à l'arc de l'Étoile, il est infiniment plus magnifique.

(1) *Voyage en Italie*, par M. Simond, t. I, p. 19.

(2) A l'exception des chapiteaux de marbre de Carrare, l'arc est entièrement du beau marbre de Crevola trouvé dans les montagnes voisines de Milan, par l'architecte même du monument, le marquis Cagnola auquel depuis sa mort, a succédé M. Peverelli, son élève. Les huit colonnes sont monolithes.

Hygiène.

Le climat de Milan est régulier, excellent pour ceux qui se portent bien, moins favorable aux valétudinaires par la rigidité de l'hiver et les brouillards du printemps et de l'automne, surtout le soir. Le voisinage des rizières doit faire éviter les quartiers de Porta Tosa, Romana, Ticinese; mais les quartiers de Porta Orientale, Nuova, Comasina, Tenaglia, au nord, élevés, rafraîchis par les brises soufflant des lacs, sont très-salubres. Ils conviennent particulièrement aux goutteux, aux personnes souffrant des nerfs ou d'autres affections chroniques, à l'exception des maladies

du poumon, qui réclament une plus douce température (1).

Milan est la ville la plus abondante de l'Italie pour les choses nécessaires à la vie et pour les objets de luxe. Alfieri donne comme le trait caractéristique des habitants le goût de la bonne chère : *I buoni Milanei (han gusto) a banchettare.* Ce qui s'allie fort bien avec leurs qualités franches, cordiales, hospitalières, et ne s'oppose point à la culture, aux agréments et à l'élévation de l'esprit des compatriotes de Beccaria, de la mathématicienne Agnese, des trois Verri, de Parini et de Manzoni. Cette chère est le sujet du livre : *Il Cuoco Milanese* (2).

(1) Médecins. — MM. Dell' Acqua; Defilippi; Strambio; Sormani; Piantanida. — Chirurgiens. — MM. Cantoni; Billi, accoucheur. — Prix des visites : 3 francs.

(2) On cite les délicates côtelettes de veau frites au beurre et panées, et les autres solides hors-d'œuvre appelés *antipasto*, parce qu'ils se mangent avant la soupe, comme chez les Romains l'avant-repas; ce qui vous expose à n'avoir plus faim au commencement du dîner. On renomme aussi : la soupe à la tripe; le riz à la milanaise (*risotto*); le riz aux choux (*riseverze*); le riz aux fèves (*ai bagiani*); les appétissantes boulettes (*polpette*); le veau à la casserole (*cassola*); les fritures de foie de porc (*fegatelli*); et les gras chapons.

L'Italie est la terre classique des champignons, selon M. le docteur Roques, leur spirituel historien. Ils s'y font remarquer

La riche culture des environs de Milan, plantés de mûriers et d'arbres fruitiers, rend impraticable la chasse à courre. On est réduit à la chasse au tir,

par l'éclat des nuances et la finesse du goût. L'agaric élevé (*bubbola maggiore*), léger, délicat, est estimé et bien préparé dans le Milanais.

La pâtisserie est très-bonne. On doit rechercher les *pasticetti*, composés d'œufs, de sucre, de marmelade; et les *pannettoni*, autre gâteau sucré qui se mange principalement à Noël. — Excellent laitage (*mascarpone*). Célèbre fromage gras, dit *strachino de Gorgonzola*. — Le chocolat de Milan passe pour l'un des meilleurs de l'Italie, surtout celui de *Piazza*, fabricant opulant, qui ne ménage point le caraque.

Auberges. — *Albergo reale*, quoique auberge de luxe, on y est bien à 6 francs par jour; *la Villa*, *la Bella Venezia*, *il Marino*, *la Gran-Brettagna*, *la Pension*, *Suisse*, *la Reine d'Angleterre*.

Voitures. — Les fiacres se trouvent à *San-Dalmazio*, *Piazza San-Sepolcro*, *Piazza-Fontana*, *al leone di Porta Orientale*, *al Bottonuto*. La course se paye 35 sous milanais (le sou milanais ne vaut que 4 centimes); la première heure 44, et 35 les heures suivantes.

Grand établissement de voitures pour toute l'Italie de *François Vimarca*. Une place pour Venise, logement et nourriture compris, 25 fr.; par le courrier, 48 fr. Le prix de Milan à Genève par le courrier est de 75 fr. — Pour les voitures de Pavie, Côme, Monza, etc. *Voir* ces villes.

Restaurateurs. — *Cova*, *Isola Bella*, *Rebecchino*. — *Maestri*. — Bonnes *trattories*, dites *salsamentari*, aux *Serri*, où l'on va souper après le spectacle avec du *risotto*, des viandes froides et des vins chauds. — *Cafés.* — Ils sont splendides et bien fournis. *Cova*. — *Martini*. — *Delle Colonne*. — Bon café à la crème (*alla pannera*). *Acqua d'amarina*, salubre et rafraîchis-

peu attrayante, car il y a moins de gibier que d'amateurs. Tout le monde peut chasser et sur tous les terrains, moyennant un permis qui se

sante boisson dans les grandes chaleurs. Café à la *pannera*, à la glace. L'espèce de punch mousseux, composé de jaunes d'œuf, de vin de Madère, de cannelle et d'autres épices, appelé *zambajon*, mot resté de l'espagnol, est un fort agréable incendiaire.

Théâtres. — *La Scala*, le plus magnifique et le plus vaste de l'Italie. — *Canobiana*. — *Re*. — *Carcano*. — *Lentasio*. — *Philodramatique*, théâtre de société, le vendredi. — *Fantoccini*, ou marionnettes, spectacle national et curieux.

Il n'est pas nécessaire de retenir d'avance les loges à *la Scala*: le *cameriere* de l'hôtel s'en charge, et le soir il s'en offre au rabais sur la place du théâtre, à l'exception des jours de premières représentations, et des dimanches dont le spectacle n'est point frappé à Milan du même discrédit qu'à Paris.

Libraires. — L. Dumolard et fils. — Molinari. — Stella. — Sonzogno. — *Langues étrangères :* Meiners et fils. — La librairie est florissante à Milan, et il y paraît plus de livres qu'en aucune autre ville d'Italie. — *Cabinet de lecture :* Zini.

Ateliers. Peintres : — MM. Hayez; le marquis Massimo d'Azeglio; Arienti; Molteni, pour les portraits; Manzone, pour les caricatures; Bagatti Valsecchi, en émail et sur porcelaine; son *Atelier de Raphaël* sur porcelaine réussit en 1840 à l'exposition de Paris. — *Sculpteurs :* MM. Marchesi; Monti de Ravenne; Monti de Milan, Pock; Manfredini; Labus fils. — *Magasins de gravures :* — Vallardi. — Abicini. — Monti. — *Tableaux en verre de Bohême*, portique des Figini, et *del Cappello*. Ces jolis ouvrages, déjà loués par Misson, s'exécutent en Bohême sur des dessins envoyés de Milan. Ils offrent des vues de monuments et même du Dôme, dont les détails et la perspective sont accusés

paye trente livres autrichiennes. Le propriétaire même n'a aucun privilége, et il doit céder le pas au chasseur qui le précède, sur son propre terrain. Il n'y a guère que des oiseaux de passage. Les perdrix ne se propagent point dans les plaines de la Lombardie, et il ne s'en trouve que dans les montagnes qui dominent le lac Majeur, le lac de Côme et les autres lacs.

L'été, la chasse commence au mois de juillet. C'est le temps des cailles; celui des lièvres arrive en automne, époque du passage des bécasses. Les bécassines, les canards, les râles se chassent l'hiver, et se rencontrent dans les fonds bas et marécageux. Le cerf, le chevreuil, le lièvre, les

avec beaucoup d'exactitude et de netteté. Le prix du tableau d'environ un pied carré, est de 100 fr.; il y en a de plus petits qui coûtent moins. — *Marchands de nouveautés :* — Manini. — Briganti.

Il faut avoir soin de stipuler si le prix des emplettes est en livres milanaises, autrichiennes ou italiennes : les premières valent 76 centimes; les livres autrichiennes 87 centimes; et les livres italiennes 1 franc.

Marchandes de modes : — Madame Carron-Ribier — Mademoiselle Joséphine. — Mademoiselle Rachel. — *Tabacs :* — D'excellents cigares de Virginie se trouvent dans le royaume lombard chez tous les débitants de tabac. — *Bains :* — Il y en a dans les grands hôtels et dans les divers quartiers. Bains russes au bourg de *Porta-Nuova*.

faisans ne peuvent être chassés que par le vice-roi et la cour, dans le parc de Monza et dans les vallées du Tésin.

La chasse la plus commune dans le Milanais, ainsi que dans le Bergamasque et le Bressan, se fait au filet et à la glu : elle fournit en automne d'innombrables compagnies d'alouettes, de grives, et d'autres oiseaux de passage.

Linterno. — Maison de Pétrarque; son traité *des Remèdes contre l'une et l'autre fortune*. — Popularité des premiers hommes de lettres.

Près de Garignano, à une demi-heure de chemin de Milan, sont les restes, découverts il y a quelques années, de la petite maison habitée par Pétrarque (1). Il n'y a de son temps que deux colonnes de la cour sur lesquelles se lit son chiffre, les

(1) L'Adda ne passe point à Linterno, ainsi que le dit Ginguené (*Histoire littéraire d'Italie*, II, 408); il coule de l'autre côté de Milan, à dix lieues de là. C'est aux soins de M. le professeur Marsand et de M. le marquis J.-J Trivulzio que l'on doit d'avoir reconnu et fixé la vraie position de Linterno.

fenêtres, le plancher et les voûtes de deux chambres donnant sur la campagne. Le propriétaire actuel est un Milanais, qui conserve assez bien toutes ces traces poétiques. Les Italiens n'ont point en général là-dessus notre barbare négligence. La maison de Pétrarque était située dans une vallée profonde qui avait alors le nom peu attrayant de l'*Inferno*, dont il fit assez fastueusement *Linterno*, en mémoire de Scipion, héros de son *Africa*. Un pareil privilége n'appartient à la littérature qu'aux époques primitives et peut-être qu'en Italie. Hamilton n'a pu changer le nom du géant Moulineau en celui de Pontalie; cette rive de la Seine, en dépit de la comtesse de Grammont, conserve encore le nom de l'ingénieux et méthodique possesseur du bélier. Les hommes de lettres de la renaissance, Pétrarque, le Dante, Boccace, comme les philosophes, les orateurs et les poëtes de l'antiquité, connus du peuple, des artistes avec lesquels ils se mêlaient, s'entretenaient sur la place ou dans leurs ateliers, avaient une influence bien plus forte, bien plus directe que celle des écrivains de cour et d'académies.

Les détails donnés par Pétrarque sur la vie qu'il menait à Linterno sont curieux, et offrent

un nouvel exemple de cette singulière popularité. « J'ai pris pour l'été une maison de campagne « dans les environs de Milan; elle est vraiment « délicieuse, l'air en est très-pur... Je continue ici « mon train de vie ordinaire, et j'y suis plus libre « et moins rebuté par les ennuis de la ville. Je ne « manque de rien, et les paysans m'apportent à « l'envi des fruits, du poisson, des canards et du « gibier de toute espèce. Près de là est une belle « chartreuse nouvellement bâtie, où je jouis à « toute heure du jour des plaisirs innocents que « peut offrir la religion. Je voulais d'abord me « loger dans l'intérieur du cloître, et ces bons « religieux y consentaient; ils paraissaient même « le désirer : mais j'ai fini par croire qu'il valait « mieux demeurer seulement près du couvent, « afin que je pusse assister à tous leurs saints « exercices; leur porte m'est toujours ouverte, « privilége accordé à peu de personnes. » Telle était la haute renommée dont Pétrarque jouissait, que si des moines et des paysans avaient pour lui de telles prévenances, le fier Malatesta, seigneur de Rimini, non content d'avoir envoyé un peintre afin d'avoir son portrait, se faisait porter, impotent, chez lui à Linterno, dans ces mêmes cham-

bres que je voyais remplies par quelques tas de maïs, et qu'occupaient alors les métayers d'un avocat de Milan.

Pétrarque s'était retiré à Linterno en 1353, sept ans après la mort de Laure; il y composa quelques-uns des sonnets dans lesquels il a déploré sa perte. Ce fut aussi là qu'il écrivit son traité *des Remèdes contre l'une et l'autre fortune*, espèce de nomenclature aride des biens et des maux de la vie, divisée par livres et chapitres, dont le premier livre, consacré aux biens, a cent vingt-deux chapitres, tandis que le second, qui traite de nos maux, le dépasse de dix; longue dissertation en forme de dialogues entre des êtres moraux personnifiés, tels que la Joie, l'Espérance, la Raison, la Douleur et la Crainte; traité philosophique rempli de sentences, de maximes, de citations, de traits d'esprit, de noms d'hommes célèbres pris à la mythologie et à l'histoire, qui jamais ne séchera une larme, parce qu'il est plutôt un livre d'auteur et d'érudit qu'un ouvrage d'homme et de malheureux (1). Ce traité était

(1) Au chapitre du livre des *Infortunes*, *de Impudica uxore*, la Raison, qui combat dans ce livre la Douleur et la Crainte, comme elle a combattu dans le premier la Joie et l'Espérance,

dédié à Azzo de Correggio, souverain déchu de Parme, tantôt errant, tantôt captif, toujours menacé, et qui dut en être médiocrement consolé.

donne pour consolation quelques-uns des arguments de Montaigne : *Pudicitia insignis imperiosas efficit matronas; nihil metuit quæ sibi nihil est conscia. Huic malo igitur hoc saltem boni inest : esse jam molesta minus incipiet, minusque insolens; læsa enim conscientia fœmineum premit animi tumorem, et sæpe obsequentior in reliquis viro est, quæ se meminit impudicam.*

Chartreuse de Garignano. — Saronno. — Castellazzo. — Chiaravalle. — Pagano della Torre. — Guillelmine.

La chartreuse de Garignano, avec ses voûtes et ses murs peints, couverts de chartreux, par Daniel Crespi, et son plus bel ouvrage, semble peuplée et vivante : c'est Le Sueur agrandi et à fresque. La Résurrection du Docteur surtout est admirable de remords, de douleur et de désespoir, tandis que le tableau de Le Sueur, sur le même sujet, est froid et sans vigueur. Byron ne pouvait s'arracher du Damné de Crespi. « Nous le vîmes ému « jusqu'à l'horreur, » raconte son fidèle et discret compagnon ; « par respect pour le génie, nous

« remontâmes silencieusement à cheval, et allâmes « l'attendre à un mille de la chartreuse (1). » Le duc de Calabre découvrant à la chasse le solitaire, est une autre de ces peintures, très-vantée et à juste titre. Malgré son état d'abandon, peu de monuments sont encore d'un plus superbe effet que cette église, aujourd'hui simple paroisse de village.

L'église de Notre-Dame de Saronno, indépendamment de son image vénérée de la madone, est une merveille de l'art : le chœur, la coupole passent pour être du Bramante. Les fresques nombreuses de Bernardin Luini, raphaélesques, bien conservées, sont au rang de ses premiers chefs-d'œuvre ; il s'est peint lui-même sous les traits du vieillard vénérable placé parmi les rabbins dans la Dispute contre les docteurs. Quelques autres peintures sont encore précieuses : la Cène de Camille Procaccini ; Saint Martin et Saint George, de Gaudence Ferrari ; Saint Sebastien et Saint Roch, de son habile élève César Magno ; et plusieurs traits de l'Ancien Testament, gracieux, de Bernardin Lanino. Une chapelle, récemment réparée, offre une

(1) *Lord Byron en Italie*, par M. Stendhal

Déposition de croix, bas-relief de M. Marchesi. A la sacristie, la Gloire de la Vierge, avec Saint Jacques, Saint Charles et Saint Ambroise, de César Procaccini, a l'élévation de l'école des Carraches, ses maîtres, qu'il avait quittés pour un mot offensant d'Annibal, après s'être emporté jusqu'à frapper celui-ci.

Castellazzo est un vieux manoir italien de la famille Arconati, maintenant à la marquise Busca, beaucoup moins visité que la maison Simonetta qui en est peu éloignée : le coup de pistolet répété trente-six fois par l'écho de cette dernière étant infiniment plus du goût de certains voyageurs que les beaux bas-reliefs du Bambaja, restes du mausolée de Gaston de Foix. Le tombeau de ce jeune héros est singulièrement dispersé : une partie des sculptures qui le décoraient est à l'Ambrosienne, une autre à Brera; Joseph Bossi en possédait quelques fragments; il en existe encore dans les maisons Crivelli et Biglia, dans la chapelle de la villa du prince Belgiojoso, près Pavie, et Cicognara, qui en avait découvert même jusqu'à Paris, pensait qu'ils n'étaient pas les seuls. L'éloge de Vasari, qui trouvait que ces bas-reliefs de marbre semblaient comme travaillés en cire, peut très-bien

s'appliquer à ceux de Castellazzo, la portion, je crois, la plus considérable, et qui, indépendamment de nombreux ornements d'un goût exquis, représente l'Entrée de Gaston dans Milan, la Prise de Brescia, de Bologne, la Bataille de Ravenne, le Convoi de Gaston, etc. Quelques figures ne sont qu'ébauchées, à cause de la retraite précipitée des Français de l'Italie, en 1522, et de l'établissement du pouvoir de François Sforce. Presque toutes les têtes des personnages furent brisées lorsque ces bas-reliefs passèrent dans les mains du comte Joseph Arconati, après la démolition de la vieille église du monastère de Sainte-Marthe, où ils se trouvaient, et la veille même de la vente. Une religieuse s'était engagée, dit-on, à les faire adjuger à un acquéreur qu'elle protégeait; piquée de voir le comte Arconati obtenir la préférence, elle fit dans la nuit tout ce ravage.

Le Castellazzo possède une belle et colossale statue de Pompée, venue de Rome, qui prétend aussi, comme celle du palais Spada, et sans doute avec autant de fondement, à l'honneur d'avoir vu tomber César à ses pieds (1). Une inscription tirée

(1) D'après l'opinion de Joseph Bossi, cité par Cicognara (*Stor. del. scult.* lib. V, cap. v), cette statue serait un Tibère.

de Pline, et très-admirée par les antiquaires, rappelle les immenses conquêtes plutôt que les grandes actions de Pompée, ses trente années de guerre, et les douze millions cent quatre-vingt-trois mille hommes qu'il a pris, défaits, soumis, tués; espèce de statistique de sa gloire qui laisse froid, parce que tous ces hauts faits ne tiennent ni à l'âme, ni au caractère de l'homme.

A trois milles de *Porta romana* est l'église et le monastère de Chiaravalle, Clairvaux italien, fondé par saint Bernard, qui n'est pas aujourd'hui tout à fait digne de son nom, l'atmosphère y étant fort obscurcie par les brouillards que produit l'inondation des rizières voisines. Le clocher, trouvé par Lalande d'un gothique *absurde* et *périlleux*, est bien plutôt riche et hardi. Des bas-reliefs sur bois, de G. Garavaglia, chef-d'œuvre du genre, représentant la vie de saint Bernard, ornent les stalles des anciens religieux; car cette église n'est plus maintenant qu'une simple paroisse assez mal entretenue, et dans laquelle d'immenses fresques, des frères Fiammenghini, artistes du XVIIe siècle pleins de feu, mais exagérés, sont à demi détruites. En haut d'un escalier, la Vierge, l'Enfant Jésus et des anges, belle fresque sous verre, indignement

restaurée, est de Bernardin Luini. Un buste de saint Bernard, très-beau, autrefois dans la bibliothèque du couvent, est aujourd'hui dans l'église : les traits en sont doux, presque gracieux, et ils contrastent avec la force, la puissance, l'éloquence entraînante et la vie agitée de ce grand solitaire.

Une petite pierre dans le mur du cimetière du couvent de Chiaravalle indique la sépulture de Pagano della Torre, podestat de Milan, mort en 1241. Un si chétif monument à un tel personnage, d'une si grande famille, monument élevé par le peuple, dont della Torre avait mérité l'affection, si l'on en croit l'épitaphe qui, cette fois, paraît sincère, montre une simplicité républicaine tout à fait antique. Ce tombeau est, pour le moyen âge, comme la tombe de pierre des Scipions, et tous deux sont plus dignes de respect que les brillants mausolées, chefs-d'œuvre de l'art, qui leur ont succédé.

C'est dans le cimetière de Chiaravalle que fut enterrée comme une sainte, en 1282, déterrée ensuite comme sorcière, en 1300, et brûlée avec deux de ses sectaires vivants, l'hérétique Guillelmine, qui prétendait fonder un apostolat de femmes, avoir des successeurs de son sexe, comme

saint Pierre, et remplacer le pontificat romain par une papauté féminine. Un des deux sectaires brûlés avec le cadavre de Guillelmine était l'abbesse Maifreda, religieuse de l'ordre des *Umiliate*, qu'elle avait laissée après elle comme son vicaire, avec les mêmes pouvoirs que le vicaire de Jésus-Christ, et qui ne fut que la première martyre de ces tristes folies.

Monza. — Théodelinde. — Couronne de fer. — Archives. — Hector Visconti. — Palais.

Sur la route de Monza, Greco a de belles fresques de Bernardin Luini, découvertes il y a quelques années. Monza, petite ville bien située, avec sa riche basilique, offre les plus anciens et les plus nombreux souvenirs des Lombards : fondée par la reine Théodelinde, empreinte de toute part des traces de sa vie, cette vieille basilique semble comme le temple de la Clotilde italienne qui convertit son mari, comme la reine des Francs, à la foi catholique.

L'histoire de cette reine des Lombards du VIe siècle offre des détails touchants et naïfs. Telle

avait été la popularité de Théodelinde qu'à la mort d'Antaris, son premier époux, les chefs de la nation l'invitèrent à en choisir un second, qu'ils promirent de reconnaître pour leur roi. Théodelinde jeta les yeux sur Agilulphe, duc de Turin, digne d'un tel honneur. La reine, sans le lui annoncer, l'invita seulement à se rendre à sa cour. Elle alla à la rencontre d'Agilulphe jusqu'à Lomello, et là, s'étant fait apporter une coupe, elle en but la moitié, puis elle la lui offrit pour qu'il l'achevât. Le duc de Turin, rendant la coupe, baisa respectueusement la main de la princesse. « Ce n'est point là, reprit en rougissant Théodelinde, le baiser que je dois attendre de celui que je destine à être mon seigneur et mon maître. La nation lombarde m'accorde le droit de lui choisir un roi, et c'est vous qu'elle invite, par ma bouche, à régner sur elle et sur moi.» La couronne d'or d'Agilulphe, dont le chanoine Frisi a donné la description dans ses *Mémoires historiques sur Monza,* fut transportée à Paris, en 1799, et placée au cabinet des médailles de la grande bibliothèque ; elle fut volée en 1804, et fondue par les voleurs. Étrange destinée de cette couronne des Lombards, offerte avec une grâce aussi ingénue, et qui devait tomber et finir entre

les mains de quelques filous de Paris! Après l'hymen touchant de Théodelinde et d'Agilulphe, il est désagréable de les voir trompés si grossièrement par le rusé muletier de la Nouvelle de Boccace, imitée par La Fontaine (1). Le reliquaire de la reine Théodelinde, espèce de cabinet de toilette du moyen âge, contient sa couronne, sa coupe de saphir, qu'elle présenta peut-être à Agilulphe, son éventail de parchemin rouge, son peigne, qui, avec le goût actuel des dames pour le gothique, seraient encore assez à la mode.

Parmi les autres objets du trésor de Monza est une grande relique de la robe entière de la Vierge, magnifiquement placée dans un cadre d'argent, et que l'on expose les jours de grande fête.

La couronne de fer, véritable merveille de Monza, est renfermée au haut d'une grosse croix placée dans une chapelle de la cathédrale; on ne l'aperçoit donc, le plus souvent, qu'à une certaine distance, et pendant le petit office qui accompagne toujours cette exposition. Les chanoines montrent ensuite une imitation de la vraie couronne, que l'on peut toucher et regarder à son aise, ainsi que

(1) *Giorn.* III, *nov.* IV; La Font., *Cont.*, liv. II.

les présents très-chers, mais quelquefois fort insignifiants, des divers souverains à cette cathédrale. Tels sont certains petits pains d'or et d'argent remis par le cardinal Caprara lors du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie. J'avoue que j'ai préféré, à toute cette riche et moderne orfévrerie, le Graduel de saint Grégoire, beau manuscrit pourpre (1), donné à la cathédrale de Monza par ce grand pape, l'ami, le confident de l'aimable Théodelinde, et surtout le célèbre papyrus contenant l'état des reliques qu'il lui envoyait, monument vénérable et fragile de douze siècles, véritable roi des papyrus, comme dit avec enthousiasme le chanoine Frisi, qui détrône sans pitié un autre papyrus du marquis de Maffei.

Je n'avais aperçu, à mon premier voyage, la couronne de fer qu'à distance; elle me fut depuis montrée de fort près, ainsi que le cercle de fer qu'elle renferme, et qui est, comme on sait, fait d'un des clous de la Passion. J'avais été présenté à l'archiprêtre et au chapitre de l'église par un ecclésiastique attaché à l'Ambrosienne, qui se trouvait

(1) Les lettres du Graduel de saint Grégoire sont d'or et d'argent; celles-ci sont presque effacées; les lettres d'or sont mieux conservées.

alors en vacances à Monza, lieu de sa naissance. L'hiérophante du temple, très-bon homme, n'était pas très-fort. Je n'ai pu lui pardonner le désordre et la malpropreté de ses archives qui n'ont pour catalogue qu'un inventaire des objets restitués par la France, et dont les titres sont estropiés.

Une suite de médaillons peints à la voûte circulaire de l'église de Monza représente les princes qui furent couronnés avec la couronne de fer, depuis Agilulphe, l'époux aimé de Théodelinde, jusqu'à Charles-Quint. Aucun front n'avait osé la porter depuis ce dernier jusqu'à Napoléon.

Parmi les souvenirs historiques qui abondent à Monza, un tableau représente la réception solennelle faite à Henri III par saint Charles Borromée. Puissent-ils, dans cette chapelle qui contient un des instruments de la passion du Sauveur (la chapelle del San-Chiodo), s'être repentis ensemble de la Saint-Barthélemy, s'il est vrai que cet illustre saint ne l'ait point ignorée!

Les peintures remarquables de cette basilique sont : la voûte, d'Isidore Bianchi; les fresques voisines du maître-autel, du Montalto et de César Procaccini; un Saint Gérard sur une colonne, de Bernardin Luini; la Visitation, du Guerchin.

Les archives, si mal tenues, offrent une antique et curieuse collection de bulles et de brefs des papes, de diplômes des empereurs, reliés à Paris et qui portent les armes de l'Empire. Un des célèbres diptyques en ivoire montre Boëce en prison, consolé par Elpis, Sicilienne distinguée, sa première femme, qui tient une lyre à dix cordes, ou, selon quelques interprètes, par la figure allégorique de la Poésie.

Dans le cimetière attenant à l'église, est un étrange cadavre, celui d'Hector ou d'Astor Visconti, exhumé après quasi trois siècles, et trouvé intact. Hector Visconti, un des nombreux bâtards de Bernabò (1), avait été surnommé le soldat sans peur; enfermé dans le château de Monza, il s'y défendait contre les troupes du duc Philippe-Marie, lorsqu'un quartier de rocher, lancé par une baliste, lui fracassa la jambe et le tua, au moment où il menait boire son cheval au puits. Le corps d'Hector Visconti a depuis été placé dans une niche, sous l'une des arcades qui environnent le cimetière : on dirait, à la blancheur près de ce cadavre des-

(1) Dans un même temps, dit M. de Sismondi, on avait compté qu'il avait trente-six enfants et dix-huit femmes enceintes de lui. *Hist. des rép. ital.*, ch. LII.

séché, une momie armée et debout; et ce brave chevalier, appuyé sur sa vieille épée de fer qui porte son chiffre, semble encore affronter l'ennemi.

Le palais de Monza, noble, régulier, est un des meilleurs ouvrages de Piermarini. La chapelle passe pour un ch -d'œuvre. A la rotonde de l'orangerie sont les Aventures de Psyché, fresques célèbres d'Appiani, qui commencèrent sa reputation. Les jardins, les serres, le parc, sont vastes, magnifiques, et le dernier, traversé par le Lambro, a près de trois lieues de tour.

Les restes du palais de Frederic Barberousse à Monza sont devenus propriété communale : la demeure de cet empereur humilié et recalcitrant sert aujourd'hui de magasin pour la ville.

Chartreuse de Pavie. — Tombeau de Jean-Galéas Visconti. — Encouragements monastiques aux arts. — François Ier à la chartreuse.

Il est impossible de contempler l'éclat, la richesse, les ornements de la chartreuse de Pavie, sans devenir partisan de ses anciens maîtres ni presque se sentir chartreux. Un pareil luxe est le plus innocent de tous, puisqu'il est dû à l'amélioration et au défrichement des terres : « seule conquête, a dit heureusement un écrivain, qui ne fasse pas de malheureux (1). » Le luxe du monde, dont le peuple est si ébloui, semble moins respectable que

(1) Melon, *Essai politique sur le commerce*.

celui de ces magnifiques solitaires. La chartreuse fut supprimée par Joseph II (1).

Il reste maintenant 5,000 livres pour l'entretien de la chartreuse qui n'est point trop délabrée, mais avec lesquelles un architecte français n'irait pas loin. Il faut convenir aussi que le climat de l'Italie est moins destructeur que le nôtre, et que la qualité des matières y est supérieure et à meilleur marché.

On voit encore les réduits commodes des anciens religieux, petites maisons séparées, au nombre de vingt-quatre, d'un seul étage, avec une fontaine et un petit jardin :

. . . . Spatio brevi
Spem longam reseces.

L'église gothique est d'auteur incertain. L'élégante façade, ornée de sculptures exquises des premiers maitres du XVe siècle, parait de Borgognone, non moins habile architecte que bon pein-

(1) L'enlèvement des plombs, en laissant pénétrer la pluie, a produit la dégradation de plusieurs parties de l'église et altéré les peintures; plusieurs tableaux furent pris en 1798; le Graduel des chartreux est à la bibliothèque de Brera; mais, selon l'usage de cette sorte d'amateurs de livres, la riche couverture en a été arrachée.

tre : les petites colonnes au-dessous de l'ogive ont paru dignes, par leur perfection, du Bambaja; on attribue au Gobbo les bas-reliefs près de la grande porte, représentant une Visitation, un Miracle, un Convoi funèbre, chefs-d'œuvre de grâce, de naturel et de vérité.

Le splendide tombeau de Jean-Galéas Visconti, fondateur de la chartreuse, terminé, en 1562, par Cristoforo Romano, est placé dans l'église. Un pareil monument devait être élevé par de tels solitaires, dont la mort, toujours présente, était comme l'ambition, le souvenir et la pensée. Le tombeau de Jean-Galéas est resté vide; il ne fut achevé que cent soixante ans après sa mort; pendant ce long intervalle, on ne sut où ses os avaient été provisoirement déposés, et, comme ces rois d'Égypte dont parle Bossuet, ce duc de Milan *n'a pu jouir de son sépulcre.*

Derrière ce mausolée sont les deux figures en demi-relief de Louis le More et de Béatrice sa femme, attribuées au Gobbo; la figure de Béatrice est un des ouvrages les plus habiles du temps; le froid de la mort a seul éteint l'expression de ses traits.

Malgré les spoliations de 1798, la chartreuse de

Pavie offre encore de remarquables peintures ; telles sont, à la façade intérieure, la fresque de l'Assomption, de Joseph Procaccini. La Vierge adorant l'Enfant Jésus, dans le goût de Mantegna, est d'Ambroise Fossano ; et Sainte Véronique montrant le saint suaire à une troupe de femmes, de Camille Procaccini. Les fleurs en pierres dures, riche et brillante mosaïque, qui ornent le devant de cet autel et de plusieurs autres, sont l'ouvrage d'une famille Sacchi, établie à la chartreuse, et dont les générations, toujours livrées au même travail, s'y succédèrent pendant trois siècles. Les ordres monastiques, par leur perpétuelle durée, ont offert et garanti aux arts des encouragements plus longs et plus certains que tous les gouvernements. Le tableau en six compartiments, de l'année 1496, de Macrin d'Albe, ancien et bon peintre du Piémont, qui le premier s'y rapprocha du goût moderne, est estimé pour la vérité du coloris. Deux fresques de la Vie de saint Syre, d'Antoine Busca, répètent les mêmes physionomies, et accusent la paresse et la bizarrerie de l'auteur. La Vierge, son Fils, Saint Pierre et Saint Paul, tableau devenu sombre et très-endommagé, est du Guerchin. Une Annonciation, de Camille Procaccini, rappelle

par son arrangement et ses airs de tête, son habile imitation du Parmesan. La voûte de la sacristie neuve est d'Alexandre Casolani, peintre siennois du XVIe siècle, estimé par le Guide. Une Assomption, dont la partie supérieure, belle d'expression et de coloris, est du Gobbo, et la partie inférieure, précise et vraie, de Bernardin Campi. Le Christ devant le grand prêtre est des meilleurs ouvrages de Paggi, peintre génois du XVIe siècle. Une Annonciation est de César Procaccini, et une Vierge, l'Enfant Jésus, deux saints et trois anges pleins de grâce qui jouent des instruments, de Barthélemy Montagna, élève de Jean Bellini, peintre de la moitié du XVe siècle, d'origine vénitienne, mais né à Vicence, ainsi que l'a démontré un homme distingué de cette ville, M. le comte Léonard Trissino, digne de son nom par ses connaissances et son goût des lettres. La sacristie vieille a un Saint Martin, de Bernardin Luini, et un Saint Ambroise superbe de Fossano. A l'autel des Reliques, le Christ au milieu des élus, est de Daniel Crespi. Les fresques du chœur furent les dernières et belles peintures de ce grand artiste, mort ainsi que toute sa famille dans la peste de Milan de 1630, avant quarante ans. Les portes d'airain du taber-

nacle sont de François Brambilla; les stalles, ouvrage précieux de marqueterie, de l'année 1486, de Barthélemy de Pola. Un bas-relief de Denis Bussola, le Massacre des Innocents, est regardé comme une des meilleures sculptures de l'église pour le naturel et l'expression. Une Vierge entourée d'anges qui adorent l'Enfant Jésus, par le Perugin, est admirable.

La petite cour dite de la Fontaine, voisine de la grande cour, est décorée d'ouvrages en stuc, que ne surpassent point pour le goût et l'élégance les plus beaux ouvrages en marbre.

Brantôme raconte qu'après sa défaite, François Ier, fait prisonnier dans le parc de la chartreuse, se fit conduire à l'église pour y faire sa prière, et que là, le premier objet qui s'offrit à ses yeux fut cette inscription tirée d'un psaume : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* C'était une grande, une touchante leçon, que la religion seule pouvait donner au roi *qui avait tout perdu, fors l'honneur* (1).

Quelques personnes ont reçu de la chartreuse

(1) Le mot tant cité de François Ier n'est peut-être pas exact puisqu'il ne se trouve point dans l'original de la lettre écrite par lui à la régente sa mère.

une impression différente de la mienne; elles la trouvent moins grande que riche et jolie; le site, au lieu d'offrir les horreurs convenues pour ces sortes de monastères, est nu, plat et monotone. Mais les chartreux de Pavie, étant laboureurs, ont dû s'attacher plutôt à la qualité de la terre qu'au pittoresque. Quant à l'impression produite par l'édifice, elle tient, je crois, à ce que ces personnes ont visité la chartreuse à leur retour d'Italie, et je le conçois depuis mes divers voyages. J'ai cru toutefois devoir essayer de rendre ce que j'avais d'abord senti à la première apparition de ce luxe monastique auquel je n'étais point encore fait.

Parmi les diverses projets d'employer les bâtiments de la chartreuse, il en est un qui semble raisonnable et fort beau. Ce serait d'en faire une vaste maison de retraite pour les prêtres âgés, infirmes, et pour les curés de campagne hors d'état de continuer leur laborieux ministère. Un pareil établissement deviendrait comme les Invalides du sacerdoce; il serait, avec les Invalides de l'armée, *le lieu le plus respectable de la terre* (1).

(1) *Lettres Persanes*, lettre LXXXV.

Pavie. — Université. — Bibliothèque. — Colléges.

Pavie m'a frappé par le contraste singulier qui existe entre quelques-uns de ses vieux monuments, ses souvenirs du moyen âge, lorsqu'elle était le siége des rois lombards ou la capitale d'un État républicain, et l'aspect moderne et scientifique de son université (1), avec son musée d'histoire naturelle, ses cabinets de physique et d'anatomie, et son jardin botanique. Le musée d'histoire

(1) Quoique fondée, dit-on, par Charlemagne, cette université était très-déchue. Marie-Thérèse lui donna une forme nouvelle, et son organisation ne date véritablement que du mil[illegible] et de la fin du dernier siècle.

naturelle a eu l'honneur peu commun à ce genre d'établissement d'inspirer le petit et beau poëme de Mascheroni, par lequel Daphnis invite Lesbie à observer les productions de la nature qui l'enrichissent (1). Le nombre des étudiants est de quinze cents. Toute cette jeunesse universitaire est brillante et pleine d'ardeur et de capacité. Comme dans les villes d'université, le peuple des oisifs ou des curieux que renferment les grandes capitales, ne se mêle point à ses leçons, et l'on sent que tout le monde est là pour travailler. Si Pavie a perdu, depuis quelques années, plusieurs de ses plus célèbres professeurs, tels que Tamburini, Volta et Scarpa (2), elle comptait encore d'habiles maîtres, tels que M. Configliacchi, professeur de physique mathématique et expérimentale; Brugnatelli, d'histoire naturelle; Moretti, de botanique; Zandrini, de minéralogie et de zoologie; Marabelli, de chimie générale et de pharmaceutique; Panizza, digne successeur de Scarpa, et membre correspondant de l'Académie des sciences de l'In-

(1) Lesbie était le nom arcadique de Grismondi Suardi de Bergame, femme d'un talent poétique pur, noble, harmonieux, mais quelque peu diffus.

(2) Mort le 31 octobre 1832 à quatre-vingt-cinq ans.

stitut, d'anatomie; del Chiappa, de clinique médicale et thérapeutique; Bordoni, grand mathématicien, de mathématiques pures élémentaires et de géodésie; Prina, de droit ecclésiastique; Beretta, de droit romain dans ses rapports avec le droit coutumier; Borgnis, de mécanique; Lanfranchi, des sciences politiques. Nul n'est admis à suivre les cours de l'université s'il n'a été au lycée. L'enseignement se divise en trois parties, savoir : la faculté des études politiques légales, des études médico-chirurgico-pharmaceutiques, et des études philosophiques, qui répondent à peu près à nos facultés de droit, des sciences et des lettres, malgré le titre philosophique de la dernière.

Le cours de la faculté des études politiques légales est de quatre ans; voici quelles sont les chaires : statistique, introduction aux études politiques legales; droit naturel privé et public; droit criminel; droit romain, rapproché du droit coutumier : droit ecclésiastique; droit civil universel autrichien, et de ses différences avec le droit civil français; droit commercial; droit maritime; sciences politiques et Code pénal, procédure judiciaire.

Le cours de la faculté des études médico-chirurgico-pharmaceutiques est de cinq ans; les chaires

sont : minéralogie; introduction à l'étude de la médecine et de la chirurgie; anatomie ordinaire; botanique; zoologie, anatomie comparée et physiologie; chimie générale; chimie animale et pharmaceutique; introduction à l'étude de la chirurgie théorique; diététique pharmaceutique, matière médicale; pathologie générale, étiologie et séméiotique; accouchements; chirurgie théorique; usage des instruments et théorie des bandages; matière médicale et traité des poisons; pathologie générale; hygiène et thérapeutique générale; instruction médico-pratique au lit du malade; thérapeutique spéciale des maladies internes aiguës; art vétérinaire; médecine légale; enseignement théorique sur les maladies des yeux; hygiène publique (*polizia medicale*).

Le cours de la faculté dite des études philosophiques est de deux ans : une partie de ses cours ne sont point nécessaires pour obtenir le grade de docteur. Les cours d'obligation sont : instruction religieuse; philosophie théorique; mathématiques pures élémentaires; philologie latine; philosophie morale; physique mathématique et expérimentale. Ne sont point d'obligation les cours ci-après : histoire universelle; histoire naturelle; économie

rurale; pédagogie; histoire d'Autriche; sciences historiques; archéologie et numismatique; diplomatique; littérature classique latine; philologie grecque; critique; langue et littérature italiennes, et histoire des beaux-arts; histoire de la philosophie; langue allemande; blason.

On a pu juger, par ce tableau, des chaires de l'université de Pavie, de l'étendue de son enseignement; il pourra confirmer la remarque que nous avons faite plus haut sur le pretendu *obscurantisme* autrichien : on voit sur ce tableau un cours de statistique que nous n'avons jamais eu, et des cours en exercice de pédagogie et de diplomatique; véritables école normale, école des chartres. Quant à l'enseignement, je tiens de quelques-uns de MM. les professeurs, et des plus distingués, qu'il n'est ni imposé ni gêné; les traitements ont été augmentés; ils sont même supérieurs à ce qu'ils étaient sous la domination française, qui les avait déjà élevés; ils égalent au moins ceux des professeurs de notre académie de Paris, et la vie d'Italie, comme on sait, est bien moins chère.

L'ancienne bibliothèque de Pavie, formée par les Sforce, et principalement par le duc Galéas,

d'après les conseils de Pétrarque, fut dépouillée successivement par Louis XII en 1499, et en 1526 par le maréchal Lautrec; elle a fourni les plus belles éditions du XVe siècle de notre grande bibliothèque, aujourd'hui la plus riche en ce genre. La bibliothèque actuelle de l'université fut créée par le comte Firmian, elle a reçu la plus grande partie de la bibliothèque de Haller. Destinée aux besoins de l'enseignement, elle n'a guère d'anciens manuscrits que ceux provenants du monastère supprimé de Saint-Pierre *in ciel d'oro*. Malgré ses cinquante mille volumes, elle compte peu de livres rares. Sa collection des mémoires de toutes les sociétés et académies des sciences dans le texte original, est la plus nombreuse et la plus complète qu'il y ait en Italie. Les cahiers des professeurs y sont conservés soigneusement et doivent former un intéressant recueil. Une place de sous-bibliothécaire était vacante vers le milieu de 1826, et devait être donnée au concours, ainsi que toutes les fonctions littéraires du royaume lombard-vénitien. Cette méthode, que l'on pourrait croire la meilleure, et qui me paraît en effet très-bonne pour les nominations aux emplois de second ordre, blesse cependant les Italiens, et je l'ai en-

tendu blâmer par des hommes d'un esprit éclairé.

Il y a trois colléges gratuits à Pavie, savoir : le collége Caccia, le collége Borromée et le collége Ghislieri; les deux premiers, fondations de familles, sont encore soutenus par elles. De pareilles fondations ne sont point rares en Italie; peut-être n'est-il pas de plus noble attribut de l'aristocratie que ce bienfait perpétuel de l'éducation envers une suite de générations que la reconnaissance doit attacher naturellement à ces mêmes familles. Le collége Caccia reçoit de vingt-cinq à trente élèves, tous de Novare, patrie de la famille Caccia; le collége Borromée, trente-six; et le collége Ghislieri, soixante, et une douzaine de pensionnaires. Le plus beau de ces établissements est le collége Borromée, créé par saint Charles, ainsi qu'un grand nombre des premières écoles de la Lombardie. Avec son imposante façade, ses vastes portiques, l'élégance de son architecture, les fresques brillantes de Frédéric Zuccari représentant l'Histoire de saint Charles, qui couvrent les murs et les voûtes de la grande salle, ce superbe édifice semble plutôt un palais qu'un collége.

Tours. — Boëce. — Maison Malaspina. — Musée.

J'éprouvai à Pavie de nombreux mécomptes historiques : j'étais allé à l'église Saint-Pierre *in ciel d'oro* chercher le tombeau de Boëce, de ce véritable grand homme, ministre, savant, orateur, philosophe, poëte, musicien et martyr du bien public et de la vérité dans un siècle de barbarie (1); il n'y était plus : depuis trente ans cette église est

(1) Le Dante a de beaux vers sur cette sépulture de Boëce à Saint-Pierre *in ciel d'oro*.

Lo corpo ond' ella (l'anima santa) fu cacciata, giace
Giuso in Cieldauro, ed essa da martiro
E da esilio venne a questa pace. (Parad. x, 127.)

supprimée, et elle était alors encombrée par le fourrage d'un régiment polacre. Le corps de Boëce avait été mis à la cathédrale, mais *il n'y avait pas d'argent*, comme on dit aujourd'hui, pour lui élever de tombeau. Certes, les Liutprand et les Othon, ces princes du moyen âge que nous traitons de barbares, avaient, il y a plus de huit et de dix siècles, érigé et agrandi magnifiquement le mausolée de Boëce, et ils ne s'étaient point encore avisés, pour se dispenser d'honorer la vertu, de cet éternel et invincible argument de notre civilisation (1). Le tombeau de Liutprand, d'abord placé à l'église Saint-Adrien, fut dans la suite porté à la basilique de Saint-Pierre *in ciel d'oro;* il avait voulu par son testament être enterré aux pieds de Boëce, afin, disait-il, qu'en cessant de

(1) Le tombeau de Boëce avait été élevé à l'église Saint-Augustin par le roi des Lombards, Liutprand, vers 726; l'empereur Othon III lui en érigea un autre magnifique, de marbre, avec une inscription très-remarquable, composée par Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II. (*Notizie appartenenti alla storia della sua patria, raccolte ed illustrate da Giuseppe Robolini, gentiluomo pavese*. Pavie, 1826 et suiv., tom. I, 210, et II, 86.) Gerbert, l'un des plus savants hommes de son temps, mais qui n'a point inventé les horloges comme on l'a cru (*V. Gallia christiana*, t. X), était né en Auvergne; il peut être ajouté aux illustres Auvergnats cités par M. de Chateaubriand dans son Voyage à Clermont.

vivre, il ne parût point cesser de lui marquer son respect. Le cercueil de ce grand roi, rapporte un érudit Pavesan (1), était soutenu par quatre petites colonnes de marbre; au-dessus était sa statue en habits royaux. Le concile de Trente fit descendre le cercueil, parce qu'il avait décrété que la sépulture seule des saints pouvait s'élever au-dessus de terre. Les cendres de Liutprand furent déposées au pied d'un pilastre du chœur; l'ancienne épitaphe, qui rappelait sa religion, sa vaillance, la sagesse de ses lois, sa conquête de l'État romain, ses victoires en France sur les Sarrasins quand il accourut au secours de Charles-Martel, la prise de Ravenne, de Spolète et de Bénévent, tous ces signes de gloire disparurent, et il ne resta sur cette tombe déchue que les mots : *Ici sont les os du roi Liutprand*, simple description qui, elle-même devait être un jour ignoblement enfouie sous des bottes de foin, et que je ne pus retrouver.

Pavie, appelée jadis la ville aux *Cent tours*, n'en conserve que deux. Une de ces tours renversées devait à son extravagante structure le nom de *la pointe en bas* (*pizzoin giù*). La tour dite de

(1) *Notizie appartenenti alla storia della sua patria, raccolte ed illustrate da Giuseppe Robolini*, vol. I, 94.

Boëce est moderne; la tradition même de son emprisonnement dans une tour ne remonte qu'à Jacques Gualla, historien du XVe siècle. Quant à l'emplacement du palais des rois lombards, voisin peut-être de l'église Saint-Michel, un savant que je consultai me dit qu'il y avait là-dessus quatorze opinions, sans je crois, compter la sienne, et je n'eus point le courage de le rechercher.

Au-devant de la maison Malaspina sont les bustes de Boëce et de Pétrarque, hommes de fortune, de génie et de caractère bien divers, et que le hasard seul a pu rapprocher. Une élégante inscription de Morcelli, placée sous le buste de Boëce, indique que c'est près de là qu'il fut enfermé, et composa son livre de *la Consolation de la philosophie*. L'inscription du buste de Pétrarque annonce qu'il venait passer les automnes dans l'enceinte de cette maison, chez son gendre Brossano, inspecteur des bâtiments de Galéas Visconti, et mari de sa fille naturelle, petit détail qui, par sa crudité, déconcerte singulièrement les idées que l'imagination se fait de la fidélité du chantre de Laure (1).

(1) Pétrarque, rappelant la naissance d'un fils illégitime qui avait précédé celle de cette fille, avoue lui-même avec une sorte de naïveté italienne assez singulière, comment il avait imaginé d'échapper par des inclinations moins platoniques à la passion qui asservissait son âme et faisait son supplice. Mais il prétend que malgré ces licences il n'aima jamais véritablement que Laure; qu'il sentit toujours l'indignité de pareils penchants, et finit à quarante ans par s'en délivrer. *Carm.* lib. I, Ep. 12 et *Epist. ad Post.* cités par Foscolo, *Essays on Petrach*, XIII

Cette fille est la même qui, en l'absence de son beau-père et de son mari, reçut si cordialement Boccace lorsqu'il vint à Pavie, et que malgré ses cinquante-cinq ans, son obésité et sa triste mine, il crut devoir ne pas loger chez elle pour ne point la compromettre. Le marquis Louis Malaspina, mort en 1835, plus qu'octogénaire, a élevé à ses frais et sur ses propres dessins, un édifice noble et simple destiné à recevoir sa précieuse collection d'estampes, et ses tableaux, parmi lesquels il en est non-seulement des meilleurs maîtres italiens; mais encore de l'école flamande, ainsi qu'une suite d'ouvrages antiques et l'inévitable musée égyptien, heureusement peu nombreux. La façade est décorée d'un bas-relief offrant les figures de Raimondi, de Raphaël et de Michel-Ange, par M. Monti de Ravenne, qui a exécuté aussi la statue du Génie des arts, placée vis-à-vis la porte d'entrée. Cette belle et utile fondation est encore aca-

démie des beaux-arts ; elle doit perpétuer à la fois la mémoire du goût, des talents et du patriotisme de l'homme généreux qui l'a créée.

Pétrarque avait composé, sur la mort d'un enfant de cette fille, des vers latins naturels et touchants, qu'il fit graver en lettres d'or sur son tombeau :

Vix mundi novus hospes iter vitæque volantis
Attigeram tenero limina dura pede ;
Franciscus genitor, genitrix Francisca, secutus
Hos, de fonte sacro nomen idem tenui.
Infans formosus, solamen dulce parentum,
Nunc dolor, hoc uno sors mea læta minus,
Cætera sum felix, et veræ gaudia vitæ
Nactus, et æternæ, tam cito, tam facile.
Sol bis, luna quater flexum peragraverat orbem
Obvia mors, fallor, obvia vita fuit.
Me Venerum terris dedit urbs, rapuitque Papia ;
Nec queror, hinc cœlo restituendus eram.

Église Saint Michel. — Cathédrale — Tombeau de saint Augustin — Pont.

L'église gothique de Saint-Michel, un des plus anciens monuments d'antiquité chrétienne, paraît remonter au VIe siècle (1). Parmi les bas-reliefs sculptés sur le mur extérieur de cette vieille basilique, on remarque une Annonciation de la Vierge,

(1) Cette opinion de d'Agincourt, de M. Malaspina, dans son *Guide de Pavie*, et de Rosmini, dans l'*Histoire de Milan*, a été contredite récemment par M. San-Quintino (*dell' Italiana Architettura durante la dominazione longobarda*, Brescia, 1829). Selon M. San-Quintino, Pavie et l'ancienne église Saint-Michel auraient été brûlées en 924 par les Hongrois ; l'église actuelle ne serait plus que de la fin du XIe siècle.

dans laquelle l'enfant est déjà grand, conformément aux opinions ariennes. La grossière et expressive sculpture de saint Michel convient d'ailleurs à une pareille secte, qui semble avoir porté dans le christianisme l'esprit conquérant, destructeur et belliqueux de l'islamisme. Dans un autre bas-relief, on voit un ange jouer du violon; ce qui fait remonter bien haut l'antiquité de ce noble instrument. Les fresques représentant le Couronnement de la Vierge, les Quatre docteurs de l'Église, et le tableau de l'autel de la Vierge, sont des ouvrages curieux d'Andrino d'Edesia, peintre pavesan, contemporain de Giotto. Un Saint Sébastien, un Saint Luc, bons, sont du Moncalvo.

L'église del Carmine, vaste, majestueuse, est de la fin du XIVe siècle. Plusieurs tableaux sont estimés, savoir : un Crucifix, du Malosso; Sainte Anne, du Moncalvo; Saint Sébastien et divers saints, tableau en six compartiments, sur lequel se lit le nom de Bernardin Cotignola, peintre du XVIe siècle, dont les ouvrages sont peu communs.

Sainte-Marie *Coronata*, dite de *Canepanova*, d'une simple et noble architecture, est du Bramante; elle a plusieurs beaux tableaux : Jaël et Sisara; David et Abigaïl, du Moncalvo; une Judith; Esther, de Tiarini, excellent peintre de l'école bolonaise; Rachel au puits; la Marche des Hébreux vers la terre promise, de Camille Procaccini; et deux autres sujets du Vieux Testament, de son frère César.

A Saint-Marin, une Sainte Famille est attribuée à Gaudence Ferrari; Saint Jérôme et la Vierge, à son illustre élève Bernardin Luini.

Saint-François a deux bons tableaux : un Saint Matthieu, de Bernardin Campi; une Sainte Catherine, de Procaccini.

Parmi cette foule de débris mensongers qui abondent en Italie, Pavie en montre peut-être deux des plus brillants et des mieux imaginés. Le premier est le prétendu et grandiose tombeau de saint Augustin, placé autrefois dans l'église de Saint-Pierre *in ciel d'oro*, et maintenant à la cathédrale. Les sculptures dont il est orné et qui offrent cinquante bas-reliefs, quatre-vingt-quinze statues, en tout quatre cent vingt figures, sans compter les animaux, sont un travail singulièrement remarquable de la fin du XIVe siècle, et le plus considérable de cette époque. Le second chimérique débris de la cathédrale est la lance de Roland, espèce d'aviron garni de fer, suspendu à la voûte. Cette

cathédrale n'est qu'un monument assez insignifiant, récemment réparé, et dans lequel l'ancien gothique est comme absorbé par les constructions nouvelles. Quelques peintures cependant ne sont pas sans mérite; telles sont celles du maître-autel, de Charles Sacchi, peintre pavesan du XVIIe siècle, habile coloriste; à l'autel du Rosaire, les Mystères, d'Antoine Solari, dit le Zingaro, né à Venise et non dans les Abruzzes, comme on l'a cru; un Saint Syrus et deux autres tableaux voisins, les meilleurs ouvrages de Charles-Antoine Rossi, élève de Procaccini et dans son goût; une Flagellation; la Vierge et les Maries, de Daniel Crespi.

Le pont couvert sur le Tésin, soutenu par cent colonnes de granit et que précède une élégante façade du côté de la ville, est un monument du XIVe siècle, qui atteste encore, ainsi que les travaux hydrauliques de la même époque, la grandeur et l'utilité des ouvrages publics à Pavie sous le gouvernement républicain.

Varèse. — *Madonna del Monte.* — Catholicisme italien. — Côme. — Cathédrale. — *Ædes Joviæ.* — Lycée. — Bibliothèque. — Casino. — Théâtre. — Tour du Baradello.

Avant de revenir à Milan, en 1827, je visitai Côme. La route, à partir de Sesto-Calende, diffère tout à fait de la route plate et monotone qui conduit à Milan. Ce coin de la Lombardie, plus rapproché des Alpes, est pittoresque, varié. On passe par Varèse, jolie ville riche, riante, peuplée, près du petit lac de ce nom, qui a un théâtre, un *casino*, et de superbes villas, où brille déjà la magnificence italienne. Une partie du chemin se fait sous une belle treille qui dépend, je crois, des jardins d'une des villas voisines, et d'où la vue

s'étend au loin sur toute la campagne. Le baptistère octogone de l'église principale est un monument remarquable par son ancienneté, et qui remonte aux Lombards. Dans une élégante petite église, l'Adoration des mages parait de la vieillesse et le dernier ouvrage de Camille Procaccini, ainsi que l'indique cette inscription du temps assez touchante : *Hic Camilli Procaccini manus inclitæ ceciderunt*. La figure de la Vierge, peu gracieuse, est la plus faible du tableau, qui ne manque point d'une sorte de variété.

Près de Varèse est la célèbre *Madonna del Monte*, dont les filles des environs allaient alors célébrer la fête (c'était au mois de septembre, la veille de la Nativité de la Vierge). Tout le pays avait cet air de joie que le catholicisme, d'ornements égayé, des habitants de l'Italie donne aux mœurs populaires de la contrée. La vue de la *Madonna del Monte*, variée, immense, magnifique, s'étend de la chaîne des Alpes où domine le Mont-Rose, jusqu'à Milan. L'église et les quatorze chapelles, placées sur la route, ont de bonnes peintures des meilleurs maîtres lombards du XVIe siècle.

J'eus le tort de ne point aller à Lugano que son lac, ses fresques de Luini et sa *Gazette du Tésin*,

rendent digne d'être visité par les amis de la nature, des arts et de la liberté.

Côme me charma : sa position, dans une espèce de vallée au bord du lac, ses tours nombreuses, la rendent pittoresque. La cathédrale de marbre élevée par le peuple est un vaste et beau monument de la renaissance. Un habile architecte et sculpteur de la fin du XVe siècle, trop peu connu, Rodari, a exécuté l'élégante tribune, les candélabres de l'autel Sainte-Lucie, les pilastres exquis de l'orgue, les gracieux ornements d'une petite porte, le Christ dans les bras de sa mère, et quelques autres excellentes statues. Sur le mur extérieur se lit un reste d'inscription relative à Pline, inscription citée par Gruter et les divers éditeurs de l'épistolaire latin, quoiqu'elle n'offre rien de fort intéressant pour l'histoire. Le baptistère est attribué au Bramante. La Nativité, l'Adoration des mages, la Vierge, Saint Jérôme et quelques saints sont de Bernardin Luini; une Fuite en Egypte, les Fiançailles de la Vierge, de Gaudence Ferrari.

L'église *San-Fedele*, la plus ancienne de la ville, est d'une architecture caractéristique. Quelques belles fresques sont attribuées à Camille Procaccini, et la chapelle du Crucifix est d'une bonne architecture.

L'*Ædes Joviæ* offre, sous le vestibule, les portiques de la cour et l'escalier, un véritable musée d'inscriptions antiques. On lit plusieurs fois répétée sur les murs la devise de la famille Giovio : *Fato prudentia minor*, parodie de ce vers un peu obscur des Géorgiques, sur la prévision des corbeaux :

Aut rerum fato prudentia major ;

devise désolante du fatalisme, peu digne d'un savant et d'un sage. L'*Ædes Joviæ* était la demeure du comte Jean-Baptiste Giovio, petit-neveu de Paul Jove, homme érudit, auteur des *Lettere lariane*, surnommé un peu fastueusement le Varron de Côme. La bibliothèque contient quelques anciens manuscrits, dont plusieurs inédits de Paul Jove, de Benoît Jove, second érudit de cette famille, et du comte Jean-Baptiste.

Un lycée a été fondé avec magnificence en 1824. A la façade sont les bustes des illustres lettrés de Côme depuis les deux Pline jusqu'à Charles-Gaston Rezzonico, critique érudit et poëte assez brillant du dernier siècle, bustes que surmonte assez singulièrement celui de saint Abbondio, qui serait mieux placé dans la chapelle, et que l'on pourrait aujourd'hui remplacer par celui de Volta, l'honneur de Côme. La bibliothèque du lycée, bien commencée, est déjà nombreuse. Elle est décorée par une grande statue du Bernin, Saint Isidore gardant ses bœufs. Telle est la recherche perpétuelle du talent de cet artiste, que non-seulement l'air du saint n'est pas du tout rustique, mais qu'il n'y a pas jusqu'aux veaux qui ne soient affectés et n'aient aussi, à leur manière, quelque chose de précieux.

Côme a un superbe casino littéraire. Cet établissement d'une ville d'Italie de quinze mille âmes, est supérieur à tous les établissements du même genre à Paris.

La nouvelle façade du théâtre est d'une noble architecture et la salle assez jolie. Mais la troupe était détestable, et je ne puis oublier une certaine Rosine, l'une des cantatrices d'Italie les plus minaudières, je crois, que j'aie jamais entendues. Ce mauvais des acteurs italiens n'est d'ailleurs ni froid, ni lourd comme celui de nos comédiens de province : grâce à la langue et aux physionomies du pays, il est chaud, bruyant, expressif, animé.

Sur une hauteur, près de la route, on voit encore debout la tour du *Baradello*, autre monument des

fureurs civiles et des révolutions de l'Italie au moyen âge. C'est là que fut enfermé et que périt dans une cage de fer, après un supplice de dix-neuf mois, Napoléon della Torre, chef perpétuel du peuple milanais, fait prisonnier par l'armée de l'archevêque de Milan, Othon Visconti, qu'il avait chassé; défaite qui renversa le pouvoir des Torriani, et amena la souveraineté des Visconti. Voltaire s'est moqué de ces histoires de cages; on voit cependant que les habitants de Côme enfermèrent dans trois cages de fer Napoléon della Torre et cinq de ses parents pris avec lui, parce qu'il avait infligé le même traitement à un de leurs compatriotes. La tour de la *Gabbia,* qui existe à Mantoue, et dans laquelle on voit encore la cage; la tour de Plaisance, qui a aussi la sienne, confirment ce genre de barbarie; il s'est même prolongé pendant plus de deux siècles : l'emprisonnement des six Torriani est de 1277; la même captivité est fréquente à la fin du xvᵉ siècle : le duc de Nemours, le cardinal La Balue la subirent, et Comines convenait « qu'il en avoit tasté l'espace de huict mois. »

Lacs. — Noms grecs. — Couvent industriel. — Pliniana. — Villa Melzi. — *Fiume Latte*. — Religieuses *Frate* — Gravedona. — Baptistère. — Palais Musso. — Villa Sommariva. — Bas-reliefs de Thorwaldsen. — Villa d'Est. — Vico. — Villa Odescalchi. — Orme. — Paul Jove.

Il est difficile de rendre la variété et les sites enchanteurs du lac de Côme; avec ses bois, ses rochers, ses cascades, la douceur de l'air et les oliviers et les citronniers qui viennent sur ses bords, il offre comme un reflet de la Suisse et de l'Italie; la Grèce même semble y apparaître, et elle a donné quelques-uns de ses noms harmonieux à plusieurs des lieux environnants : tels sont Lenno, Nesso, Lecco, Colonia, Corenno, qui rappellent naturellement Lemnos, Naxos, Leucade, Colone et Corinthe. Cette multitude de noms grecs est une preuve de l'émigration des Pélasges

dans le nord de l'Italie, et le nom même de Côme indique une dérivation grecque. Originaires de l'Arcadie (1), les Pélasges ont pu retrouver sur ces beaux rivages les charmes solitaires et la fraîcheur de leurs vallées (2).

Malgré l'épithète unique et peut-être un peu froide du grand maître, *Lari maxime* (3), le lac de Côme ne présente point une grande plaine d'eau monotone comme d'autres lacs; il semble, au contraire, à chaque instant se fermer, se rouvrir, se renouveler; chacun de ses petits détroits produit l'effet d'une suite de lacs, et les promontoires qu'ils dessinent offrent des vues admirables et différentes. Je le parcourus plusieurs fois avec délices, ainsi que les environs, et j'aurais voulu y vivre davantage. Il ne serait pas très-coûteux d'habiter ce char-

(1) Il serait aisé de faire une énorme note sur l'origine des Pélasges; ils viennent maintenant, dit-on, de la terre de Chanaan; je m'en suis tenu à l'opinion de d'Anville, Fréret et Barthélemy.

(2) Selon Strabon, Pompée aurait fait passer dans ce pays ravagé par les Rhétiens, cinq cents Grecs de familles distinguées, afin de le repeupler.

(3) *Georg.* II, 159. Quelques commentateurs sans goût avaient prétendu voir deux lacs dans le *Lari maxime*, c'est-à-dire le lac de Côme et le lac Majeur, leçon que Heyne a rejetée avec raison.

mant pays : on m'a montré à Balbianino, une des plus belles situations du lac, une fort jolie maison qui était louée à une famille anglaise 50 écus de Milan par mois, un peu moins de 250 francs.

Sur une agréable hauteur, à la pointe de Torno, joli village qui s'élève en amphithéâtre, on aperçoit les ruines d'un ancien monastère (car tous ces bords sont couverts de chapelles, d'églises et de couvents, dont l'effet, du lac, est très-pittoresque). Les moines de Torno étaient de l'ordre des *umiliati*, ordre livré au travail des mains, et dont les couvents, nombreux en Lombardie et sur les bords du lac de Côme, étaient des manufactures de laine; les ouvriers y vivaient, sous certaines règles, avec leurs femmes et leurs enfants. Il paraît que la manufacture de Torno fut si florissante, que la discipline des *umiliati* vint à s'altérer avec l'accroissement de la richesse, et qu'il fallut supprimer, en 1571, ce couvent industriel.

Je descendis à la *Pliniana*, l'endroit le plus célèbre du lac. La Pliniana ne fut point, comme on croit, la demeure de Pline, mais elle tire son nom de la fameuse fontaine observée par Pline l'Ancien, et décrite par Pline le Jeune, dont la lettre se lit contre le mur, et ne s'accorde pas du tout avec le

passage de l'histoire naturelle de son oncle (1). En voyant l'abondance et l'impétuosité de cette fontaine, dont le flux et reflux périodique est encore un mystère (2), j'étais frappé de la force, de l'immutabilité de la nature, toujours la même depuis des siècles, de l'ordre admirable qu'elle conserve au milieu des bouleversements humains : la science disserte, la raison cherche et s'égare; la nature, toujours féconde, vit, crée et se renouvelle. Le palais actuel de la Pliniana, gros bâtiment carré et sévère, fut bâti en 1570 par An-

(1) Pline l'Ancien prétend que le flux périodique a lieu toutes les heures : *In Comensi, juxta Larium lacum, fons largus horis singulis semper intumescit ac residet*, II, 103; et Pline le Jeune, trois fois par jour, lib. IV, ep. 30.

(2) L'explication la plus satisfaisante de ce phénomène est peut-être celle qui est rapportée dans la note de l'édition des *Classiques latins* de Lemaire : le flux et le reflux, d'après cette note, tiendrait à la disposition d'un siphon ou tuyau construit par la nature à travers l'argile et la pierre. Un joli trait de la lettre de Pline, dans lequel il compare ingénieusement le flux et le reflux de la fontaine au glouglou d'une bouteille, se rapprocherait assez de la conjecture du siphon : *Spiritus ne aliquis occultior os fontis et fauces modo laxat, modo includit, prout illatus occurrit, aut decessit expulsus? Quod in ampullis ceterisque generis ejusdem videmus accidere, quibus non hians, nec statim patens exitus. Nam illa quoque, quanquam prona et vergentia,* PER QUASDAM OBLUCTANTIS ANIMÆ MORAS CREBRIS QUASI SINGULTIBUS SISTUNT, QUOD EFFUNDUNT. Lib. IV, ep. 30.

guissola, l'un des quatre chefs de la noblesse de Plaisance, qui, après avoir poignardé le tyran Pierre-Louis Farnèse, fils du pape Paul III, jetèrent son corps par la fenêtre. Il y mourut de terreur, après la découverte du projet de cet assassin caché pour le surprendre, qui depuis longtemps avait pris l'habit monastique et vivait dans un couvent de Côme. A chaque pas, au sein même de cette solitude si riante et si douce, on retrouve les redoutables souvenirs qui peignent l'histoire et les mœurs des Italiens aux diverses époques. Le Baradello avait été la prison de l'espèce de César de Milan (1); la Pliniana devint l'asile du Brutus de Plaisance.

Malgré l'autorité de Paul Jove, la pointe de *Bellagio* a dû être la *Comœdia* de Pline (2). C'est bien là encore le *molli curvamine* qui l'embrassait. La description faite par Pline des deux villas qu'il préferait parmi ses autres maisons du lac de Côme,

(1) *V.* la fin du précédent chapitre.

(2) Pline avait appelé *Comœdia* et *Tragœdia* deux des villas qu'il possédait sur le lac de Côme; la *Tragœdia* a pu être à Lenno, de l'autre coté du lac, presque vis-à-vis, à cause de son aspect sévère et des rochers dont Pline avait parlé dans la description de cette villa, et qui *la chaussaient comme un cothurne*; tandis que la *Comœdia*, touchant au rivage, n'*avait qu'une chaussure plate*. Lib. IX, ep. 7.

est un parfait parallèle; elle a toute la symétrie et la sorte d'élégance du genre : de pareilles lettres, si artistement composées, sont plutôt un livre adressé au public qu'une correspondance. Il existe une analogie singulière entre Pline et Sacy, son traducteur, chose rare, car le plus souvent ces espèces d'union sont assez mal assorties; tous deux d'une grande probité de caractère, d'un naturel aimable et doux, vivant dans une société élégante, ingénieuse et polie, et arrivés tous deux à une époque de déclin et de bel esprit.

A *Bellagio* la villa Melzi, décorée élégamment par cet illustre Italien, avec des peintures d'Appiani, est remarquable encore par sa vue et ses jardins. Un beau groupe du Dante conduit par Béatrice, est l'ouvrage de M. le professeur Comolli, habile statuaire, protégé par Melzi, et qui a exécuté son monument funèbre placé dans la chapelle.

Le torrent *il Fiume latte*, qui roule en écumant à travers des rochers, tombe dans le lac, et donne son nom au village situé à ses pieds, me rappela la cascade de Pissevache, près de Martigny. Le rapprochement de ces deux métaphores populaires, pour rendre le même effet, montre toute la différence du génie italien, et, si l'on peut le dire, du

génie suisse. Ainsi les mots peuvent quelquefois servir à l'étude des mœurs et de l'esprit des nations. Le *Fiume latte*, à sec pendant l'hiver, ne commence qu'au printemps, ainsi que l'a peint pittoresquement Arici, dans ces vers corrects et bien tournés:

. . . . . . Entro ai capaci
Rivolgimenti d'intentato speco
Arida tace al verno altra sorgente.
E al primo uscir di primavera, intenso
Romor di venti e fremiti e procelle
Assordan l'antro, come se di mille
Edifizi laggiù fosse il frastuono
E la ruina e un mar chiuso e il tremoto;
Poi sgorga. . . . . (1).

La *Capuana*, villa Serbelloni, jadis demeure superbe, est maintenant abandonnée; mais elle conserve son ruisseau, ses cascades, son bois d'arbres verts, et sa vue.

Près de la branche de Lecco, triste, solitaire, et qui ne parait point animée et variée comme la

(1) *L'origine delle fonti.* Milan, 1833. Arici mourut à Brescia, sa patrie, le 2 juillet 1836, à l'âge de cinquante-trois ans. Bon poëte didactique et descriptif, il avait à peu près échoué dans l'ode et tout à fait dans l'épopée. Les *Commentari* qu'il publia comme secrétaire de l'Athénée de Brescia, se distinguent par la pureté, l'élégance du style et l'art d'exprimer avec clarté les notions les plus abstruses des sciences et de la philosophie.

branche de Côme, se trouve Varène, dont le climat est si doux, qu'outre ses pins, ses chênes, ses lauriers, ses cyprès et ses nombreux oliviers, l'aloès et les plantes même de Syrie peuvent y croître.

Le fond du lac est superbe; il est clos par les Alpes Rhétiennes qui virent les premiers exploits de Drusus,

Videre Rhætis bella sub Alpibus
Drusum gerentem Vindelici. . .

montagnes qu'ont dans la suite également illustrées de grands capitaines modernes, depuis ce duc de Rohan, conquérant opiniâtre de la Valteline, jusqu'à Macdonald, vainqueur des frimas et des Grisons.

En revenant à gauche, on aperçoit *Domaso* et *Gravedona*. Entre ces deux petites villes, dans la montagne, les femmes portent une large robe de laine brune et un capuchon comme les capucins : aussi ces dames sont-elles appelées *frate*. Elles s'imposent cet étrange costume par suite d'un vœu qu'ont fait leurs mères, et qu'elles observent religieusement. Mais la coquetterie n'y perd rien; cet humble habit ne cache entièrement ni les formes

élégantes, ni les jolis visages, et, chez les riches, l'or, le corail, les dentelles brillent quelquefois sur la robe des bons pères.

Gravedona a quelque importance sous le rapport de l'art. Son antique et curieux baptistère présente, à l'extérieur, d'hiéroglyphiques et inintelligibles bas-reliefs; et la fresque miraculeuse de la Madone, racontent les anciens annalistes, jeta pendant deux jours, en 823, une telle clarté qu'elle excita le fils de Carloman à l'aumône et à la prière. A l'église Saint-Gusmeus et Saint-Matthieu, un beau Martyre des deux saints passe pour du Guerchin, et la voûte du chœur, de Pamphile Navolone, offre une Gloire d'anges aux visages charmants. Le palais de marbre, autrefois des ducs d'Alvitto, de la plus noble architecture, est, du lac, d'un très-bel effet. Quelques siéges à bras, de la grande salle, avec les noms des cardinaux du temps, ont fait croire qu'il avait été question d'y réunir le concile œcuménique assemblé depuis à Trente; grande consultation chrétienne, qui mit dix-huit ans à rédiger les dogmes et les formules de notre foi, et dont le souvenir religieux eût offert un nouveau contraste avec les souvenirs littéraires, politiques ou guerriers du lac de Côme.

Plus bas on découvre les ruines du château fort de Musso, vieille fortification creusée à pic dans le roc par l'infatigable Jean-Jacques Trivulce. Musso fut défendu avec une rare audace par le fameux Jean-Jacques Médicis (1), dont les sœurs Clarisse et Marguerite, la dernière mariée depuis au comte Borromée et mère de saint Charles, partageaient les périlleuses aventures et excitaient les femmes à ajouter aux fortifications. François Sforce, après avoir ordonné le meurtre d'Hector Visconti, voulut se débarrasser des instruments de ce crime, Médicis et un autre capitaine, nommé Pozzino. Celui-ci fut tué; Médicis avait reçu l'ordre de se rendre au château de Musso; soupçonnant, dans le trajet, l'intention de Sforce, il ouvrit la lettre dont il était porteur, et se convainquit du sort qui l'attendait. Aussitôt il remplaça cette lettre par une autre qui enjoignait au gouverneur de lui remettre provisoirement le commandement du fort; et de ce roc il brava toutes les attaques de Sforce par terre et par eau, devint la terreur de sa race, pilla tous les environs, s'empara de la Valteline, et ne consentit à la paix qu'après avoir obtenu, avec le payement

(1) *V.* Milan

de 35,000 sequins, la souveraineté, pour lui et ses descendants, de Lecco, et, en échange de la forteresse qu'il occupait, la possession de Meleguano, autre forteresse entre Milan et Lodi. Le crime fait peine chez de pareils hommes; il gêne l'admiration qu'inspire leur prodigieux courage : quelle ne serait point leur gloire, si, au lieu d'être poussés par le danger et l'intérêt personnel, ils eussent été animés par le patriotisme ou l'honneur!

La Cadenabbia et la Tremezzine, situées sur le même bord, au milieu du lac, sont, pour le site, le climat et leurs belles et nombreuses villas, comme la côte de Baïes de cette petite Méditerranée. La villa *Sommariva*, quoique du mauvais goût d'architecture du siècle dernier, est une de ces splendides demeures que n'aurait point dédaignées le luxe des voluptueux Romains, repris si sévèrement par Horace, épicurien et poëte qui n'avait guère le droit de citer Romulus, le vieux Caton et les anciens usages. Là se voient une copie exacte de la Joconde, de Léonard de Vinci, de jolis et nombreux tableaux de peintres modernes italiens et français, ainsi que le Palamède, de Canova, statue brisée par accident lorsqu'elle était presque

terminée, et merveilleusement réparée par l'artiste; le modèle de sa pathétique Madeleine, et les beaux bas-reliefs du Triomphe d'Alexandre par Thorwaldsen, commandés par Napoléon pour le palais Quirinal, et que Pline, déjà trop partisan des musées, n'eût point manqué de comprendre aujourd'hui parmi ces statues chassées, envoyées en exil dans les villas.

Je descendis à la villa d'Este, qui fut habitée pendant trois années par la princesse de Galles. On y voit encore son chiffre dans le salon, ainsi que la salle de spectacle qu'elle a fait construire. Cette villa avait auparavant appartenu au général Pino; sur le flanc de la hauteur qui la domine, le général avait élevé des murs et des créneaux imitant assez bien les fortifications de Tarragone dont il s'était emparé. Ces traces militaires subsistent encore, et elles distraient noblement des souvenirs de la petite Caprée de la princesse anglaise.

Au bourg de Vico, en rentrant à Côme, est la villa Odescalchi, la plus vaste des nombreuses villas qui couvrent les bords du lac, demeure presque royale, mais qui m'a semblé triste quoique décorée fraîchement et avec magnificence. Je préfère aux riches lambris de ce palais, l'ombrage de

l'orme antique et superbe planté à sa porte sur le bord du lac, et son banc de pierre d'où l'on jouit d'une si agréable vue de Côme, du lac et des montagnes. C'est à Vico, à la maison dite la *Gallia*, appartenant aujourd'hui à la famille Fossani, qu'était le musée, la galerie de Paul Jove, voluptueux asile de ce prélat courtisan et homme de lettres, qui, passant sa vie près des princes et au sein de son musée, doit avoir fort peu résidé dans son diocèse de Nocera. Le souvenir de Paul Jove est d'ailleurs peu intéressant; ce prêtre, cet évêque, malgré l'élégance de son style, fut un écrivain vénal et diffamatoire (1). Paul Jove prétendait

(1) *V.* là-dessus, dans ses lettres, l'impudeur naïve de ses aveux (*Lettere*, p. 12, Tiraboschi, t. VII, part. III, p. 905-6), et ce qu'il dit sur sa *penna d'oro*, dans ses lettres à Henri II, roi de France, et à Jean-Baptiste Gastaldo (*Lett.*, p. 31, 35, Tiraboschi, *ibid.*). Une femme de la famille de Paul Jove, Cassandra Giovio, probablement sa petite-nièce, née à Côme en 1541, semble offrir un parfait contraste avec cet écrivain et même avec Jean-Baptiste Giovio, l'auteur érudit et pesant des *Lettere lariane* dont il a été parlé. Cassandra a composé un petit nombre de vers gracieux et pleins de sentiment : telle est cette stance d'une pièce qu'elle fit à dix-huit ans, le jour de ses noces avec le seigneur Jérôme Magnocavallo :

Poichè m' hai colta, Amor, ne' lacci tuoi,
I' benedico il giorno, e l' ora, e l' anno;
Ma tu che tutto in cielo e in terra puoi,

avoir bâti son palais sur l'emplacement d'une des villas de Pline le Jeune. La villa Odescalchi, selon Benoit Giovio, serait au même endroit que le délicieux *Suburbanum* du modeste ami de Pline, de Caninius Rufus (1), avec sa galerie où régnait un printemps éternel, son impénétrable ombrage de platanes, son canal aux bords verdoyants et émaillés de fleurs, et ce lac qui lui sert de bassin pour recevoir ses eaux (2) ; car le souvenir de Pline

E se' d' alme gentil dolce tiranno,
Deh! fa ch' io piaccia sempre agli occhi suoi.
Occhi cagion del mio soave affanno;
Che se qual io con lui, sempr' ei fia meco,
Tu non sarai detto inconstante e cieco.

Donne più illustri del regno lombardo-veneto, Milan, 1828, page 47.

(1) Lib. I, ep. 3 « Tâchez seulement, lui disait Pline, d'avoir « meilleure opinion de vous; rendez-vous justice, et les autres « vous la rendront. » Pline l'invitait à écrire, mais Caninius Rufus paraissait alors préférer un *silence prudent :* c'est quelquefois un grand avantage que de *n'avoir rien fait*, comme on dit, et de n'avoir pas donné sa mesure. Les raisons de Pline semblent d'ailleurs un peu singulières : « Tous les autres biens « dans la suite des siècles changeront mille et mille fois de « maîtres, mais les ouvrages de votre esprit ne cesseront jamais « d'être à vous. » Caninius Rufus se rendit, à ce qu'il paraît, aux instances de Pline; car on voit dans une lettre de celui-ci, la quatrième du livre VIII, qu'il composait un poëme épique en vers grecs sur l'expédition de Trajan contre les Daces.

(2) Le traducteur français de Pline et même le traducteur

domine tous ces rivages : il a donné son nom à l'un des deux bateaux à vapeur du lac, et, après plus de dix-sept siècles, il fait encore la gloire de cette contrée (1).

italien se sont mépris, comme l'a démontré l'auteur des *Lettere lariane*, en traduisant *lacus* par bassin ; c'est le lac lui-même, ainsi que le prouve encore aujourd'hui l'aspect des lieux. Ce contre-sens ne sera pas le seul que la visite du pays nous permettra de relever : dans le même passage *illa porticus, verna semper*, ne paraît pas devoir se rendre par *portique où règne un printemps éternel*, mais par *allée d'arbres :* c'est ainsi que l'avenue délicieuse de chênes verts qui conduit d'Albano à Castelgandolfo s'appelle encore la *Galerie*. Un traducteur français de Catulle a aussi donné au lac Garda l'épithète accoutumée de *tranquille*, tandis qu'il est le plus agité de tous les lacs d'Italie.

(1) Le vélocifère conduit de Milan à Côme en cinq heures et pour 5 liv. autr. (4 fr. 35 c.). Parti à 3 heures du matin, il arrive pour le départ du bateau à vapeur, qui va jusqu'à l'extrémité du lac et revient à Côme. Le prix de ce dernier est 7 fr. Le vélocifère retourne tous les soirs à 7 heures à Milan, après l'arrivée du bateau. D'autres voitures partent fréquemment de Milan pour Côme à bon marché. On les trouve aux auberges du *Faucon*, des *Trois-Rois* et du *Poisson*, près la place du Château. — Grosses truites du lac. — Auberges : *la Couronne*, *l'Ange*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGEURS.

AMPÈRE. Littérature et voyages. 2 vol.
ANDRYANE. Souvenirs de Genève. 2 vol. in-18.
ADDISON. Handbook for Belgium. 1 vol. in-18.
— The Rhine, its banks and environs. 1 v. in-12, cart.
— A through sketch of the field of Waterloo. 1 v. in-12.
BAISSAS (René). Cinq mois aux Etats-Unis. 1 v. in-18.
BELLENGER. Nouvelles conversations anglaises, françaises et allemandes. 1 vol. in-18.
BOLDONI. Nouveau Manuel du voyageur, or the traveller's pock et companion containing copious and familiar conversations in english, french, italian and german; together with a complete vocabulary; tables of the relative value of french, english, italian and german coins; models of letters, notes, etc., etc. 1 vol. in-18.
— Id. en français-anglais-allemand.
— Id. en français-anglais-italien.
BOUÉ (Ami). Manuel du géologue voyageur. 2 v. in-18.
BUBBLES from the brunnens of Nassau, by and old man. 1 vol. in-18.
CHATEAUBRIAND. Itinéraire de Paris à Jérusalem. 3 vol. in-18.
— Voyage en Amérique et en Italie. 2 v. grand in-18.
DAMOISEAU. Voyage en Syrie et dans le désert. 2 vol. in-18.
DARDONVILLE. Des eaux minérales de Spa. 1 vol. in-12, avec fig.
DAVIS. La Chine, ou description générale des mœurs et des coutumes, du gouvernement, des lois, des religions, des sciences, des arts, de la littérature, des productions, des manufactures et du commerce de l'empire chinois. Traduit de l'anglais, par

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGEURS.

AMPÈRE. Littérature et voyages. 2 vol.
ANDRYANE. Souvenirs de Genève. 2 vol. in-18.
ADDISON. Handbook for Belgium. 1 vol. in-18.
— The Rhine, its banks and environs. 1 v. in-12, cart.
— A through sketch of the field of Waterloo. 1 v. in-12.
BAISSAS (René). Cinq mois aux États-Unis. 1 v. in-18.
BELLENGER. Nouvelles conversations anglaises, françaises et allemandes. 1 vol. in-18.
BOLDONI. Nouveau Manuel du voyageur, or the traveller's pock et companion containing copious and familiar conversations in english, french, italian and german; together with a complete vocabulary; tables of the relative value of french, english, italian and german coins; models of letters, notes, etc.. etc. 1 vol. in-18.
— Id. en français-anglais-allemand.
— Id. en français anglais-italien.
BOUÉ (Ami). Manuel du géologue voyageur. 2 v. in-18.
BUBBLES from the brunnens of Nassau, by and old man. 1 vol. in-18.
CHATEAUBRIAND. Itinéraire de Paris à Jérusalem. 3 vol. in-18.
— Voyage en Amérique et en Italie. 2 v. grand in-18.
DAMOISEAU. Voyage en Syrie et dans le désert. 2 vol. in-18.
DARDONVILLE. Des eaux minérales de Spa. 1 vol. in-12, avec fig.
DAVIS. La Chine, ou description générale des mœurs et des coutumes, du gouvernement, des lois, des religions, des sciences, des arts, de la littérature, des productions, des manufactures et du commerce de l'empire chinois. Traduit de l'anglais, par

Pichard, revu et augmenté d'un appendice par Bazin aîné. 2 vol. in-18 avec planch.
DESCRIPTIVE TOUR in Scotland. 1 v. in-12 avec pl.
DUMAS (Alex.). Nouvelles Impressions de voyage (Midi de la France). 2 vol. in-18.
— Souvenirs de voyage (Italie). 1 vol. in-18.
— Impressions de voyage. 4 vol. in-18.
— Excursions sur les bords du Rhin. 2 vol. in-18.
FERRIER (A.). Guide pittoresque et artistique du voyageur en Belgique, avec cartes, plans et gravures sur bois. 1 vol. in-18; 4e edit.
— Belgium historical and picturesque, translated from french by Addison. 1 volume in-12, cartonné, id.
— Guide pittoresque et artistique du voyageur en Hollande, avec cartes, plans et gravures sur bois. 1 vol. in-18.
— The traveller's guide through Holland. 1 v. in-12 cartonné, id. translated by Addison.
— Description historique et topographique de Bruxelles, avec cartes, plans et gravures sur bois. 1 vol. in-12. 2e édition.
— Description d'Anvers, id.; 2e éd.
— Description de Gand, id.
— Description de Bruges, id.
— Description de Malines, id.
— Description de Louvain, id.
— Description de Liége, id.; 2e éd.
— Description d'Amsterdam, id.
— Description de La Haye, id.
— Manuel du voyageur sur le chemin de fer belge. 1 vol. in-18, cartes et plans; 3e éd.
— Handbook for travellers on the belgian rail-road. 1 vol. in-12, translated by Addison.
— La Russie; guide des voyageurs dans les parties les plus fréquentées de la Russie d'Europe, et notamment à St.-Petersbourg, Moscou, Odessa et Varsovie. 1 vol. in-18, avec cartes et vues.

GRANDVILLE (Dr.). Spas of Germany, avec cartes. 2 vol. in-18.
HANDBOOK for travellers on the continent. 1 vol. in-12 cartonné. (Murray's).
HAUSSEZ (le baron d'). Alpes et Danube, ou voyage en Suisse, Styrie, Hongrie et Transylvanie. 2 v. in-18.
HUGO (Victor). Le Rhin. 2 vol. in-18.
JANIN (Jules). Voyage en Italie. 1 vol. in-18.
— Le voyage d'un homme heureux. 1 vol. in-18.
LAMARTINE. Voyage en Orient. 4 vol. in-18.
LHERMINIER. Au delà du Rhin. 2 vol. in-18.
MARCELLUS (le vicomte). Souvenirs d'Orient. 3 vol. in-18 avec fig. et cart.
MARTINEAU (miss). De la société américaine. 3 vol. in-18.
— Traditions de Palestine, traduit par madame A. Tastu. 1 vol. in-18.
MAYNARD (de Queilhe de). Outre-mer. 2 v. petit in-18.
— Voyage dans le midi de la France. 1 vol. in-18.
— Voyage dans l'ouest de la France. 1 vol. in-18.
MUFFLING (général). A sketch of the battle of Waterloo, to which are added official dispatches of field-marshal the duke of Wellington, field-marshal prince Blücher, and reflexions of the battles of Ligny and Waterloo. 1 vol. in-18.
NISARD. Souvenirs de voyage. 2 vol. in-18.
POLAIN. Esquisses sur le pays de Liége. 1 vol. in-18.
— Liége pittoresque. 1 vol. in-8o.
POUJOULAT. Rome et Toscane. 1 vol. in-18.
— Voyage à Constantinople, dans l'Asie Mineure, en Mesopotamie, à Palmyre, en Syrie, en Palestine et en Egypte, pour faire suite à la correspondance d'Orient, par Michaud. 3 vol. in-18.
PUKLER-MUSKAU (le prince). Entre l'Europe et l'Asie. 2 vol. in-18.
RAGUSE. Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer

d'Azoff; à Constantinople et sur quelques parties de l'Asie Mineure; en Syrie, en Palestine, en Égypte et en Sicile. 5 v. in-18 avec atlas. (1841.)

ROYER (Alph.). Robert Macaire en Orient. 1 v. in-18.

SAINTINE (X.). Un roman en voyage. 1 vol. in-18.

SAINT-MARC-GIRARDIN. Notices historiques et littéraires sur l'Allemagne. 2 vol. in-18.

STENDAHL (de). Promenades dans Rome. 2 v. in-18, ornés de deux lithographies et d'un plan de Rome.

— Mémoires d'un touriste. 2 vol. in-18.

URQUHART. La Turquie, ses ressources, son organisation municipale, son commerce; suivi de considérations sur l'état du commerce anglais dans le Levant. 2 vol. in-18.

VALERY. Voyages en Italie. 1 très-gros v. in 8° à 2 col. pap. vel. sup. sat., avec une carte de l'Italie. (1842.)

— Voyages en Corse, en Sardaigne et dans l'île d'Elbe 2 vol. in-18.

— L'Italie confortable, manuel du touriste; revu et considérablement augmenté d'après les voyages historiques, littéraires et artistiques du même auteur, par A. F. 1 vol. in-18.

— Voyage en Suisse, pour servir d'introduction au Voyage en Italie. 1 vol in-18, avec un plan de la vallée de Chamounix.

— Voyage en Piémont.

— Milan et ses environs.

— De Milan à Venise.

— Venise et ses environs.

— Bologne, Ferrare et leurs environs.

— Florence et ses environs.

— Parme et Plaisance.

— Arône et le littoral de l'Adriatique.

— De Gênes à Florence.

— De Florence à Rome.

— Rome et ses environs.

— Naples et ses environs.


DUE DATE
201-6503
Printed
in USA
COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0021766045

